This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The
Gordon Lester Ford
Collection
Presented by his Sons
Worthington Chauncey Ford
and
Paul Leicester Ford
to the
New York Public Library

Franklin (B.)
Franklin
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

BENJAMIN FRANKLIN.

I.

Franklin
= Franklin
1828
Digitized by Google

On trouve chez le même libraire :

MÉLANGES DE MORALE, D'ÉCONOMIE ET DE POLITIQUE, extraits des ouvrages de BENJAMIN FRANKLIN, et précédés d'une Notice sur sa vie, par *A. Ch. Renouard*. Seconde édition, revue et augmentée. 2 vol. in-18, avec un portrait et un *fac simile*. . . . . 5 fr.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

B. Franklin

Digitized by Google

MÉMOIRES

SUR LA VIE

DE

BENJAMIN FRANKLIN,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME PREMIER.

PARIS.

JULES RENOUARD, LIBRAIRE,

RUE DE TOURNON, N° 6.

M. DCCC. XXVIII.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
155149
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1899

Digitized by Google

PRÉFACE.

Lorsque William-Temple Franklin, petit-fils de Benjamin Franklin et dépositaire de ses manuscrits, se décida, beaucoup trop tardivement, à imprimer, à Londres en 1818, les œuvres de son aïeul et à en donner une édition que l'on a soupçonnée de ne pas être complète, il parut presque au même moment à Paris une traduction française des Mémoires. Les deux premières parties étaient déjà connues depuis long-temps en Angleterre et en France, et y avaient été imprimées

Digitized by Google

plusieurs fois; les morceaux inédits se trouvaient enchâssés dans une continuation fort diffuse dont William-Temple était l'auteur, et qui était divisée en quatre autres parties.

Il nous a semblé qu'on aimerait à trouver réuni, sans aucun alliage étranger, ce que Franklin a écrit sur sa vie.

La communication qui nous a été donnée du manuscrit des deux premières parties nous a permis de rétablir quelques pages qui terminent la seconde, et que William-Temple avait remplacées par un assez long développement où elles se trouvaient amplifiées. Très peu de mots nous ont paru nécessaires pour servir de lien entre les différens morceaux que nous avons rassemblés dans une troisième et dernière partie, faisant suite aux deux premières que Franklin avait entièrement terminées. Nous y avons compris l'interrogatoire subi par

Digitized by Google

Franklin devant la chambre des communes, dans l'enquête relative au rappel de l'acte du timbre. Ce morceau, qui n'a été publié dans aucune édition des Mémoires, offre un admirable assemblage de finesse et de force, de savoir et de bon sens. Il apprend très bien à connaître, ainsi que plusieurs autres pièces, quelle disposition d'opinions a amené la rupture entre l'Amérique et l'Angleterre.

Les Mémoires de Franklin intéressent la morale non moins que l'histoire. Ce sont les études qu'un sage a faites sur lui-même; c'est un récit simple et sincère des développemens intellectuels et moraux par lesquels s'est progressivement élevé l'un des plus grands esprits qui aient honoré les temps modernes. Aucune époque n'a été plus propre que la nôtre à apprécier dignement une telle production, qui satisfait tout à-la-fois au goût général pour les

Digitized by Google

connaissances historiques, et à cette méthode d'observation à laquelle les sciences philosophiques s'attachent de plus en plus chaque jour. Le succès qu'a obtenu notre publication des *Mélanges* de Franklin nous a fait bien augurer de l'utilité que pourra présenter une édition de ses *Mémoires*.

Digitized by Google

MÉMOIRES

SUR LA VIE

DE

BENJAMIN FRANKLIN.

PREMIÈRE PARTIE.

A WILLIAM FRANKLIN, ÉCUYER, GOUVERNEUR DE NEW-JERSEY, AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

A Twyford, chez l'évêque de Saint-Asaph (le docteur Shipley), 1771.

MON CHER FILS,

Je me suis toujours plu à recueillir quelques petites anecdotes sur mes ancêtres. Vous pouvez vous rappeler les questions que je fis à ce sujet aux parens qui me restaient, lorsque vous étiez avec moi en Angleterre, et le voyage que j'entrepris tout exprès. Croyant qu'il peut également vous être agréable d'apprendre quels ont été les évènemens

Digitized by Google

de ma vie, dont plusieurs vous sont inconnus, et comptant sur quelques semaines de loisir, j'entreprends de les retracer par écrit. J'ai d'ailleurs quelques autres motifs pour le faire. De la condition pauvre et obscure où je suis né, et dans laquelle se sont passées mes premières années, je me suis, par moi-même, élevé à un état d'opulence et à quelque célébrité dans le monde. Ma bonne fortune ayant continué, même jusqu'à une époque de ma vie déjà avancée, mes descendans seront peut-être curieux de connaître la manière dont je m'y suis pris, et qui, grâces à la Providence, m'a si bien réussi. Ils peuvent aussi juger à propos d'y puiser quelques leçons pour ceux d'entre eux qui viendraient à se trouver dans des positions semblables. Ce bonheur, quand j'y réfléchis (ce qui m'arrive souvent), m'a fait dire quelquefois que, si le choix m'en était laissé, je ne verrais pas d'objection à recommencer ma vie du commencement à la fin, sauf seulement à réclamer l'avantage dont jouit un auteur, celui de corriger dans une seconde édition les fautes de la première. Peut-être voudrais-je aussi changer quelques incidens pour d'autres plus favorables; néanmoins, si cette faveur m'était refusée, j'accepterais encore de recommencer sans cela. Mais, comme cette répétition de la vie n'est pas chose possible, il me paraît que ce qui y ressemble le plus, est d'en rappeler toutes

Digitized by Google

les circonstances, et, pour en rendre le souvenir plus durable, de les consigner sur le papier. En m'occupant ainsi, je céderai au penchant, si naturel aux vieillards, de parler d'eux et de ce qu'ils ont fait; je m'y livrerai sans risquer d'ennuyer ceux qui, par respect pour mon âge, pourraient se croire obligés de m'écouter, puisqu'ils seront toujours libres de ne pas me lire. Et enfin (pourquoi ne pas en faire l'aveu, puisque personne ne me croirait, si je le niais?) je ne laisserai peut-être pas que de complaire quelque peu à ma propre vanité. Il est bien certain que je n'ai jamais lu ni entendu cette précaution oratoire : *Je puis dire sans vanité*, etc., sans que ces mots ne fussent immédiatement suivis de quelque manifestation d'amour-propre. Bien des gens ne peuvent souffrir la vanité dans les autres, quelque abondamment qu'ils en soient pourvus eux-mêmes : pour moi, je lui fais grâce partout où je la rencontre, persuadé qu'elle produit souvent d'heureux effets, et pour celui qui l'éprouve, et pour les autres qui se trouvent dans sa sphère. Ainsi donc, en plus d'une circonstance, un homme pourrait, sans trop d'absurdité, remercier Dieu de lui avoir, entre autres biens, donné la *vanité*.

Et maintenant que je parle de rendre grâces à Dieu, je desire reconnaître en toute humilité que

Digitized by Google

j'attribue ce bonheur de ma vie passée à sa divine providence qui m'a inspiré les moyens dont je me suis servi, et qui en a assuré le succès. Cette croyance me porte à *espérer*, quoique sans devoir y *prétendre*, que sa bonté m'accordera la continuation du même bonheur, ou la force nécessaire pour supporter un revers fatal que je puis éprouver, comme tant d'autres; ce que l'avenir me réserve n'étant connu que de lui seul, en qui est le pouvoir de nous rendre heureux jusque dans nos afflictions.

Un de mes oncles, qui avait eu comme moi la curiosité de recueillir des anecdotes de famille, m'a autrefois mis dans les mains différentes notes qui m'ont fourni quelques particularités sur nos ancêtres. J'y ai appris qu'ils ont habité le village d'Ecton, dans Northamptonshire, où ils possédaient, comme francs-tenanciers, environ trente acres de terre, au moins depuis trois cents ans, et l'on ne saurait dire combien de temps auparavant. (1)

(1) *Franklyn*, *Frankling*, était le nom des possesseurs de terres libres. Les Normands les appelaient *francs-tenans*; les Anglais indigènes les nommaient *Franklings*, joignant à l'adjectif de la langue des conquérans la terminaison saxonne *ling* qui, dans les langues germaniques, indique ressemblance ou filiation. Dans l'ouvrage du juge Fortescue *de laudibus legum Angliæ*, écrit vers 1412, on trouve le passage suivant, sur la facilité de trouver des jurés dans toute l'Angleterre: *Regio etiam illa, ità referta refer-*

Digitized by Google

Ce petit domaine n'aurait pas suffi à leurs besoins, s'ils n'y avaient joint le produit d'une forge qui resta dans la famille jusqu'au temps de mon oncle, et qui se transmettait toujours à l'aîné, coutume à laquelle mon père et lui se conformèrent. En examinant les registres de la paroisse d'Ecton, j'y trouvai la mention des mariages et des décès dans notre famille, depuis l'année 1555 seulement; car il n'existait pas de registres avant cette époque. J'y appris cependant que j'étais toujours descendu, depuis cinq générations, du fils le plus jeune. Mon grand-père Thomas, qui naquit en 1598, resta à Ecton jusqu'à ce qu'il fût trop vieux pour continuer son commerce. Il se retira alors à Banbury, dans le comté d'Oxford, chez son fils Jones, où mon père fit son apprentissage. C'est là que mon oncle mourut et fut enterré. Nous avons vu sa sépulture en 1758. Son fils aîné Thomas resta dans la maison d'Ecton, et la laissa, ainsi que les terres, à sa fille unique, qui, ayant épousé M. Fisher de Wellingborough, vendit le tout à M. Isted, qui est

taque est possessoribus terrarum et agrorum, quod, in eâ, villulâ tam parva reperiri non poterit, in quâ non est miles, armiger, vel paterfamilias, qualis ibidem Franklin *vulgariter nuncupatur, magnis ditatus possessionibus, necnon liberè tenentes, et alii* selecti *plurimi, suis patrimoniis sufficientes ad faciendum juratam, in formâ prænotatâ.* Voyez aussi Chaucer et Spenser.

1.

Digitized by Google

le propriétaire actuel du manoir. Mon grand-père eut quatre fils qui vécurent, Thomas, John, Benjamin et Josiah. Etant séparé de mes papiers, je vous en parlerai de mémoire, comme je le pourrai ; si mes papiers ne se sont pas perdus pendant mon absence, vous y trouverez des détails plus étendus.

Thomas, l'aîné de mes oncles, apprit de son père le métier de forgeron ; mais, étant plein d'intelligence, et ayant, comme tous ses frères, été encouragé à s'instruire par M. Palmer, écuyer, alors le principal habitant de cette paroisse, il prit le parti du barreau, et acquit de la considération dans le comté. C'était lui qui dirigeait toutes les entreprises d'utilité publique, dans la ville et dans le comté de Northampton, comme dans son propre village, et l'on m'en cita plusieurs exemples. Il attira l'attention de lord Halifax dont il obtint la protection. Il mourut le 6 janvier 1702, quatre ans, à un jour près, avant ma naissance. Je me rappelle que vous fûtes frappé du portrait que quelques personnes âgées nous firent de son caractère, et que vous y trouvâtes des traits extraordinaires de ressemblance avec le mien. « S'il était mort le même jour, quatre « ans plus tard, me dites-vous, on aurait pu croire « que son âme était passée dans votre corps ». John, mon second oncle, se fit teinturier en laine, à ce

Digitized by Google

que je crois. Benjamin fut teinturier en soie, et fit son apprentissage à Londres. C'était un homme d'esprit. Je me souviens que, pendant mon enfance, il vint à Boston chez mon père, et demeura plusieurs années avec nous. Il régna toujours une intimité toute particulière entre mon père et lui, et il fut mon parrain. Il vécut jusqu'à un âge très avancé. Il laissa manuscrits deux volumes in-4° de poésies de sa composition: c'étaient des pièces fugitives adressées à ses amis. Il avait inventé une écriture tachygraphique qu'il m'a apprise; mais, ne m'en étant pas servi, je l'ai maintenant oubliée. Il était rempli de piété, et fort assidu aux meilleurs sermons, qu'il prenait par écrit d'après sa méthode, et qu'il a rassemblés en plusieurs volumes. Il se mêlait aussi de politique, peut-être trop pour sa position dans le monde. Il m'est tombé dernièrement dans les mains, à Londres, une collection qu'il avait faite des principaux pamphlets politiques qui ont paru sur les affaires publiques de 1641 à 1717. Il en manque plusieurs volumes, comme on le voit par le numéro que porte chacun d'eux; il en reste pourtant encore huit volumes *in-folio*, et vingt in-4° et in-8°. Un bouquiniste les rencontra, et comme il me connaissait de nom, pour lui avoir acheté des livres, il me les apporta. Il paraîtrait que mon oncle les avait lais-

Digitized by Google

sés en Angleterre, à son départ pour l'Amérique, il y a environ cinquante ans. Je trouvai en marge plusieurs notes de son écriture. Son petit-fils, Samuel Franklin, habite encore Boston.

Notre humble famille embrassa de bonne heure la religion réformée. Nos ancêtres restèrent protestans pendant le règne de Marie, sous lequel ils coururent quelquefois le risque d'être persécutés, à cause de leur zèle contre le papisme. Ils avaient une bible en anglais, et pour la cacher et la mettre en sûreté, on l'attachait tout ouverte et retenue avec des rubans, sous un escabeau. Quand mon grand-père voulait en faire la lecture à sa famille, il renversait l'escabeau sur ses genoux, et tournait les pages du livre sous les rubans. Un des enfans se tenait à la porte, pour avertir s'il voyait venir l'appariteur, qui était un officier de la cour spirituelle: en cas d'alarme, on replaçait l'escabeau sous ses pieds, et la bible y restait cachée comme auparavant. C'est de mon oncle Benjamin que je tiens cette anecdote. Toute la famille continua à professer la religion anglicane jusque vers la fin du règne de Charles II. A cette époque, quelques ministres qui avaient été déplacés comme non-conformistes, tenant des conventicules dans le Northamptonshire, mon oncle Benjamin et mon père Josiah furent du nombre de leurs adhérens, et persistèrent dans

Digitized by Google

cette croyance jusqu'à leur mort. Le reste de la famille resta dans le sein de l'église épiscopale.

Mon père se maria jeune et emmena sa femme et trois enfans dans la Nouvelle-Angleterre, vers 1682. Les conventicules étant alors défendus par les lois, et leurs assemblées souvent troublées, des personnes de considération de la connaissance de mon père prirent le parti d'émigrer, et le déterminèrent à les accompagner dans un pays où ils espéraient avoir le libre exercice de leur religion. Mon père y eut encore quatre enfans de la même femme, et dix autres d'une seconde; en tout dix-sept. Je me souviens d'en avoir vu treize assis en même temps à sa table; ils arrivèrent tous à l'âge de maturité et se marièrent. J'étais son plus jeune fils et, de tous ses enfans, deux filles seulement étaient plus jeunes que moi. Je naquis à Boston (1), dans la Nouvelle-Angleterre. Ma mère, seconde femme de mon père, se nommait Abiah Folgier. Elle était fille de Pierre Folgier, l'un des premiers colons qui vinrent s'établir dans cette contrée. Cotton Mather le mentionne honorablement dans son histoire ecclésiastique de ce pays, intitulée: *Magnalia Christi Americana*. Il le nomme, « un Anglais religieux et savant », si je me rappelle bien ses expressions. On m'a assuré qu'il écri-

(1) Le 17 janvier 1706

Digitized by Google

vit divers petits ouvrages de circonstance; mais il n'en fit imprimer qu'un seul, que je me souviens d'avoir vu il y a quelques années: il fut écrit en 1675. Il était en vers familiers, suivant le goût du temps et du pays, et s'adressait au gouvernement. L'auteur réclame la liberté de conscience en faveur des anabaptistes, des quakers et des autres sectaires qui avaient été persécutés; il attribue à cette persécution les guerres des Indiens et les autres malheurs qu'on avait éprouvés, les regardant comme autant de jugemens de Dieu destinés à punir une offense si détestable, et exhortant à révoquer des lois si contraires à la charité. Cet ouvrage me parut écrit avec une liberté mâle et une agréable simplicité: je me rappelle les six derniers vers, mais j'ai oublié le commencement de la strophe; le sens est que sa censure ne provient que d'un sentiment de bienveillance, et que, par conséquent, il consent à ce qu'on sache qu'il en est l'auteur.

Comme être un libelliste
Serait chose que je déteste de toute mon âme,
De Sherburne (1) où je demeure:
Je mets ici mon nom,
Sans vous blesser, votre véritable ami,
Pierre Folgier.

Mes frères aînés furent tous mis en apprentissage pour différens métiers. Dès que j'eus huit ans, l'on

(1) Ville de l'île de Nantucket.

Digitized by Google

m'envoya à l'école, mon père ayant dessein de me consacrer à l'église, comme la dîme de ses enfans. Je dois donc avoir appris à lire fort jeune, car je ne me rappelle pas le temps où je ne lisais pas encore. Ma facilité à apprendre et l'opinion de tous les amis de mon père, que je deviendrais un bon écolier, l'encouragèrent dans son projet. Mon oncle Benjamin l'approuva aussi, et me promit de me donner ses volumes de sermons en écriture tachygraphique pour me faire un fonds, si je voulais apprendre son mode d'écriture. Je restai pourtant à l'école moins d'une année, quoique, pendant ce temps, j'eusse fait assez de progrès pour me trouver du milieu de la classe à la tête, et pour passer dans la seconde classe, d'où l'on m'aurait, à la fin de l'année, fait monter dans la troisième. Mais mon père, chargé d'une famille nombreuse, ne pouvait, sans être gêné, supporter les dépenses d'une éducation de collège : considérant d'ailleurs, comme il le dit en ma présence à un de ses amis, le peu d'encouragemens de l'état auquel il m'avait destiné, il renonça à son premier projet, me retira de l'école de grammaire, et m'envoya dans une école d'écriture et d'arithmétique, tenue par un homme jouissant alors de quelque célébrité, M. George Brownwell. C'était un maître habile, qui obtenait des succès dans sa

Digitized by Google

profession, et qui employait, pour enseigner, les moyens les plus doux et les plus encourageans. Sous lui, j'acquis assez vite une belle main; mais je ne réussis nullement en arithmétique. A dix ans, mon père me reprit chez lui, pour l'aider dans son commerce, qui était celui de fabricant de chandelles et de savon; il n'y avait pas été élevé, mais il l'avait embrassé en arrivant dans la Nouvelle-Angleterre, parce qu'il avait reconnu que son état de teinturier, donnant peu d'occupation, ne suffirait pas pour le soutien de sa famille. Je fus donc occupé à couper des mèches pour les chandelles, à remplir les moules de suif, à faire les commissions, etc.

Le métier me déplaisait, et j'avais un goût décidé pour la marine; mais mon père se prononça contre. Cependant, demeurant près de la mer, j'étais sans cesse à l'eau; j'appris à nager et à conduire une barque, et quand j'étais embarqué avec d'autres enfans, j'étais ordinairement pris pour pilote, surtout dans les cas difficiles. En général, j'étais en toute occasion le meneur de mes camarades, et parfois il m'arrivait de les *mener* dans l'embarras. J'en citerai un exemple, parce qu'il montre déjà une tendance vers des projets d'intérêt public, quoique je la dirigeasse alors fort mal. Il y avait un marais salant à la suite d'un étang sur

Digitized by Google

lequel était construit un moulin, et souvent, à la haute marée, nous nous mettions à pêcher sur le bord. A force de le piétiner, nous en avions fait un véritable bourbier; je fis la proposition d'y construire un quai sur lequel nous stationnerions de pied ferme, et je montrai à mes camarades un gros tas de pierres destinées à la construction d'une maison près du marais, et qui conviendraient merveilleusement à notre projet. Le soir, donc, lorsque les ouvriers furent retournés chez eux, j'assemblai un bon nombre de mes compagnons, et nous nous mîmes à l'ouvrage avec l'ardeur d'une fourmilière, quelquefois deux ou trois après une pierre, si bien que nous les portâmes toutes pour faire notre petit quai. Le lendemain matin, grande surprise des ouvriers qui ne trouvent plus les pierres de notre quai. Enquête sur les auteurs de cet enlèvement. Nous fûmes découverts, accusés, et nos pères nous corrigèrent. J'eus beau démontrer l'utilité de nos travaux, mon père sut me convaincre que ce qui n'était pas honnête ne pouvait être vraiment utile.

Je suppose que vous serez bien aise de savoir quelle espèce d'homme était mon père. Il avait une excellente constitution, était de moyenne taille, bien fait et vigoureux. Il dessinait agréablement et n'était pas sans talent pour la musique; sa voix était

Digitized by Google

pleine et harmonieuse, et quand il chantait en s'accompagnant sur le violon, ce qu'il faisait volontiers après avoir fini ses travaux du jour, on l'écoutait avec grand plaisir. Il avait quelques connaissances en mécanique, et savait, dans l'occasion, se servir fort adroitement des outils de métiers autres que le sien. Mais sa qualité par excellence était sa justesse d'intelligence et sa solidité de jugement dans tous les cas qui exigeaient de la prudence en affaires privées ou publiques. Il est vrai qu'il n'eut jamais part à ces dernières; la nombreuse famille qu'il avait à élever, et son peu de fortune, le forçaient à se renfermer dans son commerce; mais je me souviens fort bien qu'il recevait souvent la visite d'hommes influens qui le consultaient sur les affaires publiques et sur celles de l'Eglise à laquelle il appartenait, montrant une grande déférence pour ses avis et son jugement. Les particuliers aussi le consultaient beaucoup sur leurs affaires, et si quelque difficulté s'élevait, les deux parties le choisissaient fréquemment pour arbitre. Il aimait à avoir à sa table, autant qu'il le pouvait, quelque ami ou quelque voisin pour causer, et toujours il avait soin de faire tomber la conversation sur un sujet utile ou ingénieux, qui pût former l'esprit de ses enfans. Par ce moyen, il dirigeait notre attention vers le bien, le juste et la

Digitized by Google

prudence dans la conduite de la vie. On faisait peu ou point d'attention aux mets servis sur la table; on ne discutait pas s'ils étaient bien ou mal apprêtés, si c'était leur saison ou non, s'ils étaient de bon ou de mauvais goût, préférables ou inférieurs à tels ou tels autres de même espèce: aussi, m'habituai-je à une parfaite indifférence à cet égard et à ne jamais m'inquiéter de l'espèce de nourriture qui m'était offerte. J'y fais encore si peu d'attention aujourd'hui, que, quelques heures après le dîner, il me serait impossible de dire quels mets étaient sur la table. Je m'en suis fort applaudi dans mes voyages, toutes les fois que j'ai vu mes compagnons vraiment malheureux, faute de trouver à satisfaire les exigences de leurs palais et de leurs appétits plus délicats que le mien par plus d'instruction.

Ma mère était aussi d'une très bonne constitution: elle a nourri tous ses dix enfans. Je n'ai jamais vu ni à elle ni à mon père aucune autre maladie que celle dont ils sont morts, mon père à quatre-vingt-neuf ans, et ma mère à quatre-vingt-cinq. Ils ont été enterrés à côté l'un de l'autre à Boston, et, à la place où ils reposent, j'ai fait, il y a quelques années, poser un marbre portant cette inscription:

JOSIAH FRANKLIN
Et ABIAH son épouse
Reposent ici.

Digitized by Google

Ils vécurent en s'aimant, unis par le mariage
Cinquante-cinq ans;
Et sans biens, sans place lucrative,
Par un travail constant et une honorable industrie
Avec la grâce de Dieu,
Ils entretinrent dans l'aisance une famille nombreuse,
Et élevèrent treize enfans et sept petits-enfans,
Convenablement.
Que cet exemple, lecteur,
Vous enseigne à prendre courage,
Et à ne pas vous défier de la Providence.
Il fut pieux et prudent;
Elle fut discrète et vertueuse.
Le plus jeune de leurs fils
Par culte filial envers leur mémoire,
Leur consacre cette pierre.
J. F. né en 1655, mort en 1744, âgé de 89 ans.
A. F. née en 1667, morte en 1752, âgée de 85 ans.

Je m'aperçois à mes digressions que je vieillis; j'écrivais autrefois plus méthodiquement; mais on ne se pare pas pour ses amis comme pour un bal public; c'est peut-être une pure négligence.

J'en reviens à mon histoire. Je continuai ainsi à travailler pendant deux ans chez mon père, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de douze ans. Mon frère John, qui avait été élevé dans ce commerce, ayant quitté mon père, s'était marié et établi dans Rhode-Island; il y avait toute apparence que j'étais destiné à remplir sa place et à devenir marchand de chandelles. Mais, mon dégoût pour cet état restant le même, mon père craignit que, s'il ne m'en donnait

Digitized by Google

pas un qui me fût plus agréable, je ne quittasse la maison pour entrer dans la marine, comme l'avait fait mon frère Josiah, à son grand déplaisir. En conséquence, il me prit pour me conduire dans des ateliers de menuisiers, de maçons, de tourneurs, de vitriers, etc., afin de connaître mon inclination, et de chercher à la tourner vers un commerce ou un métier qui pût me retenir sur le continent. J'ai toujours eu du plaisir depuis ce temps à voir de bons ouvriers se servir de leurs outils; et plus d'une fois je me suis bien trouvé d'avoir profité de mes observations, puisqu'elles m'ont mis en état de faire chez moi divers menus ouvrages, quand je n'avais pas un ouvrier sous la main, et de construire de petites machines pour mes expériences, à l'instant même où mon desir de les faire était dans toute son ardeur. Mon père se décida enfin pour l'état de coutelier, et me mit quelques jours à l'essai chez Samuel, fils de mon oncle Benjamin, qui avait appris ce métier à Londres, et qui venait de s'établir à Boston. Mais la somme qu'on exigea pour mon apprentissage ne convint pas à mon père, qui me reprit chez lui.

Dès mon enfance j'étais passionné pour la lecture, et tout l'argent dont je pouvais disposer s'en allait en achats de livres. J'aimais surtout les voyages. Ma première acquisition fut les *Œuvres de*

Digitized by Google

Bunyan, en petits volumes séparés. Je les revendis pour pouvoir acheter les *Collections historiques de R. Burton*, livres à fort bon marché, formant en tout quarante volumes. La petite bibliothèque de mon père consistait principalement en ouvrages de théologie polémique, que je lus presque tous. J'ai souvent regretté que, dans un temps où j'étais dévoré d'une telle soif de m'instruire, il ne me fût pas tombé sous la main de livres qui me convinssent mieux, puisqu'il était décidé que je n'entrerais pas dans le clergé. Il s'y trouva pourtant *les Vies des hommes illustres de Plutarque*, que je lus entièrement, et je crois encore que le temps que j'y passai fut bien employé. Il y avait aussi un ouvrage de De Foe, intitulé: *Essai sur les projets*, et un autre du docteur Mather: *Essai sur les moyens de faire le bien*; ils contribuèrent peut-être à me donner une tournure d'esprit qui a exercé de l'influence sur quelques-uns des principaux évènemens de ma vie.

Ce goût que j'avais pour les livres détermina enfin mon père à faire de moi un imprimeur, quoique déjà un de ses fils, James, eût embrassé cette profession. En 1717, mon frère James revint d'Angleterre avec une presse et des caractères pour s'établir à Boston. Cet état me plaisait infiniment plus que celui de mon père, et cependant

Digitized by Google

j'avais encore un penchant pour la marine. Pour prévenir les effets d'un goût qu'il appréhendait, mon père était impatient de me voir lié envers mon frère. Je résistai quelque temps; mais, à la fin, je me laissai persuader, et je signai le contrat d'apprentissage, n'ayant encore que douze ans. Je devais servir comme apprenti jusqu'à vingt-un ans, et recevoir le même salaire qu'un ouvrier, seulement pendant la dernière année. En peu de temps je fis de grands progrès, et je me rendis fort utile à mon frère. Je pus alors me procurer de meilleurs livres. La connaissance que je fis avec des commis de librairie me permettait d'emprunter de temps à autre un petit volume que j'avais grand soin de rendre promptement et en bon état. Souvent je lisais, dans ma chambre, la plus grande partie de la nuit, lorsque le livre que j'avais emprunté le soir devait être rendu le lendemain matin, de peur qu'on ne s'aperçût qu'il manquait. Au bout de quelque temps, un négociant, M. Mathieu Adams, homme d'esprit et sensé, qui avait une jolie collection de livres, fréquentant notre imprimerie, fit quelque attention à moi, m'invita à venir voir sa bibliothèque, et m'offrit fort obligeamment de me prêter les livres que je choisirais. Je pris alors beaucoup de goût pour la poésie, et j'écrivis quelques petites pièces de vers. Mon frère, pensant qu'il en pour-

Digitized by Google

rait tirer parti, m'encouragea, et m'engagea à composer deux ballades de circonstance. L'une, intitulée : *la Tragédie du Fanal,* contenait le récit du naufrage du capitaine Worthilake et de ses deux filles ; l'autre était une chanson d'un matelot sur la prise du fameux pirate *Teach*, dit *Barbe-noire.* Toutes deux étaient de misérable étoffe, en vrai style de ballades des rues. Quand elles furent imprimées, mon frère m'envoya les vendre par la ville. La première eut un débit prodigieux, car elle était relative à un évènement de fraîche date et qui avait fait grand bruit. Ce succès flatta ma vanité ; mais mon père me découragea par ses critiques, et en me disant que les faiseurs de vers mouraient ordinairement de faim. J'échappai ainsi à être poète, et probablement mauvais poète ; mais, comme la prose a été d'une grande utilité pour moi dans le cours de ma vie, et mon principal moyen d'avancement dans le monde, je dois vous dire comment, dans ma position, je pus acquérir le peu de talens qu'on me suppose.

Il y avait dans la ville un autre amateur de livres, nommé John Collins, avec lequel j'étais intimement lié. Nous discutions quelquefois ; nous avions la fureur d'argumenter, grand desir de nous réfuter l'un l'autre. Ces discussions, soit dit en passant, peuvent dégénérer en une fort mau-

Digitized by Google

vaise habitude, et rendre ceux qui s'y livrent, extrêmement désagréables dans la société, par l'aliment qu'elles fournissent à l'esprit de contradiction, qui aigrit et gâte la conversation, et qui produit de l'éloignement, même de l'inimitié, entre des gens que des liens d'amitié pourraient unir. J'avais pris cette habitude en lisant les livres de théologie de la bibliothèque de mon père. Les gens de bon sens, comme je l'ai remarqué depuis, tombent rarement dans ce défaut, excepté les hommes de loi, les membres des universités, et généralement les personnes de toute classe qui ont reçu leur éducation à Edimbourg. Nous discutions un jour, Collins et moi, je ne sais plus à quelle occasion, la question de savoir s'il est convenable de donner aux femmes une éducation scientifique, et si elles ont de l'aptitude pour les travaux de l'esprit. Il soutint la négative; moi, j'embrassai l'opinion contraire, peut-être un peu par esprit de contradiction. Il était naturellement plus éloquent que moi; il avait le parole plus à commandement, en sorte que quelquefois j'étais, à mon avis du moins, vaincu par la facilité de son élocution plutôt que par la force de ses raisonnemens. Comme nous nous étions séparés sans nous être mis d'accord sur ce point, et que nous ne devions pas nous revoir de quelque temps, je mis par écrit les motifs de mon opinion; je

Digitized by Google

les copiai lisiblement et je les lui envoyai. Il répondit ; je répliquai ; nous nous étions écrit trois ou quatre lettres, quand mon père trouva cette correspondance et la lut. Sans entrer dans le sujet de la discussion, il en prit occasion de me parler de mon style, prétendit que, si j'avais l'avantage sur mon antagoniste pour l'orthographe et la ponctuation, ce qu'il attribuait à mon travail dans l'imprimerie, j'étais loin d'avoir la même élégance d'expressions, la même méthode, la même clarté, ce qu'il me fit voir par plusieurs exemples. Je reconnus la justesse de ses observations, et, à partir de ce moment, je fus plus attentif à ma manière d'écrire, et je pris la résolution de travailler à perfectionner mon style.

Vers cette époque, je rencontrai un volume dépareillé du Spectateur. Jamais je n'avais rien vu de cet ouvrage. Je l'achetai, le lus, le relus et en fus enchanté. J'en trouvai le style parfait, et je conçus le desir de l'imiter, s'il m'était possible. Dans cette vue, j'en choisis quelques articles, et, après avoir pris de courtes notes sur la substance de chaque phrase, je les laissai pendant quelques jours ; puis, sans regarder le livre, j'essayai de reproduire les articles, en refaisant, d'après mes notes, les phrases dans leur entier et avec exactitude, à l'aide de l'original, en employant des expressions qui s'of-

Digitized by Google

fraient comme les plus convenables. Je comparai alors mon Spectateur avec l'original, je reconnus mes fautes et les corrigeai. Mais je trouvai qu'il me manquait un fonds d'expressions, ou, pour mieux dire, la facilité de me les rappeler et de les mettre en œuvre. Je pensai que je l'aurais acquise si j'avais continué à faire des vers; car la nécessité de chercher sans cesse des mots ayant la même signification, mais de longueur différente à cause de la mesure, ou de différente terminaison à cause de la rime, en aurait classé une grande quantité dans ma mémoire, où je les aurais retrouvés au besoin. Je pris donc quelques-uns des contes du Spectateur, et je les mis en vers; et ensuite, lorsque j'eus à-peu-près oublié le texte versifié, je les remis en prose. Quelquefois je bouleversais mes notes, et quelques semaines après, je tâchais de les remettre en ordre, avant de commencer à refaire les phrases et à traiter le sujet. Je m'apprenais ainsi à classer méthodiquement mes pensées. En comparant mon ouvrage à l'original, je découvrais bien des fautes, et je les corrigeais; mais j'avais quelquefois le plaisir de me figurer que, dans certains détails de peu d'importance, j'avais été assez heureux pour employer un meilleur ordre d'idées ou des expressions meilleures, et cela m'encourageait à espérer qu'avec le temps je pourrais devenir un écrivain passable,

Digitized by Google

ce que j'ambitionnais ardemment. Le temps que je prenais pour ces exercices et pour la lecture, était la nuit, le matin avant l'heure de l'ouvrage, et le dimanche, lorsque je le passais à l'imprimerie; me dispensant, autant que le pouvais, d'assister aux cérémonies publiques du culte, ce que mon père exigeait de moi, quand je vivais sous ses yeux, et ce que je regardais encore comme un devoir, quoique je ne trouvasse pas le temps de le remplir.

J'avais environ seize ans, lorsqu'il m'arriva de lire un livre dont l'auteur, nommé Tryon, recommande de ne se nourrir que de végétaux. Je résolus de suivre son avis. Mon frère, étant encore garçon, ne tenait point maison, et payait une pension pour être nourri, ainsi que ses apprentis, dans une autre famille. Le refus que je faisais de manger de la viande causait de l'embarras, et l'on me querellait souvent de ma singularité. J'appris dans l'ouvrage de Tryon la manière de préparer différens mets, comme de faire bouillir des pommes de terre ou du riz, de faire un *pudding* à la minute, etc., et je proposai alors à mon frère, s'il voulait me donner, par semaine, la moitié de ce qu'il payait pour ma nourriture, de me nourrir moi-même. Il accepta sur-le-champ, et je reconnus que je pouvais économiser la moitié de ce qu'il me donnait. C'était un nouveau fonds pour acheter des livres; mais j'y

Digitized by Google

trouvais un autre avantage. Mon frère et ses ouvriers quittaient l'imprimerie à l'heure du repas; j'y restais seul, et, faisant à la hâte mon dîner frugal, qui consistait le plus souvent en un biscuit ou un morceau de pain, une grappe de raisin ou une tarte que j'achetais chez un pâtissier, et un verre d'eau, j'employais le temps qui me restait jusqu'à leur retour à étudier. Je fis d'autant plus de progrès, que la tempérance dans le boire et le manger rend l'application plus facile et l'intelligence plus nette. C'est à cette époque qu'ayant eu occasion de rougir de mon ignorance pour le calcul, que j'avais deux fois tenté inutilement d'apprendre à l'école, je pris les élémens d'arithmétique par Cocker, et je les compris tout entiers le plus facilement du monde. Je lus aussi l'ouvrage sur la navigation, de Seller et Sturny, ce qui me fit connaître le peu de géométrie qui s'y trouve; mais je n'allai jamais bien loin dans cette science. Ce fut à cette époque que je lus l'*Essai sur l'entendement humain*, de Locke, et l'*Art de penser*, de MM. de Port-Royal.

Tandis que je m'occupais à perfectionner mon style, il me tomba sous la main une grammaire anglaise, celle de Greenwood, je crois, ayant à la fin deux petits essais sur la rhétorique et sur la logique, dont le dernier finit par une discussion

Digitized by Google

suivant la méthode socratique. Je me procurai bien vite *les Faits mémorables de Socrate*, par Xénophon, où il se trouve tant d'exemples de la même méthode. J'en fus enchanté; je l'adoptai, laissant là ma brusquerie de contradiction et l'argumentation tranchante, pour me borner humblement à interroger. Je venais de lire Shaftesbury et Collins, qui m'avaient rendu sceptique, comme je l'étais déjà sur bien des points de nos doctrines religieuses : je trouvai donc cette méthode aussi commode pour moi, qu'embarrassante pour ceux contre qui je l'employais; j'y pris goût, j'en fis perpétuellement usage, et je devins très adroit, très habile à entraîner, même des gens doués de connaissances supérieures, dans des concessions dont ils ne prévoyaient pas les conséquences, les embarrassant dans des difficultés dont ils ne pouvaient se démêler, et obtenant ainsi des triomphes que moi et ma cause ne méritions pas toujours. Je continuai pendant quelques années à user de cette méthode, mais je l'abandonnai peu-à-peu, n'en conservant que l'habitude de m'exprimer dans les termes d'une modeste défiance; ne me servant jamais, quand j'avance une chose qui peut être contestée, des mots *certainement*, *indubitablement*, ou d'autres qui donnent à une opinion un air d'assurance dogmatique; et disant plutôt *il me semble*,

Digitized by Google

ou *je présume* que telle chose est ainsi, ou : *Il me paraît que cela est*, ou *je ne pense pas que cela soit*, pour telle et telle raison : *J'imagine* que cela est ainsi, ou, cela est ainsi, *si je ne me trompe*. Cette habitude m'a été, je crois, d'une grande utilité, quand j'ai eu besoin d'inculquer mes opinions aux autres, et de déterminer à des mesures que j'ai été quelquefois engagé à faire adopter. Le but principal de toute conversation étant *d'instruire* ou *d'être instruit*, *de plaire* ou *de persuader*, je voudrais que les hommes sensés et ayant de bonnes vues, ne diminuassent pas les moyens qu'ils ont de faire le bien, en prenant un ton décisif et tranchant qui manque rarement de déplaire, qui tend à faire naître une opposition, et à nous empêcher d'atteindre la fin pour laquelle la parole nous a été donnée. Dans le fait, si vous souhaitez instruire les autres, le ton positif et dogmatique que vous prendrez en énonçant votre sentiment fera naître l'envie de vous contredire, et empêchera qu'on ne vous écoute avec confiance : si vous desirez trouver dans les autres à gagner et à vous instruire, il ne faut pas en même temps vous donner comme définitivement fixé à votre opinion actuelle ; les gens modérés et de bon sens, qui n'aiment pas les querelles, vous laisseraient dans vos erreurs, sans vous y troubler. En adoptant une telle marche, rare-

Digitized by Google

ment vous prendrez à plaire à vos auditeurs, et à obtenir leur concours pour ce que vous désirez. Pope a dit très judicieusement :

« Il faut instruire les hommes comme si vous ne les instruisiez pas, et leur parler de ce qu'ils ignorent comme s'ils ne l'avaient qu'oublié. »

Il nous recommande aussi :

De parler, tout sûr qu'on est, avec les dehors de la défiance ;

pensée qu'il aurait pu faire suivre de celle-ci, qu'il a accouplée avec une autre moins heureusement, à ce que je pense :

Car le manque de modestie est un manque de sens.

Si vous me demandez pourquoi je dis moins heureusement, il faut que je vous cite le tout à-la-fois :

Les paroles présomptueuses sont sans excuse,
Car le manque de modestie est un manque de sens.

Cependant le manque de bon sens (quand on est assez malheureux pour en manquer) n'est-il pas une sorte d'excuse pour la présomption? et la pensée ne serait-elle pas plus juste ainsi exprimée :

Les paroles présomptueuses n'ont *qu'une* excuse,
C'est que le manque de modestie est un manque de sens.

Mais je laisse à des juges plus éclairés le soin de décider cette question.

En 1720 ou 1721, mon frère avait commencé

Digitized by Google

à imprimer un journal. Ce fut le second qui parut en Amérique; il avait pour titre : *the New England Courant.* Le seul qui existât auparavant était *the Boston News Letter.* Je me souviens que plusieurs de ses amis voulurent le dissuader de cette entreprise, comme ne devant pas réussir, un seul journal étant, à leur avis, bien suffisant pour l'Amérique. Aujourd'hui (1771) on n'y en compte pas moins de vingt-cinq. Il persista cependant. Je fus chargé de porter le journal aux abonnés, après avoir travaillé à la composition et à l'impression. Il avait parmi ses amis quelques hommes d'esprit qui s'amusèrent à écrire des articles pour ce journal, qui y gagna du crédit, et devint plus recherché; ces messieurs venaient souvent nous voir. En entendant leur conversation et leurs récits des éloges qu'on accordait à leurs écrits, l'envie me prit de m'essayer au milieu d'eux. Mais n'étant encore qu'un enfant, et m'attendant bien que mon frère refuserait de rien imprimer de mes œuvres dans son journal, s'il savait que j'en étais l'auteur, j'imaginai de déguiser mon écriture, et ayant écrit un article sous le voile de l'anonyme, je le fis passer un soir sous la porte de l'imprimerie. On le trouva le lendemain matin, et mon frère le communiqua aux amis qui écrivaient pour son journal, quand ils vinrent

Digitized by Google

suivant leur habitude. Ils le lurent, le commentèrent en ma présence, et je jouis du plaisir délicieux de voir qu'il obtenait leur approbation, et de les entendre me nommer, dans leurs conjectures pour deviner l'auteur, que des gens qui jouissaient parmi nous de quelque réputation de savoir et d'esprit. Je suppose que je m'adressai à des juges indulgens, et que mon article n'avait réellement pas le mérite que je lui crus alors. Quoi qu'il en soit, cet essai m'encouragea; j'écrivis d'autres articles, je les envoyai de la même manière, et ils obtinrent pareille approbation. Je gardai mon secret jusqu'à ce que j'eusse épuisé tout mon fonds de composition. Alors je me découvris, et je commençai à obtenir des connaissances de mon frère un peu plus de considération. Quant à lui, pourtant, il ne fut pas très aise, parce qu'il pensa que j'en pourrais devenir trop vain. Ce fut peut-être même une des causes des différends qui commencèrent à s'élever entre nous. Quoique mon frère, il se considérait comme mon maître, et me regardait comme son apprenti; par conséquent, il attendait de moi les mêmes services que de tout autre, tandis que moi je me trouvais dégradé de certaines choses qu'il exigeait, comptant sur plus d'indulgence de la part d'un frère. Nos querelles se portaient souvent devant notre père, et je

Digitized by Google

présume que j'avais généralement raison, ou que je plaidais mieux ma cause, car le jugement était presque toujours en ma faveur. Mais mon frère était violent et me battait souvent, ce que je prenais fort mal; aussi, battu, trouvant mon apprentissage fort ennuyeux, je soupirais sans cesse après une occasion pour l'abréger : elle s'offrit enfin d'une manière à laquelle j'étais loin de m'attendre. Peut-être ce traitement dur et tyrannique contribua-t-il à inculquer dans mon âme cette haine contre l'arbitraire, que j'ai conservée toute ma vie. Un article politique inséré dans notre journal, et dont je ne me rappelle plus le sujet, déplut à l'Assemblée. Mon frère fut arrêté, réprimandé et emprisonné pour un mois, sur l'ordre du président, sans doute parce qu'il ne voulut pas faire connaître l'auteur. Je fus aussi arrêté et interrogé devant le conseil; mais, quoique je n'eusse donné aucune satisfaction, j'en fus quitte pour une mercuriale et remis en liberté, peut-être parce que l'on me considéra comme un apprenti tenu de garder les secrets de son maître. Pendant l'emprisonnement de mon frère, événement qui me causa un ressentiment très vif, malgré nos querelles particulières, je fus chargé de la direction du journal, et j'eus la hardiesse de lancer contre nos gouvernans quelques sarcasmes

Digitized by Google

que mon frère prit très bien, tandis que d'autres commençaient à me voir d'un mauvais œil, comme un jeune homme qui montrait du penchant pour la satire et pour les libelles. La mise en liberté de mon frère fut accompagnée d'une défense (assez étrange sans doute) à *James Franklin*, de continuer à imprimer le journal intitulé : *the New England Courant*. Une consultation se tint entre ses amis, à notre imprimerie, sur ce qu'il avait à faire en cette circonstance : on proposa d'éluder la défense, en changeant le nom du journal. Mais mon frère y trouvant des inconvéniens, on décida que le meilleur moyen était d'imprimer à l'avenir le journal sous le nom de *Benjamin Franklin*; et afin d'éviter la censure de l'Assemblée, qui aurait encore pu l'inquiéter comme continuant à l'imprimer sous le nom d'un de ses apprentis, il imagina et consentit de me rendre mon ancien brevet d'apprentissage avec sa décharge au dos, afin qu'on pût le produire au besoin; mais ne voulant pas perdre le reste du temps que j'avais encore à passer chez lui, il mit pour condition que j'en signerais un nouveau qui demeurerait secret entre nous. Ce n'était là qu'un subterfuge : le plan s'exécuta pourtant à l'instant même, et le journal s'imprima sous mon nom pendant plusieurs mois. Enfin une nouvelle querelle s'étant élevée entre mon

Digitized by Google

frère et moi, je pris sur moi d'invoquer ma libération, présumant bien qu'il n'oserait pas produire le second contrat d'apprentissage. Il n'était pas beau à moi de prendre cet avantage, et je regarde cette circonstance comme un des premiers *errata* de ma vie. Mais la mauvaise foi de ce procédé m'inquiéta peu, étant alors tout entier au ressentiment des coups que la colère le portait souvent à me donner. Ce n'était cependant pas qu'il fût d'un méchant naturel; peut-être aussi y mettais-je de l'arrogance et de la taquinerie.

Quand il vit que je voulais le quitter, il prit soin d'empêcher que je ne pusse trouver d'occupation dans aucune imprimerie de la ville, en allant parler successivement à chaque maître imprimeur, dont pas un en conséquence ne voulut me donner d'ouvrage. Je formai alors le projet d'aller à New-York: c'était la ville la plus voisine où il se trouvât un imprimeur. J'étais d'ailleurs d'autant plus porté à quitter Boston, que je réfléchissais que je m'y étais rendu un peu suspect au parti gouvernant; et d'après les procédés arbitraires de l'Assemblée à l'égard de mon frère, il était probable que, si je restais, je ne tarderais pas à me jeter dans l'embarras; d'ailleurs mes discussions indiscrètes sur la religion commençaient à me faire regarder avec horreur par les bonnes gens comme un infidèle ou un athée. Je

Digitized by Google

résolus donc d'aller à New-York ; mais mon père s'étant alors rangé du côté de mon frère, je sentis que si j'annonçais ouvertement mon projet, on prendrait des mesures pour en empêcher l'exécution. Mon ami Collins se chargea donc de faciliter ma fuite. Il convint avec le capitaine d'un bâtiment de New-York qu'il me prendrait à son bord, sous prétexte que j'étais un jeune homme de ses amis qui avait eu une intrigue avec une fille d'une mauvaise réputation; les parens de la demoiselle voulaient me forcer à l'épouser, et en conséquence je ne pouvais ni paraître en public ni partir autrement qu'en secret. Je vendis mes livres pour faire un peu d'argent ; je me rendis secrètement à bord du bâtiment ; nous eûmes un bon vent, et en trois jours je me trouvai à New-York, à trois cents milles de mon père, à l'âge de dix-sept ans, sans la moindre recommandation, sans connaître personne, et presque sans argent.

Le goût que j'avais eu pour la marine était passé à cette époque, sans quoi rien ne m'aurait empêché de m'y livrer. Mais, ayant une autre profession, et me regardant comme un assez bon ouvrier, j'allai offrir mes services à un imprimeur de cette ville, le vieux M. W. Bradford, qui avait établi la première imprimerie dans la Pensylvanie, mais qui avait quitté cette province par suite d'une

Digitized by Google

querelle avec le gouverneur G. Keith. Il ne put me donner d'occupation, ayant peu d'ouvrage et assez d'ouvriers; mais il me dit que son fils, imprimeur à Philadelphie, avait perdu son premier ouvrier, Aquila Rose, qui venait de mourir, et que, si j'y allais, il croyait qu'il pourrait m'employer. Philadelphie était à cent milles plus loin. Je partis pourtant dans une barque pour Amboy, laissant ma malle et mon bagage me suivre par mer. En traversant la baie, un ouragan mit en pièces nos mauvaises voiles, et nous jeta sur Long-Island. Pendant notre passage, un Hollandais ivre, passager comme moi, se laissa tomber dans la mer; au moment où il allait disparaître, je le saisis par les cheveux, et nous le retirâmes à bord. Son bain le dégrisa un peu, et il alla se coucher, après avoir tiré de sa poche un livre qu'il me pria de faire sécher. C'était un de mes anciens favoris, *le Voyage du pélerin*, de Bunyan, traduit en hollandais, bien imprimé, sur beau papier, avec des gravures en cuivre, enfin revêtu d'une parure plus brillante que je ne lui en avais jamais vue dans sa propre langue. J'ai su depuis qu'il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et je crois qu'il a trouvé plus de lecteurs qu'aucun autre livre, excepté peut-être la Bible. L'honnête John est le premier, à ce que je sache,

Digitized by Google

qui ait mêlé le dialogue à la narration, genre d'écrire fort agréable pour le lecteur qui, dans les endroits les plus intéressans, se trouve en quelque sorte présent à la conversation, et admis dans la compagnie de ceux dont il s'occupe. De Foe l'a imité avec succès dans *Robinson Crusoé*, dans *Moll Flanders* et dans d'autres ouvrages; Richardson en a fait autant dans *Paméla*, etc.

En approchant de l'île, nous vîmes que nous étions dans un endroit où nous ne pouvions aborder à cause des brisans. Nous jetâmes l'ancre, et nous filâmes notre câble vers le rivage. Nous y vîmes paraître plusieurs personnes qui nous parlèrent en criant à haute voix; nous nous adressâmes à eux de la même manière; mais le vent était si violent, et les vagues si bruyantes, que nous ne pûmes nous entendre. Il y avait des petites barques près du rivage; nous leur fîmes signe de venir à nous; mais, ou l'on ne nous comprit point, ou nous demandions l'impossible, car elles s'en allèrent. La nuit arrivait; il ne nous restait de ressource que de prendre patience jusqu'à ce que le vent tombât; en conséquence, le patron et moi, nous résolûmes de dormir si nous le pouvions, et nous nous couchâmes dans les écoutilles, où nous rejoignîmes le Hollandais qui était encore tout mouillé; mais les vagues, venant se briser sur le pont de notre

Digitized by Google

barque, pénétraient jusqu'à nous, et nous fûmes bientôt aussi mouillés que lui. Ce fut ainsi que nous passâmes toute la nuit, sans beaucoup de repos; mais le vent s'étant enfin calmé le lendemain, nous parvînmes, non sans peine, à gagner Amboy avant la nuit, après être restés trente heures à la mer sans vivres, et sans autre boisson qu'une bouteille de mauvais rhum, l'eau sur laquelle nous voguions étant salée.

Dans la soirée je me trouvai beaucoup de fièvre, et j'allai me coucher; mais, ayant lu quelque part que l'eau froide, bue en grande quantité, est un remède contre la fièvre, je suivis cette recette, et j'eus une transpiration abondante pendant une grande partie de la nuit. La fièvre me quitta, et, le lendemain matin, ayant passé le bac, je continuai mon voyage à pied, ayant cinquante milles à faire pour arriver à Burlington, où l'on m'avait dit que je trouverais des barques qui me conduiraient à Philadelphie.

Il plut très fort toute la journée: je fus trempé jusqu'aux os, et, après midi, je me trouvai si accablé de fatigue, que je m'arrêtai dans une misérable auberge, où je passai toute la nuit, commençant à regretter d'avoir quitté le logis. Je faisais une si pauvre figure, que je vis, aux questions qu'on m'adressait, que l'on me soupçonnait d'être

Digitized by Google

un domestique engagé fugitif, et que je courais le risque d'être arrêté. Je me remis néanmoins en route le lendemain, et j'arrivai dans la soirée à une auberge, à huit ou dix milles de Burlington, tenue par un docteur Brown. Il entra en conversation avec moi pendant que je prenais quelque repos; et, voyant que j'avais un peu lu, il me traita fort obligeamment et avec des manières amicales. Notre connaissance a continué tant qu'il a vécu. J'imagine qu'il avait été empirique, docteur ambulant; car il n'y avait pas une ville en Angleterre, pas une contrée en Europe dont il ne pût parler avec quelque détail. Il avait de l'instruction et ne manquait pas d'esprit; mais c'était un impie, et il le fut assez pour entreprendre, quelques années plus tard, de traduire la Bible en vers burlesques, comme Cotton l'a fait autrefois pour Virgile. Par ce moyen, il plaçait certains faits sous un jour ridicule, ce qui n'aurait pas été sans danger pour les esprits faibles, si cet ouvrage eût été publié; mais il ne le fut jamais. Je passai cette nuit chez lui, et j'arrivai le lendemain matin à Burlington; mais j'eus la mortification d'y apprendre que les barques ordinaires venaient de partir un instant auparavant, et qu'on n'attendait plus d'autre départ avant le mardi suivant; nous étions au samedi. Je retournai donc chez une vieille femme de la ville, de qui j'avais acheté du pain d'épices pour

Digitized by Google

ma route, et je lui demandai conseil. Elle m'offrit de me loger jusqu'à ce que je pusse trouver passage sur quelque barque.

J'acceptai sa proposition, étant trop fatigué pour voyager à pied. Apprenant que j'étais imprimeur, elle m'engagea à rester dans cette ville et à m'y établir, ne sachant pas tout ce qui était nécessaire pour commencer un tel établissement. Elle me reçut avec hospitalité, partagea de bon cœur avec moi son dîner, consistant en bajoue de bœuf, et ne voulut accepter en retour qu'un pot d'ale. Je me crus établi chez elle jusqu'au mardi suivant. Mais, dans la soirée, me promenant sur le bord de la rivière, je vis arriver une barque qui allait à Philadelphie, et sur laquelle se trouvaient déjà plusieurs passagers. On me reçut à bord, et, comme il n'y avait pas de vent, chacun se mit à ramer. Vers minuit nous n'avions pas encore vu la ville; plusieurs personnes prétendaient que nous devions l'avoir passée, et ne voulaient pas ramer davantage; les autres ne savaient où nous étions; nous gagnâmes donc le rivage, entrâmes dans une petite baie, prîmes terre près d'une vieille haie dont les piliers nous servirent pour faire du feu, la nuit étant très froide (c'était en octobre), et nous y attendîmes le jour. Quelqu'un reconnut alors que nous étions dans la baie de Cooper, un peu au-dessus de Phi-

Digitized by Google

ladelphie, que nous aperçûmes dès que nous fûmes sortis de la baie; nous y arrivâmes vers huit ou neuf heures, le dimanche matin, et nous débarquâmes sur le quai de *Market-street*.

Je suis entré dans des détails minutieux sur ce voyage, et j'en ferai autant à l'égard de ma première entrée dans cette ville, afin que vous puissiez comparer des commencemens si obscurs, avec la figure que j'y ai faite depuis. J'étais en habit de travail, mes meilleurs vêtemens venant par mer. Mon passage dans la barque m'avait couvert de boue, mes poches étaient gonflées de bas et de chemises, et je ne savais où ni à qui m'adresser pour un logement. Fatigué d'avoir marché, d'avoir ramé; mourant de sommeil et de faim, j'avais en tout et pour tout un dollar et un schelling en monnaie de cuivre que je donnai aux bateliers pour mon passage. Ils le refusèrent d'abord, disant que j'avais payé en ramant; mais j'insistai pour qu'ils le reçussent. L'homme est quelquefois plus généreux quand il a peu d'argent, que lorsqu'il en a beaucoup, peut-être pour empêcher qu'on ne soupçonne qu'il n'en a guère. Je m'avançai vers le haut de la rue, regardant autour de moi jusqu'à ce que je fusse près de Market-street, où je vis un enfant tenant du pain à la main. J'avais fait plus d'un repas avec du pain sec: lui ayant demandé

Digitized by Google

où il l'avait acheté, j'entrai sur-le-champ dans la boutique d'un boulanger qu'il m'indiqua. Je demandai des biscuits, voulant parler de ceux que nous avions à Boston: on n'en faisait pas de cette espèce à Philadelphie. Je demandai alors un pain de trois sols: il n'y en avait pas de ce prix. Ne connaissant ni les prix ni les noms des différentes sortes de pain, je demandai qu'on m'en donnât pour trois sous, n'importe de quelle espèce. On me donna trois gros pains. Je fus surpris de la quantité; je les pris cependant, et, n'ayant pas de place dans mes poches, je marchai en en tenant un sous chaque bras et mangeant le troisième. J'avançai ainsi dans Market-street jusqu'à Fourth-street, passant devant la porte de M. Read, père de la femme que je devais plus tard épouser; elle était à sa porte, me vit, et trouva, comme cela était vrai, que je faisais une figure passablement gauche et ridicule. Je tournai, je descendis Chesnut-street et partie de Walnut-street, mangeant toujours, chemin faisant; et enfin, me retrouvant sur le quai de Market-street, près de la barque dans laquelle j'étais arrivé, je me rendis à bord pour y boire de l'eau de la rivière. Etant rassasié avec un de mes pains, je donnai les deux autres à une femme et à son enfant, qui avaient fait le voyage avec nous, et qui étaient restés dans la

Digitized by Google

barque ; parce qu'elle devait les conduire plus loin. Ainsi restauré, je retournai dans la rue, où je vis beaucoup de gens bien vêtus qui suivaient tous la même direction : j'allai comme eux et je me trouvai conduit dans la grande maison où s'assemblent les quakers, près du marché. Je m'assis parmi eux, et, après avoir regardé quelque temps autour de moi, n'entendant rien dire, accablé de lassitude, et n'ayant pas eu un moment de sommeil la nuit précédente, je m'endormis et ne m'éveillai qu'à la fin de l'assemblée, grâce à quelqu'un qui voulut bien m'avertir. Ce fut donc la première maison où j'entrai et où je dormis dans Philadelphie.

Je redescendis encore du côté de la rivière, et regardant tous ceux qui passaient, je vis un jeune quaker dont la physionomie me plut, et l'ayant accosté, je le priai de me dire où un étranger pouvait trouver à se loger. Nous étions alors près de l'enseigne *des trois Mariniers ;* il me dit : « Voici « une maison où l'on reçoit des étrangers, mais « elle n'est pas respectable ; si tu veux venir avec « moi, je t'en indiquerai une meilleure » ; et il me conduisit alors au *Bâton tortu*, dans Water-street. Je m'y fis servir à dîner ; et tandis que je mangeais, on m'adressa beaucoup de questions, car ma jeunesse et mon costume me donnaient tout l'air d'un fugitif. Après le dîner, mon hôte m'ayant offert un

Digitized by Google

lit, je m'y jetai sans me déshabiller, et je dormis jusqu'à six heures du soir, heure où l'on m'appela pour souper. Je me recouchai aussitôt après, et dormis fort bien jusqu'au lendemain matin. Alors je m'habillai le mieux que je pus, et je me rendis chez l'imprimeur André Bradford. Je trouvai chez lui son vieux père, que j'avais vu à New-York, et qui, ayant voyagé à cheval, était arrivé à Philadelphie avant moi. Il me présenta à son fils, qui me reçut avec civilité, et qui me donna à déjeuner, mais me dit qu'il n'avait pas, pour le moment, besoin d'ouvrier, venant tout récemment d'en prendre un; toutefois il ajouta qu'un autre imprimeur nommé Keimer, nouvellement établi en cette ville, pourrait peut-être me donner de l'emploi; que, dans le cas contraire, je pouvais venir loger chez lui, et qu'il me donnerait quelque ouvrage de temps à autre, jusqu'à ce qu'il pût m'occuper tout-à-fait.

Le vieillard me dit qu'il irait avec moi chez le nouvel imprimeur, et quand nous y fûmes arrivés : « Voisin, lui dit-il, je vous amène un jeune homme « qui travaille dans votre état; peut-être avez-vous « besoin d'un ouvrier ». Keimer me fit quelques questions, me mit en main le composteur, pour voir comment je travaillais; puis me dit qu'il ne tarderait pas à m'employer, quoiqu'il n'eût pas

Digitized by Google

d'ouvrage à me donner en ce moment. Prenant le vieillard Bradford, qu'il n'avait jamais vu, pour un habitant de Philadelphie qui s'intéressait à lui, il entra en conversation sur son entreprise et sur ses vues, tandis que Bradford, sans lui découvrir qu'il était le père de l'autre imprimeur, l'entendant se flatter d'attirer bientôt à lui la pratique de la plus grande partie de la ville, le conduisait, par des questions adroites et par quelques doutes jetés à propos, à faire connaître tous ses plans, les protections sur lesquelles il comptait, et la marche qu'il se proposait de suivre. Moi qui entendais toute cette conversation, je reconnus de suite que l'un était un vieux renard rusé, et l'autre un véritable novice. Bradford me laissa avec Keimer, qui fut grandement surpris lorsque je lui dis qui était ce vieillard.

Son imprimerie consistait en une vieille presse endommagée, et en une mauvaise fonte usée de caractères anglais dont il se servait en ce moment pour imprimer une élégie sur Aquila Rose, dont j'ai déjà parlé, jeune homme d'esprit, d'une excellente réputation, fort estimé dans la ville, secrétaire de l'assemblée, et poète non sans mérite. Keimer était auteur de cette élégie, qui était assez médiocre. On n'aurait pas pu dire qu'il l'avait *écrite*, car il en *composait* les vers à mesure qu'ils

Digitized by Google

sortaient de son cerveau; n'ayant pas de copie, et possédant une seule paire de casses, dont son élégie employait probablement toute la lettre, personne ne pouvait l'aider. Je tâchai de mettre sa presse en ordre, afin qu'on pût s'en servir, ce qu'il n'avait pas encore fait, et ce qu'il n'entendait nullement; et lui ayant promis de venir imprimer son élégie aussitôt qu'elle serait prête, je retournai chez Bradford, qui me donna un peu d'ouvrage pour le moment, et chez lequel je pris mon logement et mes repas. Quelques jours après, Keimer m'envoya chercher pour imprimer son élégie. Il avait alors une autre paire de casses, et un pamphlet à réimprimer, sur lequel il me mit à l'ouvrage.

Je ne tardai pas à reconnaître que ces deux imprimeurs entendaient bien médiocrement leur profession. Bradford n'avait pas fait d'apprentissage, et était complètement illétré; Keimer, un peu plus instruit, n'était qu'un compositeur et n'entendait rien au travail de la presse. Il avait été un des prophètes français, et pouvait se donner leur enthousiasme et leur agitation. A cette époque, il ne faisait profession d'aucune religion particulière, et les professait toutes suivant l'occasion; il ne connaissait pas le monde, et, comme je le reconnus par la suite, il était entré dans sa

Digitized by Google

composition beaucoup de ce qui constitue un mauvais sujet. Il n'aimait pas que, tandis que je travaillais pour lui, je logeasse chez Bradford. Il avait bien une maison, mais elle n'était pas meublée. Ainsi, il ne pouvait me loger; il prit donc un logement pour moi chez M. Read, dont j'ai déjà parlé, et qui était propriétaire de sa maison; ma malle étant alors arrivée, je pus paraître aux yeux de miss Read d'une manière plus décente que lorsqu'elle m'avait vu pour la première fois, mangeant mon pain dans la rue.

Je commençais à avoir quelques connaissances parmi les jeunes gens de la ville qui aimaient la lecture, et avec qui je passais mes soirées fort agréablement; je gagnais de l'argent par mon travail et mon économie; je vivais fort content, oubliant Boston autant que je le pouvais, et ne désirant pas que personne y sût où je demeurais, excepté mon ami Collins, qui était dans le secret, et le garda fidèlement. Il arriva cependant enfin un incident qui occasiona mon retour chez moi beaucoup plus tôt que je ne l'avais résolu. J'avais un beau-frère, Robert Holmes, patron d'une chaloupe qui faisait le commerce entre Boston et Delaware. Se trouvant à New-Castle, à quarante milles au-dessous de Philadelphie, et ayant entendu parler de moi, il m'écrivit pour

Digitized by Google

me peindre le chagrin que mon brusque départ avait fait éprouver à mes parens et à mes amis de Boston, m'assurant qu'ils me conservaient leur tendresse, et me promettant que tout s'arrangerait selon mes désirs, si je voulais y retourner, ce qu'il m'engageait vivement à faire. Je lui répondis pour le remercier de ses avis, mais je lui expliquai les motifs que j'avais eus de quitter Boston, assez complètement et avec assez d'évidence pour le convaincre que je n'étais pas dans mon tort autant qu'il l'avait supposé.

Sir William Keith, gouverneur de la province, était alors à New-Castle; le capitaine Holmes se trouvait avec lui quand il reçut ma lettre; il lui parla de moi, et la lui montra. Le gouverneur la lut et sembla étonné quand on lui apprit mon âge. Il dit que je paraissais un jeune homme de belle espérance, et qui méritait d'être encouragé. Il n'y avait à Philadelphie que de misérables imprimeurs; si je voulais m'y établir, il ne doutait pas que je n'y réussisse, et pour sa part, il me procurerait les impressions pour le gouvernement, et me rendrait tous les autres services qui dépendraient de lui. Mon beau-frère Holmes me rapporta ces détails par la suite à Boston; mais je ne les connaissais pas encore, quand un jour Keimer et moi étant à travailler ensemble près de la fenêtre,

Digitized by Google

nous vîmes le gouverneur, accompagné d'un militaire qui se trouva être le colonel French, de New-Castle dans le Delaware, tous deux en grand costume, traverser la rue en face de notre maison et frapper à la porte. Keimer descendit à l'instant, croyant que la visite était pour lui; mais le gouverneur me demanda, entra, et, avec une condescendance et une politesse à laquelle j'avais été peu accoutumé, me fit force complimens, témoigna le désir de faire ma connaissance, me gronda avec bonté de ne pas m'être fait connaître à lui lors de mon arrivée à Philadelphie, et m'invita à l'accompagner dans une taverne où il allait avec le colonel French, goûter, à ce qu'il me dit, d'excellent Madère. Je ne fus pas peu surpris, et Keimer était immobile d'étonnement. Je suivis le gouverneur et le colonel dans une taverne au coin de Third-street; et en buvant le Madère, il me proposa de m'établir à Philadelphie. Il me fit voir la probabilité du succès, et le colonel French et lui m'assurèrent qu'ils me seconderaient de tout leur crédit pour me faire obtenir les affaires du gouvernement des deux provinces. Comme je lui montrai quelques doutes sur les dispositions de mon père à m'aider dans ce projet, sir William me dit qu'il me donnerait une lettre pour lui en démontrer les avantages, et qu'il ne doutait pas

Digitized by Google

que mon père ne se rendît à ses raisons. Il fut donc résolu que je partirais pour Boston par le premier bâtiment, avec la lettre du gouverneur Jusque-là ce secret devait rester entre nous, et je retournai travailler chez Keimer comme de coutume. De temps en temps, le gouverneur m'envoyait inviter à dîner chez lui, ce que je regardais comme un honneur d'autant plus grand, qu'il causait avec moi de la manière la plus affable, sur le ton de l'amitié et de la familiarité.

Vers la fin d'avril 1724, un petit bâtiment partit pour Boston. Je pris congé de Keimer, comme pour aller voir ma famille. Le gouverneur me donna une longue lettre pour mon père, pleine des choses les plus flatteuses, et lui recommandant le projet de mon établissement à Philadelphie, comme un évènement qui devait assurer ma fortune. Nous touchâmes sur un bas-fonds en sortant de la baie, et le navire fit une voie d'eau; nous eûmes un gros temps à la mer, et nous fûmes obligés de travailler aux pompes presque continuellement, ce que je faisais à mon tour comme les autres. Nous arrivâmes cependant à Boston sans accident, après une traversée d'environ quinze jours. J'avais été absent sept mois, et mes parens n'avaient pas eu de mes nouvelles; car mon beau-frère Holmes n'était pas encore de retour et n'avait

Digitized by Google

rien écrit sur mon compte. Mon retour inattendu surprit ma famille; chacun me témoigna pourtant beaucoup de joie de me revoir, excepté mon frère. J'allai le voir à son imprimerie. J'étais mieux vêtu que je ne l'avais jamais été quand je le servais comme apprenti; j'avais un habit complet entièrement neuf, une montre, et le gousset garni de près de cinq livres sterling en argent. Il ne me reçut pas d'un air franc, me regarda de la tête aux pieds, et se remit à son ouvrage. Les ouvriers me demandèrent où j'avais été, comment j'avais trouvé le pays, et s'il m'avait plu. J'en fis un grand éloge, je m'étendis sur le bonheur dont j'y avais joui, et exprimai fortement mon intention d'y retourner. L'un d'eux m'ayant demandé quelle espèce de monnaie y était en usage, je tirai de ma poche une poignée d'argent que j'étalai devant eux : c'était pour eux une sorte de *pièce curieuse;* ils n'étaient pas accoutumés à en voir, tous les paiemens se faisant à Boston en papier. Je saisis ensuite l'occasion de faire voir ma montre; et enfin, au grand déplaisir de mon frère, qui était de fort mauvaise humeur, je leur donnai un dollar pour boire, et je partis. Cette visite l'offensa vivement. Quelque temps après, ma mère lui parlant de réconciliation et lui témoignant le désir de nous voir vivre à l'avenir en bonne intelligence, comme doivent le

Digitized by Google

faire deux frères, il répondit que je l'avais insulté devant ses ouvriers d'une manière qu'il ne pourrait jamais ni oublier ni pardonner. En cela pourtant il se trompait.

Mon père reçut la lettre du gouverneur avec quelque surprise, mais m'en parla fort peu pendant quelque temps. Au retour du capitaine Holmes, il la lui montra, lui demanda s'il connaissait sir William Keith, et quelle espèce d'homme c'était, ajoutant qu'il devait avoir peu de prudence, puisqu'il pensait à établir un jeune homme auquel il manquait encore trois ans pour arriver à l'âge viril. Holmes lui dit tout ce qu'il put en faveur du projet, mais mon père y était décidément opposé, et il finit par donner un refus formel. Il écrivit une lettre civile à sir William, le remerciant de la protection qu'il m'avait offerte avec tant de bonté, mais lui disant qu'il ne pouvait songer encore à m'aider dans un établissement, attendu qu'il me trouvait trop jeune pour me confier une entreprise si importante et qui demandait des frais considérables.

Mon ancien ami Collins, qui était commis à la poste, charmé du tableau que je lui avais fait de ma nouvelle patrie, s'était décidé à y aller aussi; et tandis que j'attendais la détermination de mon père, il partit avant moi par terre pour Rhode-

Digitized by Google

Island, laissant ses livres, qui consistaient en une jolie collection d'ouvrages de mathématiques et de sciences naturelles, et que je devais apporter avec les miens à New-York, où il se proposait de m'attendre.

Mon père, quoiqu'il n'approuvât point la proposition de sir William, n'en fut pas moins charmé que j'eusse su obtenir un témoignage si avantageux d'un homme qui occupait un tel rang dans le pays que j'habitais, et que j'eusse été assez laborieux et assez rangé pour m'équiper comme je l'avais fait pendant le peu de temps que j'y avais demeuré; en conséquence, ne voyant pas de probabilité à un accommodement entre mon frère et moi, il consentit que je retournasse à Philadelphie, me conseilla d'être plein d'égards pour les habitans, de chercher à me concilier l'estime générale, et de me garder de faire des satires et des libelles pour lesquels il me croyait beaucoup trop d'inclination; ajoutant qu'avec un travail soutenu, de la prudence et de l'économie, je pourrais, jusqu'à ce que j'eusse atteint vingt et un ans, épargner de quoi m'établir, et que s'il me manquait quelque chose, il viendrait à mon aide pour le reste. Ce fut tout ce que je pus obtenir, excepté quelques petits présens que je reçus de ma mère et de lui, lorsque je me rembarquai pour New-York; mais

Digitized by Google

cette fois je partais de leur consentement et avec leur bénédiction. Le navire ayant touché à New-Port, dans le Rhode-Island, j'allai voir mon frère John qui s'y était marié et établi, il y avait quelques années. Il me reçut très affectueusement, car il m'avait toujours aimé. Un de ses amis, nommé Vernon, ayant en Pensylvanie une petite créance d'environ trente-cinq livres me chargea d'en faire le recouvrement, et me pria de garder la somme jusqu'à ce qu'il me fit connaître ce que je devrais en faire. Il me donna donc les pouvoirs nécessaires pour toucher. Cette affaire me causa par la suite de cruels désagrémens.

A New-Port nous prîmes un grand nombre de passagers, parmi lesquels se trouvaient deux jeunes femmes qui voyageaient ensemble, et une dame quakeresse, de moyen âge, femme sensée et respectable, accompagnée de ses domestiques. J'avais fait preuve d'obligeance en lui rendant quelques légers services qui probablement lui firent concevoir pour moi un sentiment de bienveillance; car lorsqu'elle vit s'augmenter chaque jour entre les deux jeunes femmes et moi une familiarité que celles-ci paraissaient encourager, elle me prit à part, et me dit: « Jeune homme, je suis inquiète pour toi; tu es ici « sans amis; tu ne parais pas connaître beaucoup le « monde ni les pièges auxquels la jeunesse est ex-

Digitized by Google

« posée; crois-moi, ce sont là de fort mauvaises « femmes, je le vois à toutes leurs actions; et si tu « n'es pas sur tes gardes, elles t'entraîneront dans « quelque danger. Elles te sont étrangères, et c'est « par intérêt pour toi que je te conseille de ne « point te lier avec elles ». Comme je paraissais d'abord ne point partager la mauvaise opinion qu'elle en avait conçue, elle signala différentes choses qu'elle avait observées et entendues, et qui m'avaient échappé; ensorte que je finis par reconnaître qu'elle avait raison. Je la remerciai de ses bons avis, et je lui promis d'en profiter. Quand nous arrivâmes à New-York, ces femmes me dirent où elles demeuraient, et m'invitèrent à les aller voir; mais je m'en dispensai, et je fis très bien. Le lendemain le capitaine s'aperçut qu'il lui manquait une cuiller d'argent, et quelques autres effets qui lui avaient été pris dans sa chambre; connaissant ce couple pour être des filles de mauvaise vie, il obtint un ordre pour faire faire une recherche à leur logis, y retrouva les objets dérobés, et fit punir les voleuses. Aussi, quoique nous eussions échappé à un rocher caché sous l'eau, sur lequel nous avions touché pendant la traversée, je jugeai le dernier écueil auquel je venais d'échapper comme ayant été de beaucoup le plus dangereux pour moi.

Digitized by Google

A New-York, je trouvai mon ami Collins qui y était arrivé quelque temps avant moi. Nous avions été intimes depuis notre enfance, et lu les mêmes livres; mais il avait eu l'avantage de pouvoir donner plus de temps à la lecture et à l'étude, et d'avoir un génie surprenant pour les mathématiques, dans lesquelles il me surpassa de beaucoup. Tandis que je demeurais à Boston, j'avais passé avec lui presque toutes les heures de loisir que je donnais à la conversation; c'était alors un garçon sage et laborieux; son savoir lui avait concilié l'estime d'un grand nombre de membres du clergé et d'autres habitans, et il semblait promettre de figurer avec distinction dans le monde. Mais pendant mon absence il avait contracté l'habitude de boire de l'eau-de-vie, et j'appris de lui-même aussi bien que des autres que, depuis son arrivée à New-York, il s'était enivré tous les jours, et s'était conduit de la manière la plus extravagante. Il avait aussi joué, et perdu tout son argent; de sorte que je fus obligé de payer son logement, et de le défrayer sur la route jusqu'à Philadelphie, ce qui fut un grand fardeau pour moi. Le gouverneur de New-York, Burnet, fils de l'évêque Burnet, ayant appris du capitaine qu'un de ses passagers avait beaucoup de livres à bord, le pria de m'engager à venir le voir. Je me rendis chez lui, et j'y aurais mené Collins

Digitized by Google

s'il n'eût été gris. Le gouverneur me reçut avec beaucoup de politesse, me montra sa bibliothèque, qui était considérable ; et nous eûmes une assez longue conversation sur les livres et sur les auteurs. C'était le second gouverneur qui me faisait l'honneur de m'accorder quelque attention, et pour un pauvre jeune homme comme moi cela n'était pas peu flatteur. Nous continuâmes notre route pour Philadelphie ; en chemin je reçus l'argent dû à Vernon, et sans cela je ne sais comment nous aurions fini notre voyage. Collins désirait trouver de l'emploi dans quelque maison de banque ; mais soit qu'on découvrît son penchant pour la boisson, par son haleine ou par sa conduite, il ne put, malgré plusieurs lettres de recommandation, réussir à se procurer une place, et continua à se loger et à se nourrir dans la même maison que moi, et à mes frais. Sachant que j'avais cet argent de Vernon, il me faisait des emprunts continuels, me promettant de me rembourser dès qu'il aurait trouvé de l'occupation. Enfin je lui prêtai tant, que je devins fort inquiet de ce que je pourrais faire dans le cas où l'on me redemanderait la somme. Il continua à boire, ce qui occasiona quelquefois des querelles entre nous ; car, lorsqu'il avait la tête un peu échauffée, il devenait fort irritable. Un jour, nous trouvant dans une barque sur la Delaware, avec d'au-

Digitized by Google

tres jeunes gens, il refusa de ramer à son tour. « Je veux que vous me rameniez en ramant », nous dit-il. « Nous ne ramerons pas pour vous », lui répondis-je. « Vous ramerez », répliqua-t-il, « ou « vous passerez toute la nuit sur l'eau si vous l'aimez « mieux. — Eh bien, ramons », dirent les autres; « qu'importe cela? » Mais déjà aigri par le reste de sa conduite, je persistai dans mon refus. Il jura que je ramerais ou qu'il me jetterait par-dessus le bord; s'approcha du côté où j'étais; vint à moi, et me frappa; mais je passai la tête entre ses jambes, et me relevant brusquement, je le jetai à l'eau la tête la première. Je savais qu'il était excellent nageur, et ainsi j'étais sans inquiétude. Avant qu'il pût venir se prendre à la barque, nous donnâmes plusieurs coups de rames pour la mettre hors de sa portée, et chaque fois qu'il approchait, nous lui demandions s'il ramerait, donnant quelques coups de rames pour faire filer le bateau. Il était près d'étouffer de colère, et s'obstinait à refuser. Voyant qu'il commençait à se fatiguer, nous le laissâmes enfin remonter dans la barque, et nous le reconduisimes chez lui bien mouillé. A peine, depuis cette aventure, échangeâmes-nous une seule parole de politesse. Enfin un capitaine de navire, qui était chargé de trouver un précepteur pour les fils d'un particulier des Barbades, lui proposa cette

Digitized by Google

place. Il l'accepta, et partit en me promettant de m'envoyer ce qu'il me devait, sur le premier argent qu'il recevrait; mais jamais je n'entendis parler de lui depuis ce temps.

La violation du dépôt de l'argent appartenant à Vernon fut un des premiers grands *errata* de ma vie; ce fait prouvait que le jugement de mon père n'était pas trop en défaut, quand il me considérait comme trop jeune pour conduire une entreprise. Mais sir William, en lisant sa lettre, dit qu'il était trop réservé, qu'il fallait savoir distinguer les personnes, que la prudence n'était pas toujours le partage de la vieillesse, et que la jeunesse n'en était pas toujours dépourvue. « Au surplus, ajouta-t-il, « puisque votre père ne veut pas vous établir, c'est « moi qui m'en chargerai. Donnez-moi un état des « choses qu'il faut tirer d'Angleterre, et je les ferai « venir. Vous me paierez quand vous le pourrez. « Je suis résolu à avoir ici un bon imprimeur, « et je suis sûr que vous réussirez ». Tout cela était dit avec une telle apparence de cordialité, que je ne doutai pas un instant qu'il ne pensât ce qu'il disait. J'avais gardé jusqu'alors à Philadelphie le secret sur la proposition qu'il m'avait faite de m'établir, et je continuai à me taire. Si l'on avait su que je comptais sur le gouverneur, quelque ami qui l'aurait mieux connu m'eût pro-

Digitized by Google

bablement averti de ne pas me fier à ses promesses; car comme je l'appris ensuite, il avait la réputation d'en être fort libéral sans jamais avoir l'intention de les tenir. Mais, comme je ne lui avais rien demandé, comment aurais-je pu imaginer que ses offres généreuses ne fussent pas sincères? Je le croyais un des meilleurs hommes du monde.

Je lui présentai un inventaire des choses nécessaires pour une petite imprimerie, ce qui devait monter, suivant mon calcul, à environ cent livres sterling. Il l'approuva et me demanda s'il ne serait pas avantageux que je me rendisse moi-même en Angleterre, pour choisir les caractères et veiller à ce qu'il n'y eût que des objets de bonne qualité. « D'ailleurs, ajouta-t-il, vous pourriez former des « liaisons et établir des correspondances pour le « commerce de librairie et de papeterie ». Je convins que cela pourrait être utile. « Alors, me « dit-il, tenez-vous prêt à partir avec *Annis* ». C'était le bâtiment qui faisait tous les ans le voyage de Philadelphie à Londres, et, à cette époque, il n'y en avait ordinairement pas d'autre. Mais, comme il devait se passer encore quelques mois avant qu'*Annis* mît à la voile, je continuai à travailler avec Keimer, fort inquiet de l'argent que j'avais prêté à Collins, et tremblant que Vernon ne me le rede-

Digitized by Google

mandât, ce qui n'arriva pourtant que quelques années après.

Je crois avoir oublié de dire que, pendant mon premier voyage de Boston à Philadelphie, notre bâtiment ayant été surpris par un calme près de Block-Island, l'équipage s'occupa à pêcher des morues, et en prit une grande quantité. Jusque-là j'avais persisté fermement dans ma résolution de ne rien manger qui eût été vivant, et, en cette occasion, conformément aux principes de Tryon, mon oracle, je regardais la prise de chaque morue comme une espèce de meurtre sans provocation, puisqu'aucune d'elles ne nous avait fait ni n'avait pu nous faire aucun tort qui permît de justifier ce massacre. Tous ces raisonnemens me semblaient fort justes. Mais j'avais été autrefois grand amateur de poisson, et, quand la morue sortit de la poêle, le fumet m'en sembla merveilleux. Je balançai quelque temps entre mon principe et mon goût, jusqu'à ce qu'il me revint à l'esprit que lorsqu'on avait vidé ce poisson, j'en avais vu tirer d'autres plus petits de son estomac. Alors je me dis : « Vous « vous mangez les uns les autres, je ne vois pas « pourquoi nous ne vous mangerions pas ». J'en fis donc mon dîner et de grand cœur, et, depuis ce temps, j'ai continué à manger comme tout le monde, me contentant de revenir de temps à autre,

Digitized by Google

et par occasion, à mon régime végétal : tant il est commode d'être *une créature raisonnable*, puisque cela met en état de trouver ou de fabriquer des raisons pour justifier tout ce qu'on a envie de faire.

Keimer et moi nous vivions sur le pied de la familiarité et en assez bonne intelligence ; car il ne soupçonnait rien de mon projet d'établissement. Il conservait une forte dose de son vieil enthousiasme, et aimait la controverse : aussi avions-nous de fréquentes discussions. Je me fis une telle habitude de le pousser à bout avec ma méthode socratique, et je le surpris si souvent, à l'aide de questions fort étrangères en apparence au sujet de nos débats, mais qui, l'y conduisant par degrés, le jetaient dans des difficultés et des contradictions, qu'il finit par devenir méfiant à un point ridicule, si bien qu'à peine voulait-il me répondre sur la question la plus ordinaire, avant de m'avoir demandé : *Que prétendez-vous en conclure ?* Toutefois je lui donnai par là une si haute idée de mes talens pour la dialectique qu'il me proposa sérieusement de m'associer avec lui dans le projet qu'il avait de fonder une nouvelle secte. Il devait prêcher les doctrines, et moi j'aurais répondu à toutes les objections. Quand il en vint à m'exposer ses principes, j'y trouvai plusieurs bizarreries aux-

Digitized by Google

quelles je m'opposais, à moins qu'il ne me fît des concessions à son tour, et ne me promît de donner place à quelques-unes de mes idées. Keimer portait sa barbe dans toute sa longueur, parce qu'il est dit quelque part dans la loi de Moïse : *Tu ne raccourciras pas les bouts de ta barbe* (1). Il observait aussi le repos du septième jour du sabbat. C'étaient pour lui deux points fondamentaux. Je ne goûtais ni l'un ni l'autre ; cependant je les adoptai à condition qu'il se conformerait à mon système d'abstinence de nourriture animale. Il me dit qu'il craignait que sa constitution ne pût pas s'accommoder à ce régime. Je l'assurai qu'elle le pourrait, et qu'elle n'en deviendrait que meilleure. Il était grand mangeur, et je voulais m'amuser en l'affamant à demi. Il consentit à en essayer, si je voulais lui tenir compagnie. J'acceptai la proposition, et nous y persistâmes pendant trois mois. Nos provisions étaient achetées, préparées et apportées régulièrement par une femme du voisinage, à laquelle j'avais donné une liste de quarante mets qu'elle nous apprêtait successivement, et dans lesquels il n'entrait ni chair ni poisson. Ce régime me convenait d'autant mieux alors qu'il était fort économique ; il ne nous coûtait pas plus de dix-huit sols

(1) *Leviticus*, XIX, 27.

Digitized by Google

sterling à chacun par semaine. J'ai observé ainsi plusieurs carêmes très strictement, quittant tout-à-coup la nourriture ordinaire pour celle-ci, et y revenant de même, sans en éprouver la moindre incommodité: aussi fais-je peu de cas du conseil d'observer dans ces changemens des gradations insensibles. Je me trouvais à merveille de ce régime; mais le pauvre Keimer en souffrait beaucoup. Il finit par s'ennuyer de notre projet et soupirait pour les viandes d'Egypte; il commanda un cochon de lait rôti, et il m'invita à dîner avec deux dames de ses amies; mais le rôti ayant été placé trop tôt sur la table, il ne put résister à la tentation et le mangea tout entier avant notre arrivée.

J'avais un peu fait la cour à miss Read pendant ce temps. J'avais pour elle beaucoup de respect et d'affection, et quelques raisons de croire qu'elle partageait mes sentimens; mais, comme j'étais sur le point de faire un grand voyage, et que nous étions tous deux fort jeunes (je venais seulement d'achever ma dix-huitième année), sa mère jugea prudent d'empêcher que cela n'allât trop loin pour le moment; elle pensa qu'il convenait mieux, si je devais épouser sa fille, d'attendre mon retour et l'établissement que j'espérais. Peut-être aussi craignait-elle que mes espérances à cet égard ne fussent pas aussi bien fondées que je me l'imaginais.

Digitized by Google

Mes principales liaisons à cette époque étaient avec Charles Osborne, Joseph Watson et James Ralph, tous grands amateurs de lecture. Les deux premiers étaient clercs d'un des premiers notaires de la ville, Charles Brogden; l'autre était commis chez un négociant. Watson était un jeune homme pieux, sensé, intègre; les deux autres étaient un peu plus relâchés dans leurs principes religieux, surtout Ralph qui, de même que Collins, avait changé de pays à cause de moi, ce dont ils m'ont puni tous les deux. Osborne, sensé, ouvert, franc, était sincère et chaud dans ses amitiés, mais, en littérature, trop enclin à la critique. Ralph avait de l'esprit, des manières agréables, une éloquence irrésistible; je crois n'avoir jamais connu un plus habile parleur. Tous deux étaient grands admirateurs de la poésie, et commençaient à s'exercer par quelques morceaux. Nous fîmes ensemble bien des promenades agréables, les dimanches, dans les bois qui couvrent les bords de la Schuylkill, lisant tour-à-tour, et faisant ensuite nos observations sur ce que nous avions lu. Ralph était tenté de se dévouer entièrement à la poésie, ne doutant pas qu'il n'y fît de grands progrès, et que ce ne fût pour lui le chemin de la fortune. Il prétendait que les plus grands poètes, lorsqu'ils ont commencé à écrire, devaient avoir commis autant de fautes

Digitized by Google

que lui. Osborne tâchait de le dissuader, l'assurait qu'il n'avait pas le génie de la poésie, et lui conseillait de ne songer qu'à l'état qu'il avait embrassé; lui remontrant que, dans le commerce, quoiqu'il manquât de fonds, il pouvait, à force de soins et d'exactitude, parvenir à trouver de l'occupation comme facteur, et avec le temps se mettre en état de faire le négoce pour son propre compte. Quant à moi, j'approuvais que, de temps en temps, l'on s'amusât de poésie, pour se perfectionner le style, mais sans aller plus loin. Quoi qu'il en soit, il fut résolu qu'à notre première réunion, chacun de nous apporterait une pièce de vers de sa composition, afin de profiter mutuellement de nos observations, de nos critiques et de nos corrections. Le style et l'élocution étant ce que nous avions en vue, nous mîmes l'invention de côté, en convenant de prendre pour sujet une version à faire du dix-huitième psaume qui décrit la manifestation de l'existence d'un Dieu par le spectacle de ses œuvres. Lorsque l'époque de notre réunion approcha, Ralph vint me trouver et me dit que sa pièce de vers était prête. Pour moi, je lui avouai qu'ayant été fort occupé, et me sentant d'ailleurs peu d'inclination pour la poésie, je n'avais encore rien fait. Alors il me montra sa traduction, afin de savoir ce que j'en penserais;

Digitized by Google

et je la louai fort; car elle me parut pleine de mérite. « Eh bien! me dit-il, Osborne n'accor-« dera jamais le moindre mérite à quoi que je « puisse faire; il en fera mille critiques par pure « envie. Il est moins jaloux de vous: je voudrais « donc que vous prissiez ma pièce et la donnassiez « comme de vous; moi, j'alléguerai que le temps « m'a manqué, et ainsi je me dispenserai de rien « lire: nous verrons ce qu'il en dira ». Je consentis, et sur-le-champ je copiai la pièce, afin qu'elle fût de mon écriture. Nous nous réunimes. Watson lut d'abord sa production: il s'y trouvait quelques beautés, mais encore plus de défauts. Osborne lut ensuite la sienne; elle était beaucoup meilleure. Ralph lui rendit justice, signala quelques fautes, mais applaudit aux beautés. Il ajouta qu'il n'avait rien à nous lire. C'était mon tour. J'hésitai quelques instans; je parus désirer qu'on m'excusât; je n'avais pas eu le temps de faire des corrections, etc.; mais on ne voulut pas de mes excuses, il fallut lire. Je le fis, et l'on me demanda de recommencer. Watson et Osborne renoncèrent à la palme, et se réunirent pour faire l'éloge de la pièce. Ralph en fit la critique et proposa quelques changemens; mais je défendis mon texte. Osborne critiqua la critique de Ralph, et lui dit qu'il n'était pas plus en état de critiquer des vers que d'en faire lui-

Digitized by Google

même. S'en retournant ensemble tous deux, Osborne se déclara avec encore plus d'énergie en faveur de ma prétendue production, disant qu'il s'était contraint en ma présence, pour n'en pas dire tout ce qu'il en pensait, de peur que je ne le soupçonnasse de flatterie. « Mais qui aurait jamais cru, dit-il, « que Franklin fût capable d'écrire ainsi ! Quel « coloris ! quelle force ! quel feu ! Il a enchéri sur « l'original. Dans la conversation, il semble cher- « cher ses expressions, il hésite, il balbutie, et « cependant, bon Dieu, comme il écrit ! » Lors de notre réunion suivante, Ralph leur apprit le tour que nous leur avions joué, et l'on rit aux dépens d'Osborne. Cette aventure affermit Ralph dans sa résolution de devenir poète. Je fis tous mes efforts pour l'en dissuader (1) : il n'en continua pas moins à faire des vers jusqu'à ce que Pope se fût chargé de le guérir. Il devint cependant un assez bon écrivain en prose. Nous reparlerons de lui plus au long dans la suite. Mais, comme je n'aurai peut-être plus occasion de revenir sur les deux autres,

(1) Lorsque, hurlant son amoureux ennui,
Ralph de la nuit redouble l'épouvante,
Silence, loups ; hiboux, répondez-lui
POPE, *Dunciade*. Liv. III.

Ralph a publié à Londres un poème intitulé ; *la Nuit*. Il a aussi écrit une *Histoire d'Angleterre*, et plusieurs pamphlets politiques. Il est mort en 1762.

Digitized by Google

je dirai ici que Watson mourut entre mes bras quelques années après. Nous le regrettâmes vivement : c'était la perle de notre société. Osborne partit pour les Indes Occidentales, où il devint un légiste distingué, et gagna de l'argent ; mais il mourut jeune. Lui et moi, nous étions sérieusement convenus que celui qui mourrait le premier, viendrait, si la chose était possible, faire une visite amicale au survivant, et l'informer de la manière dont les choses se passent dans cet autre monde : mais il n'a jamais exécuté sa promesse.

Le gouverneur paraissant aimer ma compagnie, m'invitait souvent à aller chez lui, et me parlait toujours de mon établissement comme d'une chose décidée. Il devait me donner des lettres de recommandation pour un grand nombre de ses amis, indépendamment de la lettre de crédit qui devait me procurer la somme nécessaire pour acheter une presse, des caractères, du papier, etc. Pour me donner ces lettres, il m'indiqua plusieurs rendez-vous, me promettant qu'elles seraient prêtes, et alors il me remettait à un autre jour. Nous arrivâmes ainsi jusqu'au moment où le vaisseau, dont le départ avait été retardé plusieurs fois, fut à la veille de mettre à la voile. Lorsque je me présentai alors pour prendre congé de lui et pour recevoir les lettres, son secrétaire, le docteur

Digitized by Google

Baird, vint me trouver et me dit que le gouverneur était très occupé à écrire, mais qu'il serait à New-Castle avant le vaisseau, et que là il me les remettrait.

Ralph, quoique marié et ayant un enfant, avait résolu de faire ce voyage avec moi. On croyait qu'il voulait établir une correspondance et obtenir des marchandises pour les vendre en commission; mais j'appris ensuite qu'ayant des motifs de mécontentement contre les parens de sa femme, il se proposait de la leur laisser sur les bras, et de ne jamais retourner en Amérique. Ayant fait mes adieux à mes amis, et échangé des promesses mutuelles avec miss Read, je partis de Philadelphie, dans le vaisseau qui jeta l'ancre à New-Castle. Le gouverneur y était; mais quand je me présentai chez lui, son secrétaire vint à moi, chargé de m'exprimer tout son regret de ne pouvoir pas me voir, mais il avait des affaires de la plus haute importance; il m'enverrait bien certainement les lettres à bord; me souhaitait un heureux voyage et un prompt retour, etc. Je retournai à bord un peu intrigué, mais ne doutant pas encore qu'il n'exécutât ses promesses.

M. André Hamilton, célèbre avocat de Philadelphie, était passager sur le même navire avec son fils, ainsi que M. Denham, négociant

Digitized by Google

quaker, et MM. Oniam et Russel, maîtres de forges dans le Maryland. Ils avaient retenu la grande chambre, de sorte que Ralph et moi fûmes obligés de nous loger à l'arrière comme nous pûmes; et personne ne nous connaissant à bord, on ne fit à nous aucune attention. Mais M. Hamilton, et son fils James, depuis gouverneur, retournèrent de New-Castle à Philadelphie, le père y ayant été rappelé par l'offre d'une somme considérable pour plaider contre la saisie d'un navire. Comme nous allions mettre à la voile, le colonel French arriva, et les égards qu'il me montra nous attirèrent plus de considération ; invité par les autres passagers, ainsi que mon ami Ralph, à venir dans la chambre où il y avait alors de la place, nous acceptâmes.

Sachant que le colonel French avait apporté à bord les dépêches du gouverneur, je demandai au capitaine celles dont je devais être porteur. Il me répondit que toutes avaient été mises dans le sac; qu'il ne pouvait alors s'occuper de les chercher; mais qu'avant notre arrivée en Angleterre, j'aurais la facilité de faire moi-même cette recherche: je me tranquillisai donc pour le moment, et nous continuâmes notre voyage. Nous avions dans la chambre une bonne société, et nous vivions dans une abondance peu ordinaire, ayant pour supplément de

Digitized by Google

provisions celles de M. Hamilton, qui les avait toutes laissées. Pendant cette traversée, M. Denham contracta pour moi une amitié qui a duré autant que sa vie. Le voyage d'ailleurs ne fut pas très agréable, car nous cûmes presque toujours du mauvais temps.

Quand nous entrâmes dans la Manche, le capitaine me tint parole, et me remit le sac aux lettres pour que j'y cherchasse celles qui m'étaient destinées. J'en trouvai quelques-unes portant sur l'enveloppe : *confiée aux soins de M. Franklin.* J'en triai six ou sept, que par l'adresse je jugeai être celles qui m'avaient été promises, et notamment une qui était adressée à Basket, imprimeur du roi, et une autre à un marchand de papier. Nous arrivâmes à Londres le 24 décembre 1724. Je me rendis chez le papetier, qui se trouvait le premier sur mon chemin, et je lui remis la lettre comme venant du gouverneur Keith. « Je ne le « connais pas », me dit-il; et l'ayant ouverte : « Oh! s'écria-t-il, c'est de Riddlesden. J'ai reconnu « dernièrement que c'est un fripon; je ne veux « rien avoir à démêler avec lui, ni recevoir ses « lettres ». Et me remettant la lettre entre les mains, il me tourna les talons, et me quitta pour servir quelques pratiques. Je vis avec surprise que je n'avais point de lettres du gouverneur; et,

Digitized by Google

après avoir réuni et comparé toutes les circonstances, je commençai à douter de sa sincérité. J'allai trouver mon ami Denham, et je lui contai toute l'affaire. Il me dévoila le caractère de Keith, et me dit qu'il n'y avait pas la moindre probabilité qu'il eût écrit des lettres pour moi, puisque de tous ceux qui le connaissaient, personne n'avait aucune confiance en lui : il rit beaucoup de l'idée que le gouverneur m'aurait donné une lettre de crédit, ajoutant qu'il n'avait pas de crédit à donner. Lui ayant témoigné quelque inquiétude sur le parti que je devais prendre, il me conseilla de chercher à me procurer de l'emploi dans ma profession. « Vous vous perfectionnerez chez les im-« primeurs anglais, me dit-il, et à votre retour en « Amérique, vous vous établirez plus avantageu-« sement. »

Il arriva que nous savions tous deux, aussi bien que le papetier, que Riddlesden, l'attorney, était un fripon. Il avait à moitié ruiné le père de miss Read, en lui persuadant de le cautionner. Il paraissait, d'après sa lettre, qu'il y avait sur le tapis un projet secret pour nuire à M. Hamilton, que l'on supposait venu à Londres avec nous, plan auquel Keith aurait participé avec Riddlesden. Denham, qui était ami d'Hamilton, pensa qu'il fallait l'en informer, et quand celui-ci fut

Digitized by Google

arrivé en Angleterre, ce qui ne tarda pas, moitié par ressentiment contre Keith et Riddlesden, moitié par intérêt pour lui, j'allai le trouver chez lui, et je lui remis la lettre. Il me remercia de bon cœur, cet avis ayant pour lui beaucoup d'importance; depuis ce temps, il est devenu mon ami, et m'a été fort utile en différentes occasions.

Mais que penser d'un gouverneur qui joue un tour si misérable et en impose si grossièrement à un pauvre jeune homme sans expérience? C'était chez lui une habitude. Il voulait plaire à tout le monde, et ayant peu de chose à donner, il donnait des espérances. C'était d'ailleurs un homme d'esprit et de sens, un écrivain passable, un gouverneur bon pour le peuple, quoiqu'il ne le fût pas pour les propriétaires, ses constituans, et qu'il s'écartât souvent de leurs instructions. Un grand nombre de nos meilleures lois ont été projetées par lui, et promulguées sous son administration.

Ralph et moi étions inséparables. Nous prîmes ensemble un logement dans Little-Britain, à trois shillings et demi par semaine; nous ne pouvions en prendre un plus cher. Il trouva quelques parens, mais pauvres et hors d'état de l'assister. Ce fut alors qu'il me fit part de son intention de rester à Londres, et de ne jamais retourner à Philadel-

Digitized by Google

phie. Il n'avait pas apporté d'argent avec lui, tout ce dont il pouvait disposer ayant servi à payer son passage. J'avais quinze pistoles; aussi m'emprunta-t-il de quoi subsister, tandis qu'il cherchait de l'occupation. Il songea d'abord au théâtre, se croyant les talens nécessaires à un comédien; mais l'acteur Wilkes, à qui il s'adressa, lui conseilla franchement de renoncer à ce projet, attendu qu'il lui serait impossible de réussir. Il s'adressa à Roberts, libraire dans Pater-Noster-Row, et se proposa pour rédiger une feuille hebdomadaire, dans le genre du Spectateur, à des conditions que Roberts n'accepta point. Alors il tâcha d'obtenir de l'ouvrage, comme écrivain public, et de faire des copies pour les libraires et les hommes de loi dans les environs du Temple; mais il ne se trouva pas de place vacante.

Pour moi, je trouvai sur-le-champ de l'ouvrage chez Palmer, célèbre imprimeur dans l'enclos de Saint-Barthélemi, où je restai près d'un an. Je travaillai beaucoup, mais je dépensais avec Ralph une bonne partie de ce que je gagnais, courant avec lui les spectacles et les autres lieux de divertissement public; nous avions vu à-peu-près la fin de mes pistoles, et nous en étions alors à vivre au jour le jour. Il semblait avoir tout-à-fait oublié sa femme et son enfant, et, par degrés, moi aussi j'oubliais mes

Digitized by Google

engagemens avec miss Read, à qui je n'écrivis qu'une seule fois, et pour lui annoncer que probablement je ne retournerais pas de sitôt à Philadelphie. Voilà un autre de ces grands *errata* de ma vie que je voudrais corriger si je la recommençais. Dans le fait, nos dépenses me mettaient dans l'impossibilité de payer mon passage.

Chez Palmer, je fus employé, comme compositeur, à la seconde édition de *la Religion Naturelle* de Wollaston. Quelques-uns de ses raisonnemens ne me paraissant pas bien solides, j'écrivis une petite brochure métaphysique, où je les réfutai. Je l'intitulai : *Dissertation sur la liberté, la nécessité, le plaisir et la peine.* Je la dédiai à mon ami Ralph, et je l'imprimai à un petit nombre d'exemplaires. Elle me valut plus de considération de la part de M. Palmer, qui vit en moi un jeune homme de quelque talent, bien qu'il me fît de très sérieux reproches sur les principes de mon pamphlet, abominables à ses yeux. L'impression de ce pamphlet est encore un *erratum*. Tandis que je logeais dans Little-Britain, je fis connaissance avec un libraire nommé Wilcox, dont la boutique touchait à ma porte. Il avait une immense collection de livres de hasard. On ne connaissait pas encore les cabinets de lecture ; mais nous convînmes d'un prix raisonnable dont je ne me souviens pas,

Digitized by Google

moyennant lequel je pouvais prendre, lire et lui rendre tels de ses livres qu'il me plairait : c'était un avantage que je regardais comme considérable, et j'en profitai de tout mon pouvoir.

Mon pamphlet étant tombé par hasard entre les mains d'un chirurgien nommé Lyons, auteur d'un livre intitulé : *de l'Infaillibilité du jugement humain*, cette circonstance me procura sa connaissance; il me témoigna beaucoup d'intérêt, vint souvent me voir pour causer sur ces matières, et me conduisit dans la taverne *des Cornes*, dans une petite rue voisine de Cheapside, où il me présenta au docteur Mandeville, auteur de *la Fable des Abeilles*, qui y tenait un club dont il était l'âme; c'était un homme très facétieux et un bon compagnon. Lyons me présenta aussi au docteur Pemberton (1), au café de Batson; le docteur me promit de me procurer quelque jour l'occasion de voir sir Isaac Newton, ce que je désirais bien vivement; mais ce jour n'arriva jamais.

J'avais apporté quelques curiosités dont la principale était une bourse d'*amiante*, substance que le feu purifie sans la brûler. Sir Hans Sloane en entendit parler, vint me voir, m'engagea à aller

(1) Membre de la Société royale, auteur d'un *Aperçu de la Philosophie de sir Isaac Newton* et d'un *Traité sur la chimie*. Il est mort en 1771.

Digitized by Google

chez lui dans Bloomsbury-square, me montra sa collection de curiosités, et me détermina à y ajouter ma bourse, qu'il me paya généreusement.

Dans la même maison que nous, logeait une jeune femme, ouvrière en modes, qui avait, je crois, une petite boutique dans le voisinage de la Bourse : elle avait reçu une assez bonne éducation, était vive, spirituelle, et d'une conversation agréable. Ralph passait les soirées à lui lire des comédies : ils devinrent intimes; elle prit un autre logement, et il l'y suivit. Ils vécurent ensemble quelque temps; mais Ralph étant toujours sans occupation, et elle n'ayant pas les moyens suffisans pour fournir à leurs besoins et à ceux de son enfant, il résolut de quitter Londres, et d'essayer d'établir une école de campagne, ce qu'il se croyait très en état d'entreprendre, car il avait une fort belle main, et excellait dans l'arithmétique et les comptes. Cette occupation toutefois lui semblait au-dessous de lui; et comptant sur une meilleure fortune, ne voulant pas qu'on sût un jour qu'il avait tellement dérogé, il changea de nom, et me fit l'honneur de prendre le mien; aussi reçus-je bientôt après une lettre de lui, où il m'annonçait qu'il s'était établi dans un petit village, du comté de Berk, je crois, où il montrait à lire et à écrire à dix ou douze enfans, pour un

Digitized by Google

demi-shilling chacun par semaine : il recommandait mistress T.... à mes soins, me priant de lui écrire, et me disant d'adresser mes lettres à *M. Franklin*, maître d'école à tel endroit. Il continua à m'écrire souvent, et m'envoya de longs fragmens d'un poème épique qu'il était en train de composer, me priant de faire mes corrections et mes remarques. Je lui en envoyai de temps à autre, mais je tâchai surtout de lui ôter l'envie de continuer. Une des satires de Young venait de paraître : j'en copiai un assez long morceau où ce poète met dans le plus grand jour la folie de courir après les Muses, et je le lui envoyai. Tout fut inutile, chaque courrier continua de m'apporter des feuilles du poème.

Cependant mistress T.... ayant négligé pour lui son commerce et perdu ses pratiques, se trouvait souvent dans le besoin, et m'empruntait ce que je pouvais épargner d'argent. Je pris goût à sa compagnie ; et n'ayant point à cette époque de principes religieux qui me retinssent, je voulus me prévaloir des services que je lui rendais, et j'essayai de me permettre avec elle quelques libertés (autre *erratum*), auxquelles elle résista, non sans un juste ressentiment. Elle écrivit à Ralph, et l'informa de ma conduite, ce qui occasiona une rupture entre nous ; et quand il revint à Londres, il me

Digitized by Google

fit dire qu'il regardait toutes ses obligations envers moi comme annulées, d'où je conclus que je ne devais pas espérer de jamais revoir l'argent que je lui avais prêté, ou que j'avais avancé pour lui. Cette circonstance, au reste, était peu importante, puisqu'il était absolument hors d'état de me le rendre; et en perdant son amitié, je me sentis soulagé d'un pesant fardeau. Je commençai alors à penser à faire quelques épargnes, et espérant une occupation plus avantageuse, je quittai Palmer pour aller travailler chez Watts, près Lincoln's Inn Fields, autre imprimeur encore plus célèbre. Je restai chez lui tout le temps que je passai encore à Londres.

En entrant dans son imprimerie, je commençai par travailler à la presse, m'imaginant que j'avais besoin de l'exercice de corps auquel j'étais habitué en Amérique, où le travail de la presse était joint à celui de la composition. Je ne buvais que de l'eau: les autres ouvriers, dont le nombre était d'environ cinquante, étaient grands buveurs de bière. Dans l'occasion, je montais et descendais portant de chaque main une grande forme de caractères, tandis que les autres employaient les deux mains pour en porter une seule: ils s'étonnaient de voir par cette preuve et plusieurs autres, que le buveur d'eau Américain, comme ils m'appelaient, était

Digitized by Google

plus fort qu'eux qui buvaient de la bière *forte !* Nous avions un garçon marchand de bière qui était toujours dans l'atelier pour en fournir aux ouvriers. Celui qui travaillait avec moi à la presse en buvait régulièrement tous les jours un pot avant le déjeuner, un pot en déjeunant avec du pain et du fromage, un pot entre le déjeuner et le dîner, un pot à dîner, un pot dans l'après-midi, vers les six heures, un sixième et dernier pot quand il avait fini sa journée. Je regardais cette habitude comme détestable; mais il prétendait qu'il était nécessaire de boire de la bière *forte* pour se donner *des forces* au travail. Je m'efforçai de le convaincre que la force que donne la bière ne peut être qu'en proportion de l'orge dissoute dans l'eau que l'on emploie pour la faire, qu'il se trouve plus d'orge, et par conséquent plus de particules fortifiantes et nutritives dans un petit pain d'un sou, mangé en buvant une pinte d'eau, que dans quatre pintes de bière. Il n'en continua pas moins à boire, et il avait quatre à cinq shillings à payer sur ses gages tous les samedis soir pour cette misérable boisson; dépense dont je me trouvais exempt. C'est ainsi que ces pauvres diables étaient toujours au-dessous de leurs affaires.

Quelques semaines après mon arrivée, Watts désirant que je passasse à la composition, je quit-

Digitized by Google

tai les pressiers ; une nouvelle *bienvenue*, pour boire (elle était de cinq shillings), me fut demandée par les compositeurs. Je regardai cette demande comme une exaction, attendu que j'en avais déjà payé une aux ouvriers à la presse ; le maître pensa de même, et me défendit de payer. Je résistai donc pendant deux ou trois semaines, ce qui me fit regarder comme un excommunié : si je quittais l'atelier un instant, on me jouait tous les mauvais tours possibles, on mêlait mes caractères, on transposait ma composition, on rompait mes planches, etc., etc. Tout était mis sur le compte de *l'esprit de la chapelle*, qui revenait, disait-on, toujours tourmenter ceux dont l'admission n'était pas régulière. Enfin, malgré la protection du maître, je pris le parti de céder et de payer, convaincu que c'est folie de vivre en mauvaise intelligence avec des gens avec qui on a continuellement à passer sa vie. Je me trouvai alors avec eux sur un bon pied, et bientôt j'acquis une grande influence. Je proposai quelques changemens raisonnables à leurs réglemens de *chapelle*, et je les fis adopter, en dépit de l'opposition. A mon exemple, un grand nombre d'entre eux renoncèrent à leur misérable déjeuner de bière, de pain et de fromage, voyant qu'ils pouvaient, comme moi, se procurer, dans une

Digitized by Google

maison voisine, une grande écuelle de gruau relevé de poivre, bien garni de pain, et assaisonné d'un morceau de beurre, pour le prix d'une pinte de bière, c'est-à-dire pour trois demi-pence, déjeuner qui avait l'avantage d'être plus nourrissant, plus économique, et de conserver la tête plus saine. Ceux qui continuaient à se gorger de leur bière tout le jour étaient souvent, faute de paiement, sans crédit chez le marchand; alors ils me priaient de répondre pour eux, *leur lumière*, pour me servir de leur expression, *étant éteinte*. Je surveillais la *banque* du samedi soir, et je retenais le montant des engagemens que j'avais contractés pour eux, et qui allaient quelquefois à trente shillings par semaine. Ce service, et la réputation que j'avais de railleur et de bon plaisant, maintinrent ma prééminence parmi eux. Mon exactitude était agréable au maître, car jamais je ne fêtais *saint lundi;* et la promptitude peu commune avec laquelle je composais faisait qu'il me chargeait des ouvrages pressés qui sont ordinairement les mieux payés. J'avais donc lieu alors d'être fort content de ma position.

Mon logement dans Little-Britain étant trop éloigné, j'en pris un autre dans Duke-street, en face de la chapelle catholique. C'était au troisième étage sur le derrière, dans un magasin de pâtes ita-

Digitized by Google

liennes. Une dame veuve le tenait ; elle avait une fille, une servante, et un garçon employé au magasin, mais qui logeait hors de chez elle. Après avoir fait prendre des renseignemens à l'endroit où je demeurais auparavant, elle consentit à me loger pour le même prix de trois shillings et demi par semaine, ce qu'elle ne faisait à si bon marché, me dit-elle, que parce que la présence d'un homme serait une protection pour sa maison. Cette veuve était d'un âge déjà avancé : fille d'un ministre protestant, elle avait été élevée dans la religion réformée ; mais elle avait été convertie au catholicisme par son mari, pour la mémoire duquel elle conservait beaucoup de respect. Elle avait vécu parmi des personnes de distinction, et connaissait sur leur compte mille anecdotes qui remontaient jusqu'à Charles II. Elle avait les genoux perclus par la goutte, ce qui faisait qu'elle ne sortait presque jamais de sa chambre, aussi éprouvait-elle quelquefois le besoin de la compagnie, et la sienne me paraissait si agréable, que j'étais prêt à passer la soirée avec elle toutes les fois qu'elle le désirait. Notre souper ne consistait qu'en un demi-anchois chacun, une petite tranche de pain et de beurre, et une demi-pinte d'ale que nous partagions ; mais sa conversation en faisait le régal. Comme je rentrais toujours de

Digitized by Google

bonne heure, et que je ne causais aucun embarras dans son ménage, elle désirait me conserver pour locataire; de sorte que lorsque je lui parlai d'un logement qu'on me proposait, plus près de mon imprimerie, à raison de deux shillings par semaine, ce qui, dans mes projets d'économie, me faisait quelque différence, elle m'engagea à ne pas la quitter, et m'offrit une diminution de deux shillings par semaine. Je demeurai donc chez elle à raison d'un shilling et demi, pendant le reste de mon séjour à Londres.

Dans un grenier de sa maison, vivait une vieille fille de soixante-dix ans, de la manière la plus retirée. Voici ce que mon hôtesse m'apprit sur son compte. Elle était catholique romaine; elle avait été envoyée sur le continent, dans sa jeunesse, et était entrée dans un couvent avec le dessein de se faire religieuse; mais le climat ne lui convenant point, elle était revenue en Angleterre; et comme il ne s'y trouve pas de couvent, elle avait fait vœu de vivre en religieuse autant que la chose lui serait possible. En conséquence, elle avait donné tout son bien en œuvres de charité, et ne s'était réservé, pour vivre, que douze livres sterling de rente, et encore trouvait-elle moyen de donner aux pauvres une partie de cette somme, ne vivant que d'eau de gruau, et ne faisant de feu

Digitized by Google

que pour la faire bouillir. Elle avait passé bien des années dans ce grenier. Ceux qui avaient successivement occupé la maison étaient catholiques, et lui avaient permis d'y rester sans payer de loyer, dans la persuasion que sa présence attirerait sur eux la bénédiction du ciel. Un prêtre la venait voir tous les jours, et tous les jours elle se confessait. « Je lui demandai une fois, me dit « mon hôtesse, comment, en vivant comme elle « le faisait, elle pouvait trouver tant à dire à un « confesseur. — Oh! répondit-elle, il est impos« sible de fuir les vaines pensées ». J'obtins une fois la permission de la visiter. Je la trouvai gaie, polie et causant agréablement. Sa chambre était propre; mais il ne s'y trouvait d'autre meuble qu'un matelas, une table avec un crucifix, un livre, un tabouret sur lequel elle me fit asseoir, et sur la cheminée un tableau de *sainte Véronique* déployant son voile, sur lequel était l'empreinte miraculeuse de la figure sanglante de Jésus-Christ; ce qu'elle m'expliqua avec le plus grand sérieux. Elle était pâle, mais n'était jamais malade, et je cite cet exemple comme une nouvelle preuve qu'un chétif revenu peut suffire pour vivre et se bien porter.

Dans l'imprimerie de Watts, je fis la connaissance d'un jeune homme d'esprit nommé Wygate,

Digitized by Google

qui, ayant des parens riches, avait été mieux élevé que ne le sont la plupart des imprimeurs. Il savait passablement le latin, parlait français et aimait la lecture. Je lui appris à nager, ainsi qu'à un de ses amis, en deux leçons, et ils devinrent bientôt d'excellens nageurs. Ils me présentèrent à quelques personnes de province avec qui nous allâmes par eau à Chelsea, pour y voir l'hôpital militaire et le cabinet de don Saltero. Pendant notre retour, à la prière de la compagnie, dont Wygate avait excité la curiosité, je me déshabillai, sautai dans la Tamise, et revins à la nage presque de Chelsea au pont de Blackfriars, faisant, pendant le trajet, sur l'eau et entre deux eaux, des tours d'adresse et d'agilité qui surprirent et amusèrent ceux qui ne les connaissaient pas encore. J'avais aimé cet exercice dès mon enfance; j'avais étudié et pratiqué les mouvemens et les positions de Thévenot, ajoutant quelques idées de moi aux siennes, et cherchant l'aisance et la grâce autant que l'utilité. Je pris cette occasion pour montrer à la compagnie tout mon savoir-faire, et je ne fus pas médiocrement flatté de l'admiration qu'il fit naître. Wygate, qui souhaitait devenir un maître consommé, s'attacha à moi de plus en plus, autant par ce motif que par la conformité de nos occupations. Il finit par

Digitized by Google

me proposer de parcourir ensemble toute l'Europe, en travaillant partout dans notre profession pour nous défrayer. Ce projet me souriait assez. Mais en ayant parlé à mon bon ami, M. Denham, avec qui je passais souvent une heure quand j'en avais le loisir, il m'en dissuada, et me conseilla de ne songer qu'à retourner à Philadelphie, ce que lui-même était sur le point de faire.

Je dois rapporter un trait du caractère de ce digne homme. Il avait été autrefois dans le commerce à Bristol; mais, y ayant contracté des dettes, il composa avec ses créanciers et partit pour l'Amérique. Ayant repris le négoce en ce pays, il y acquit, à force de travail, une grande fortune en peu d'années. A son arrivée en Angleterre par le même bâtiment que moi, il invita ses anciens créanciers à dîner, les remercia de la composition favorable qu'il en avait obtenue, et tandis qu'ils ne s'attendaient qu'à un dîner, chacun d'eux trouva sous son assiette une traite sur un banquier pour le montant de tout ce qui lui restait dû en principal et en intérêts.

M'ayant appris qu'il était sur le point de partir pour Philadelphie et d'y porter une quantité considérable de marchandises pour y ouvrir un magasin, il me proposa de me prendre en qualité de commis, pour tenir ses livres, ce qu'il se chargea

Digitized by Google

de m'apprendre, copier ses lettres et garder le magasin. Il ajouta qu'aussitôt que j'aurais quelque connaissance des affaires commerciales, il m'enverrait aux Indes Occidentales avec une cargaison de pain et de farine, qu'il me procurerait d'autres commissions qui me seraient profitables, et que, si je m'en tirais bien, il pourrait me former un bon établissement. Cette proposition me plut. J'étais ennuyé de Londres; je me rappelais avec plaisir les jours heureux que j'avais passés en Pensylvanie, et je désirais revoir ce pays. Il fut donc immédiatement convenu entre nous que j'entrerais chez lui avec des appointemens de cinquante livres par an, monnaie de Pensylvanie. C'était, il est vrai, moins que ce que me valait alors mon état de compositeur; mais j'avais une perspective plus avantageuse.

Je dis donc adieu à l'imprimerie, et pour toujours, à ce que je croyais; et je me mis à mes nouvelles fonctions; je suivis M. Denham chez les marchands pour y faire les achats; je veillais aux emballages, je faisais les commissions, et je pressais les ouvriers, etc. Lorsque tout fut transporté à bord, il me resta quelques jours de loisir. Un de ces jours, un grand homme que je ne connaissais que de nom, sir William Wyndham, me fit, à ma grande surprise, prier de passer chez lui. Je m'y

Digitized by Google

rendis. Il avait entendu parler, je ne sais trop comment, de mon voyage à la nage, de Chelsea à Blackfriars, et de ce qu'en peu d'heures j'avais montré l'art de nager à Wygate et à un autre jeune homme. Il avait deux fils prêts à partir pour leurs voyages; il désirait qu'ils apprissent à nager avant leur départ, et me proposa une récompense généreuse, si je voulais leur donner des leçons. Ils n'étaient pas encore arrivés à Londres, et le temps de mon séjour dans cette ville était incertain: je ne pus donc accepter l'offre. Mais cet incident me fit penser que, si j'étais resté en Angleterre et que j'y eusse ouvert une école de natation, j'aurais pu y gagner beaucoup d'argent. Cette idée me frappa si vivement que, si cette proposition m'eût été faite plus tôt, il est probable que je ne serais pas encore retourné en Amérique. Bien des années après, vous et moi, nous avons eu une plus importante affaire avec un de ces fils de sir William Wyndham, devenu comte d'Egremont; j'en parlerai quand il en sera temps.

C'est ainsi que j'ai passé dix-huit mois à Londres. Pendant la plus grande partie de ce temps, j'ai travaillé laborieusement dans ma profession, et j'ai fort peu dépensé pour moi-même, si ce n'est en spectacles et en livres. Mon ami Ralph m'avait long-temps retenu dans ma pauvreté. Il me devait

Digitized by Google

environ vingt-sept livres sterling, somme considérable prise sur mes modestes gains, et qu'il était vraisemblable que je ne reverrais jamais. Je l'aimais cependant, car il avait plusieurs qualités aimables. Si je n'avais pas amélioré ma fortune, j'avais augmenté mon instruction; j'avais fait connaissance avec quelques personnes d'esprit, dont la conversation m'avait été très utile; et j'avais lu considérablement.

Nous partîmes de Gravesend le 23 juillet 1726. Pour les incidens de ce voyage, je vous renvoie à mon Journal (1), où vous les y trouverez tous minutieusement relatés. Peut-être la partie la plus importante de ce Journal est-elle le plan que vous y trouverez, et que j'avais formé pendant la traversée sur la manière de régler à l'avenir ma conduite; ce qui le rend plus remarquable, c'est que je le formai étant encore bien jeune, et que je m'y conformai assez exactement jusque dans ma vieillesse.

Nous débarquâmes à Philadelphie le 11 octobre. J'y trouvai divers changemens. Keith n'était plus gouverneur; il avait été remplacé par le major Gordon. Je le rencontrai dans la rue, simple parti-

(1) *Voyez* l'Appendice à la suite de cette première partie. Le *plan* ne s'est pas trouvé dans le manuscrit du journal; mais on en lira un au commencement de la seconde partie.

Digitized by Google

culier. Il parut un peu honteux de me voir, et passa sans m'adresser la parole. Je ne l'aurais pas été moins de reparaître devant miss Read, si ses parens, désespérant avec raison de mon retour, après la réception de ma lettre, ne l'avaient engagée à épouser un nommé Rogers, potier, avec lequel elle s'était mariée en mon absence. Elle ne fut jamais heureuse avec lui, et s'était vue bientôt obligée de s'en séparer, ne voulant plus ni demeurer avec lui ni porter son nom : le bruit courait alors qu'il avait une autre femme. C'était un misérable, quoiqu'il fût excellent ouvrier, ce qui avait décidé la famille de miss Read à ce mariage. Il fit des dettes, prit la fuite en 1727 ou 1728, et passa aux Indes Occidentales, où il mourut. L'imprimerie de Keimer était mieux montée; il y avait joint une bonne boutique de papeterie. Il avait un assortiment de caractères neufs, un grand nombre d'ouvriers, quoique sans un seul de bon, et paraissait avoir beaucoup d'ouvrage.

M. Denham prit un magasin dans Water-street, et nous y plaçâmes nos marchandises: je m'appliquai au commerce, j'étudiai les comptes, et je devins, en peu de temps, habile à la vente. Nous logions et nous mangions ensemble; il me donnait les conseils d'un père, et en avait pour moi la tendresse; de mon côté, j'avais pour lui autant

Digitized by Google

de respect que d'affection, et nous aurions vécu ensemble fort heureusement; mais au commencement de février 1727, comme je venais d'achever ma vingt-unième année, nous tombâmes tous deux malades. Je fus attaqué d'une pleurésie qui faillit m'emporter; je souffris beaucoup; je me résignai à mourir, et me trouvai comme désappointé, lorsque je commençai à me voir hors de danger. J'en étais presque à regretter d'avoir à subir encore les vicissitudes et les traverses de la vie. J'ai oublié quelle était la maladie de M. Denham; elle fut très longue, et il finit par y succomber. Il me laissa un petit legs par testament nuncupatif, comme témoignage d'amitié, et je me trouvai encore une fois seul dans le monde, car la gestion du magasin fut prise par ses exécuteurs testamentaires, et je cessai d'y être employé. Mon beau-frère Holmes étant alors à Philadelphie, m'engagea à reprendre mon ancien métier, et Keimer me tenta en m'offrant des appointemens considérables, à tant par année, pour me mettre à la tête de son imprimerie, afin que lui pût s'occuper davantage de son magasin de papier. J'avais pris à Londres une mauvaise opinion de lui, d'après les rapports de sa femme et de ses parens, et je ne me souciais pas de faire désormais affaire avec lui. Je souhaitais trouver de l'occupation comme

Digitized by Google

commis marchand; mais n'y ayant pas réussi, j'acceptai les propositions de Keimer. Je trouvai chez lui, pour ouvriers, Hugues Meredith, Pensylvanien d'origine irlandaise, âgé de trente ans, élevé dans les travaux de la campagne, homme honnête, sensé, ne manquant pas d'expérience, passionné pour la lecture, mais adonné à la boisson; et Étienne Potts, jeune campagnard qui venait de compléter ses vingt-et-un ans, doué de talens naturels peu communs et de beaucoup d'esprit et de gaîté, mais un peu paresseux. Il leur donnait par semaine des gages extrêmement faibles, avec la condition de les augmenter d'un shilling tous les trois mois, s'ils le méritaient en se perfectionnant dans leur travail; et l'espoir de cette augmentation future était ce qui les avait attirés chez lui. Meredith devait travailler à la presse, Potts à la reliûre, et Keimer s'était chargé de leur apprendre ces deux métiers, quoiqu'il ne sût ni l'un ni l'autre. Il y avait encore chez lui un certain John, Irlandais grossier, n'entendant à l'imprimerie absolument rien, dont un capitaine de vaisseau lui avait vendu les services pour quatre ans, et qui devait aussi travailler à la presse; Georges Webb, qui avait étudié à Oxford, dont il avait aussi acheté le service pour quatre ans, avec l'intention de l'employer comme compositeur,

Digitized by Google

et dont je parlerai davantage tout-à-l'heure; enfin un jeune garçon de campagne, David Harry, qu'il avait pris en qualité d'apprenti.

Je m'aperçus bientôt que son but, en m'accordant des appointemens beaucoup plus forts qu'il n'avait coutume de le faire, était de se servir de moi pour que je lui formasse ces ouvriers neufs et peu coûteux, tous liés à lui par des engagemens, en sorte qu'il pût ensuite se passer de mes services. Je ne laissai pas néanmoins de m'acquitter de bonne grâce de ma besogne; je mis en ordre son imprimerie, où régnait une grande confusion, et j'amenai par degrés ses ouvriers à soigner leur travail et à mieux l'exécuter.

C'était une chose bizarre que de trouver un écolier d'Oxford, réduit à Philadelphie à la condition de serviteur acheté: il n'avait que dix-huit ans, et voici ce qu'il me conta de son histoire. Il était né à Glocester, avait passé ses premières années dans une école d'humanités, et s'était fait distinguer parmi ses camarades par la manière dont il s'acquittait de son rôle, quand ils jouaient quelque pièce de théâtre; il était membre du club des beaux-esprits, et les journaux de Glocester avaient contenu de la prose et des vers de sa façon. On l'envoya de cette ville à Oxford, où il resta environ un an, peu satisfait de sa position, et dé-

Digitized by Google

sirant sur toutes choses voir Londres et s'y faire comédien. Enfin, à la réception des quinze guinées qu'il touchait tous les trois mois, au lieu de payer ses dettes, il quitta la ville, cacha sa robe d'écolier dans un buisson d'épines, et fit à pied le voyage de Londres; là, n'ayant pas d'ami pour lui donner des conseils, il tomba en mauvaise compagnie, dépensa ses guinées, ne trouva aucun moyen de s'introduire auprès des comédiens, devint misérable, mit ses vêtemens en gage, et finit par se trouver sans pain. Un jour qu'il se promenait dans la rue, affamé et ne sachant que devenir, on lui mit en main une pompeuse affiche, où l'on offrait de suite l'entretien et les plus belles espérances à ceux qui voudraient passer en Amérique, en s'engageant à y servir. Il se rendit à l'instant même à l'endroit indiqué, signa l'engagement, s'embarqua, fit la traversée sans écrire une ligne à ses parens pour les informer de ce qu'il était devenu. C'était un compagnon agréable, plein d'esprit et de vivacité, d'un excellent caractère, mais paresseux, insouciant, et imprudent au dernier degré.

L'Irlandais, John, ne tarda pas à s'enfuir, et je commençai à vivre fort agréablement avec les autres, car ils me témoignaient d'autant plus de considération, qu'ils apercevaient mieux l'inca-

Digitized by Google

pacité de Keimer pour les instruire, tandis que tous les jours ils apprenaient de moi quelque chose. J'étendis mes liaisons avec les gens d'esprit de la ville. Jamais nous ne travaillions le samedi, parce que c'était le sabbat de Keimer, de manière que j'avais deux jours à donner à la lecture. Keimer lui-même me traitait avec une grande civilité et avec des démonstrations d'égards. Enfin, je n'avais d'autre malaise que ma dette à Vernon, que j'étais encore hors d'état de rembourser, n'ayant fait jusque-là que de pauvres économies; mais il fut assez complaisant pour ne pas m'en faire la demande.

Notre imprimerie manquait souvent de *sortes*, et il n'y avait aucune fonderie de caractères en Amérique : j'avais vu à Londres celle de James, mais sans faire grande attention aux procédés qu'on y employait. Cependant j'imaginai un moule; je me servis des caractères que nous avions, comme de poinçons; je frappai en plomb les matrices, et ainsi je suppléai passablement à tout ce qui nous manquait : je gravais aussi au besoin, je faisais l'encre, j'étais garçon de magasin; en un mot, j'étais une espèce de *factotum*.

Mais, de quelque utilité que je pusse être, je vis que mes services diminuaient d'importance à mesure que les autres ouvriers devenaient plus

Digitized by Google

habiles. En me payant le second quartier de mes appointemens, Keimer me fit sentir qu'il les trouvait bien pesans, et qu'il pensait que je consentirais à une réduction. Il devint par degrés moins civil, prit davantage les airs d'un maître, trouva souvent des reproches à me faire, prit un ton querelleur, et parut disposé à une rupture. Je supportai tout avec une grande patience, attribuant en partie cette conduite à l'embarras de ses affaires. Enfin une vétille rompit notre liaison. Un grand bruit s'étant fait près de notre maison, je mis la tête à la fenêtre pour voir ce dont il s'agissait. Keimer était dans la rue, il leva les yeux, me vit, me cria très haut et d'un ton de colère de songer à ma besogne, ajoutant quelques mots de reproches dont la publicité fut ce qui m'offensa le plus, car tout le voisinage, attiré par le même bruit, était témoin de la manière dont il me traitait. Il monta sur-le-champ dans l'imprimerie, continua à me quereller; les gros mots s'ensuivirent de part et d'autre; enfin il me signifia mon congé pour la fin du quartier courant, en me témoignant son regret de ne pouvoir me renvoyer plus tôt. Je lui répondis que ses regrets étaient inutiles, attendu que je le quitterais à l'instant même; et, prenant mon chapeau, je sortis de chez lui, après avoir prié Meredith,

Digitized by Google

que je trouvai en bas, de prendre soin de quelques effets que je laissais et de me les apporter là où je logeais.

Meredith s'acquitta de ma commission dans la soirée, et nous causâmes de cet évènement. Il avait conçu beaucoup d'attachement pour moi, et regrettait fort que je quittasse la maison, tandis qu'il y demeurait. Il me dissuada de retourner à Boston, comme je commençais à y songer; me représenta que Keimer devait tout ce qu'il possédait; que ses créanciers commençaient à s'inquiéter; qu'il gouvernait misérablement son commerce; vendait souvent sans nul profit pour avoir de l'argent comptant, et vendait même à crédit sans tenir de comptes; qu'il devait donc nécessairement tomber en faillite, ce qui serait une belle occasion pour m'établir. Je lui objectai mon manque d'argent. Alors il me répondit que son père avait une haute opinion de moi, et que, d'après quelques conversations qu'ils avaient eues ensemble, il était sûr que le père m'avancerait la somme nécessaire pour mon établissement, si je consentais à entrer en société avec le fils. « Le « terme de mon engagement avec Keimer, ajouta-« t-il, expirera au printemps; d'ici à cette époque, « nous pouvons faire venir de Londres une presse « et des caractères : je sens que je ne suis pas bon

Digitized by Google

« ouvrier; mais si vous le voulez, vous apporterez « votre savoir-faire dans la société, en compen- « sation des fonds que j'y fournirai, et nous par- « tagerons par moitié les bénéfices ». La proposition me plut et je l'acceptai. Son père, qui était alors dans la ville, y donna son agrément, me disant qu'il s'y décidait surtout en considération de ce que j'avais eu assez d'influence sur son fils pour arrêter son penchant pour la boisson, et dans l'espérance que l'intimité de nos relations le guérirait radicalement de cette détestable habitude. Je donnai au père un état des objets qui nous étaient nécessaires; il chargea un négociant de les faire venir, et l'on convint de garder un profond secret jusqu'à ce que tout fût arrivé. En attendant, je cherchai à me procurer de l'ouvrage à l'autre imprimerie. Mais toutes les places y étaient remplies, et je restai quelques jours sans occupation. Cependant Keimer venait de concevoir l'espérance d'être chargé de l'impression d'un papier monnaie pour New-Jersey, ouvrage qui exigeait des gravures et des caractères pour lesquels je lui étais indispensable; il craignit que Bradford ne m'employât et ne lui enlevât cette entreprise : il m'envoya donc un message fort civil, me disant que d'anciens amis ne devaient pas se séparer pour quelques mots qui n'é-

Digitized by Google

155149

taient l'effet que d'un moment de colère, et m'invitant à retourner chez lui. Meredith m'engagea à y consentir, afin que mes leçons de chaque jour pussent contribuer plus facilement à son instruction, et je rentrai chez Keimer, qui me traita avec beaucoup plus d'égards qu'il ne l'avait fait depuis un certain temps. L'impression du papier-monnaie pour New-Jersey lui ayant été donnée, je fabriquai une presse en taille-douce, la première qu'on eût vue dans le pays, et je gravai pour les billets des vignettes et ornemens. Nous allâmes ensemble à Burlington, où j'exécutai le tout à la satisfaction générale, et il reçut pour ce travail une somme qui retarda sa ruine.

Pendant mon séjour à Burlington, je fis connaissance avec beaucoup de gens distingués de la province. Plusieurs d'entre eux composaient un comité qui avait été chargé par l'assemblée de surveiller nos travaux, et d'avoir soin que le tirage des billets n'excédât pas le nombre légalement déterminé. Ils étaient donc constamment avec nous chacun à leur tour, et ordinairement celui qui se trouvait de service amenait un ami ou deux pour lui tenir compagnie. Mon esprit ayant été beaucoup plus cultivé par la lecture que celui de Keimer, ce fut sans doute pour cette raison que ma conversation parut leur plaire plus que la

Digitized by Google

sienne. Ils m'invitèrent à aller chez eux, me présentèrent à leurs amis, et me firent toutes sortes de politesses, tandis qu'ils négligeaient un peu Keimer, quoiqu'il fût le maître. Au fait, c'était une étrange créature, ignorant les usages, se plaisant à contrecarrer brutalement toutes les idées reçues, négligé dans sa mise jusqu'à la saleté, ayant sur certains points un enthousiasme religieux, qu'il alliait avec une légère inclination à la friponnerie. Nous restâmes là près de trois mois, et je pus compter parmi les amis que j'y acquis alors, le juge Allen; Samuel Bustill, secrétaire de la province; Isaac Pearson; Joseph Cooper; plusieurs Smith, membres de l'assemblée; et Isaac Decow, inspecteur général. Decow était un adroit et spirituel vieillard qui avait, à ce qu'il me conta, commencé dans sa jeunesse par brouetter de l'argile pour les faiseurs de briques; il n'apprit à écrire que tard, porta la chaîne pour les arpenteurs qui lui enseignèrent leur métier, et maintenant, grâces à son travail, il s'était fait une fortune honnête. « Je prévois, me dit-il, que vous ne tarderez pas « à succéder aux affaires de cet homme, et que « vous ferez votre fortune à Philadelphie ». Il n'avait pourtant pas la moindre connaissance de mon projet d'établissement en cette ville ou ailleurs. Ces amis me furent par la suite d'une grande utilité, et je

Digitized by Google

trouvai aussi l'occasion de rendre service à quelques-uns d'entre eux. Ils m'ont tous conservé leur estime pendant toute leur vie.

Avant d'entrer dans le récit de mon établissement dans le commerce, il est bon que je vous fasse connaître la situation où était alors mon esprit relativement à mes principes de morale, afin que vous puissiez voir jusqu'à quel point ils ont influé sur les évènemens ultérieurs de ma vie. Mes parens m'avaient, de bonne heure, inspiré des sentimens religieux, et avaient conduit pieusement mon enfance dans les voies du presbytérianisme. Mais j'avais à peine quinze ans, qu'après avoir douté successivement de plusieurs points que j'avais trouvés controversés dans les divers livres que j'avais lus, je commençai à douter de la révélation elle-même. Quelques livres contre le déisme tombèrent entre mes mains : c'était, disait-on, la substance des sermons qui avaient été prêchés aux instructions de Boyle. Il arriva qu'ils produisirent sur moi un effet diamétralement opposé à celui qu'on en aurait attendu. Les argumens des déistes qu'on citait pour les réfuter me parurent beaucoup plus forts que les réfutations ; bref, je devins bientôt déiste achevé. Mes argumens pervertirent quelques jeunes gens, notamment Collins et Ralph ; mais tous deux m'ayant grandement fait tort sans le moindre re-

Digitized by Google

mords, et la conduite envers moi de Keith, autre esprit fort, se représentant à mon souvenir ainsi que la mienne à l'égard de Vernon et de miss Read, sujets fréquens de trouble pour ma conscience, je commençai à soupçonner que cette doctrine, quoique pouvant être vraie, n'était pas très utile. Mon pamphlet de Londres (1), imprimé en 1725, avait pour épigraphe ce passage de Dryden :

> Oui, tout est bien. La courte vue de l'homme
> De la chaîne ne voit que l'anneau près de lui :
> Et son œil n'atteint pas l'équitable balance
> Qui là-haut pèse tout.

D'après les attributs de Dieu, sa sagesse, sa bonté, sa puissance infinies, j'y avais conclu que rien ne pouvait être mal dans le monde : que le vice et la vertu étaient de futiles distinctions qui ne représentaient rien de réel. Je soupçonnai que mon ouvrage pouvait bien ne pas être aussi concluant qu'il me l'avait paru d'abord ; et je me demandai si quelque erreur s'étant, à mon insu, glissée dans mon argumentation, n'en avait pas gâté toutes les conséquences, accident commun en métaphysique. Je demeurai convaincu que *la vérité*, *la sincérité*, *l'intégrité*, dans les transactions entre les hommes, étaient ce qui importait le plus au bonheur de la

(1) *Voyez* page 75.

Digitized by Google

vie; et je formai par écrit la résolution qui se trouve encore dans mon journal, de ne jamais m'en écarter tant que je vivrais. La révélation, j'en conviens, n'avait pas, par elle-même, de poids sur mon esprit; mais j'étais dans l'opinion que certaines actions pouvant bien n'être pas mauvaises *parce qu'*elle les défendait, ni bonnes *parce qu'*elle les ordonnait, étaient probablement, à tout prendre, défendues *parce qu'*elles étaient mauvaises pour nous, ordonnées *parce qu'*elles nous étaient bonnes d'après leur propre nature. Cette persuasion, la main protectrice de la Providence, ou quelque ange qui veillait sur moi, ou des circonstances favorables, ou toutes ces causes réunies, furent mes préservatifs pendant l'époque dangereuse de la jeunesse, et à travers les situations critiques où me jetaient quelquefois mon isolement au milieu d'étrangers, loin des regards et des avis de mon père; ce fut là ce qui m'empêcha de tomber *volontairement* dans de graves offenses contre la morale et la justice, ainsi que mon défaut de religion aurait pu m'y entraîner. Je dis *volontairement*, parce que les fautes dont j'ai fait l'aveu, avaient été la suite presque *nécessaire* de ma jeunesse, de mon inexpérience et de la malhonnêteté d'autrui. J'avais donc une assez bonne réputation en entrant dans le monde, je l'appréciai à sa juste valeur, et je résolus de la conserver.

Digitized by Google

Nous étions depuis peu de retour à Philadelphie, lorsque nos caractères arrivèrent de Londres. Nous réglâmes nos comptes avec Keimer, et le quittâmes de son consentement, avant qu'il connût notre projet. Nous trouvâmes une maison à louer près du marché, et nous la prîmes: pour alléger notre loyer qui n'était que de vingt-quatre livres sterling par an, quoique depuis je l'aie vu porter à soixante-dix, nous sous-louâmes pour une forte partie à un vitrier, nommé Thomas Godfrey, et à sa famille, et nous nous mîmes en pension chez lui pour la nourriture. A peine avions-nous monté notre presse et mis en ordre nos caractères, que Georges House, un de mes amis, nous amena un campagnard qu'il avait rencontré dans la rue, et qui demandait un imprimeur. Tout notre argent venait d'être dépensé à une multitude de choses que nous avions été obligés de nous procurer, et les cinq shillings du campagnard, étant notre premier gain, et venant si à propos, me firent plus de plaisir que toutes les couronnes que j'ai gagnées depuis ce temps. Le souvenir du gré que j'en ai su à House m'a souvent rendu plus facile que je ne l'aurais peut-être été sans cela à aider les jeunes gens qui commencent.

Il y a dans tout pays des prophètes de malheur qui en prédisent la ruine. Philadelphie en avait un. C'était un homme de marque, un vieillard,

Digitized by Google

à l'air grave et prudent, à la parole sentencieuse. Son nom était Samuel Mickle. Il s'arrêta un jour à ma porte, quoique je ne le connusse point, et me demanda si j'étais le jeune homme qui venait d'établir une nouvelle imprimerie. Sur ma réponse affirmative, il me dit qu'il en était fâché pour moi, attendu que c'était une entreprise coûteuse, et que j'en serais pour mes frais, car Philadelphie marchait vers sa perte; la moitié des marchands était ou allait être en banqueroute; il savait de science certaine que toutes les apparences du contraire, comme la construction de nouveaux édifices et l'augmentation des loyers, étaient trompeuses et devaient même compter parmi les causes de ruine. Alors il entra dans un détail si déchirant des malheurs existans ou qui menaçaient de bientôt arriver, qu'il me jeta dans l'abattement. Si je l'avais connu avant de m'établir, il est probable que je ne l'aurais pas fait. Cet homme continua pourtant à rester dans cette ville en décadence, déclamant toujours sur le même ton, refusant, pendant bien des années, d'y acheter une maison, parce que tout marchait à la destruction. Enfin j'eus le plaisir de le voir acheter une maison cinq fois plus cher qu'elle ne lui aurait coûté quand il commença ses sinistres prédictions.

J'aurais dû dire plus tôt que l'automne précé-

Digitized by Google

dent j'avais réuni la plupart des gens instruits de ma connaissance, en un club dont le but était de nous éclairer mutuellement. Nous le nommions *la Junte*, et nous nous assemblions les vendredis soir (1). Le réglement que je rédigeai prescrivait à chaque membre de proposer à son tour une ou plusieurs questions sur quelque point de morale, de politique ou de sciences naturelles, pour en faire l'objet de la discussion de la société, et de lire une fois tous les trois mois un essai de sa composition sur tel sujet que bon lui semblerait. Nos discussions devaient avoir lieu sous la direction d'un président, et être conduites dans un véritable esprit de recherche de la vérité, sans amour de controverse et sans ambitionner des triomphes. Pour empêcher qu'on ne s'échauffât, toute expression dogmatique, toute contradiction directe furent, au bout de quelque temps, déclarées marchandises de contrebande, et prohibées, sous peine de quelques légères amendes.

Les premiers membres de ce club furent Joseph Breintnal, copiste expéditionnaire pour les notaires, homme de moyen âge, d'un excellent caractère, passionné pour la poésie, lisant tout ce qu'il trouvait, écrivant passablement, très fort

(1) Voir l'Appendice, n° 2.

Digitized by Google

pour faire de petites malices, et d'une conversation sensée.

Thomas Godfrey, qui avait appris sans maître les mathématiques, où il fit de grands progrès, et qui inventa par la suite ce qu'on nomme aujourd'hui *le quart de cercle d'Hadley*. Mais hors de cette science, il ne savait presque plus rien; il n'était pas d'agréable commerce; et de même que la plupart des grands mathématiciens que j'ai connus, il exigeait dans toute phrase une précision rigoureuse, niait ou distinguait à tout propos, et se rendait ainsi le fléau de la conversation : il ne resta pas long-temps avec nous.

Nicolas Scull, arpenteur, puis inspecteur général, aimant les livres, et faisant quelques vers dans l'occasion.

William Parsons, élevé pour être cordonnier; mais son amour pour la lecture lui avait fait acquérir assez de connaissances en mathématiques, qu'il avait étudiées d'abord pour arriver à l'astrologie, ce dont il fut ensuite le premier à rire. Il devint aussi inspecteur général.

William Maugridge, menuisier, mais excellent mécanicien, et d'ailleurs homme solide et sensé.

Hugues Meredith, Etienne Potts et Georges Webb, dont j'ai déjà parlé.

Robert Grace, jeune homme bien né, jouissant

Digitized by Google

de quelque fortune, généreux, vif, spirituel, attaché à ses amis, et aimant à plaisanter.

Enfin William Coleman, alors commis d'un négociant, à-peu-près de mon âge. Il avait la tête la plus froide et la plus saine, le meilleur cœur, et les principes de morale les plus justes que j'aie jamais rencontrés dans qui que ce soit. Il devint par la suite un négociant distingué et l'un de nos juges provinciaux. Notre amitié dura sans interruption jusqu'à sa mort, pendant plus de quarante ans, et l'existence du club se prolongea presque aussi long-temps. Ce fut la meilleure école de sciences, de morale et de politique qui existât dans la province; car nos questions, qui étaient lues huit jours avant l'ouverture de la discussion, nous forçaient à lire avec attention les ouvrages qui y avaient rapport, afin de nous mettre en état d'en mieux parler. Nous y acquérions aussi une meilleure habitude de conversation, tout étant calculé dans nos réglemens pour empêcher que nous ne pussions nous blesser les uns les autres. C'est là ce qui fit durer si long-temps ce club, dont j'aurai encore occasion de parler bien des fois. J'en fais mention ici pour prouver que j'y trouvais aussi mon intérêt; car chacun de ses membres s'évertuait pour nous procurer de l'ouvrage. Brientnal, entre autres, nous obtint des quakers l'impression

Digitized by Google

de quarante feuilles de leur histoire, le surplus ayant été imprimé par Keimer. Ce travail était fort dur, car on ne nous le payait qu'à très bas prix. C'était un grand *in-folio*, imprimé en *cicero*, avec des notes en *petit-romain*. Je composais une feuille par jour, et Meredith en faisait le tirage. Il était souvent onze heures du soir, et quelquefois plus tard, avant que j'eusse fini d'en distribuer le caractère pour la composition du lendemain; car les petits ouvrages que nos autres amis nous adressaient de temps en temps, arriéraient quelquefois celui-ci. Mais j'étais si déterminé à composer tous les jours une feuille de l'*in-folio*, qu'un soir, après que j'avais mis en pages, et lorsque je croyais avoir fini ma journée, un accident ayant rompu ma forme et mis deux pages en *pâte*, je distribuai sur-le-champ et recommençai la composition avant de me coucher. Cette ardeur au travail, dont nos voisins étaient témoins, commença à nous donner de la réputation et du crédit. On m'assura notamment que, dans le club des négocians qui se réunissaient tous les soirs, quelqu'un étant venu à parler de la nouvelle imprimerie, l'opinion générale fut qu'elle ne pourrait se soutenir, y ayant déjà deux imprimeurs dans la ville, Keimer et Bradford; mais que le docteur Baird, que vous et moi avons vu bien des années après, dans le lieu de sa naissance, à

Digitized by Google

Saint-André, en Ecosse, émit un avis contraire. « Ce Franklin, dit-il, travaille avec une ardeur à « laquelle je n'ai jamais rien vu d'égal. Je le vois « encore à l'ouvrage lorsque je sors du club, et, le « matin, il y est déjà quand ses voisins ne sont pas « levés ». On fut frappé de cette observation, et, peu de temps après, l'un des négocians du club nous fit offre de nous fournir des fonds pour une boutique de papeterie; mais nous n'avions pas encore le projet de donner cette extension à nos affaires.

Si je me suis étendu sur mon ardeur pour le travail avec autant de détails et de franchise, au risque de paraître vouloir me donner moi-même des éloges, mon but a été que ceux de mes descendans qui pourront lire ces mémoires reconnaissent combien cette vertu est utile, en voyant dans la suite de cette relation les effets favorables qu'elle a produits pour moi.

Georges Webb, ayant trouvé une bonne amie qui lui prêta de quoi racheter le temps pour lequel il était encore engagé chez Keimer, vint alors nous offrir ses services comme ouvrier. Nous ne pouvions lui donner d'occupation; mais je fis la sottise de lui confier, comme un secret, que j'avais le projet d'imprimer incessamment un journal, et qu'alors nous pourrions l'employer. Mon espoir de

Digitized by Google

succès, ainsi que je lui dis, était fondé sur ce que le seul journal qui parût alors, imprimé par Bradford, était pitoyable, misérablement rédigé, sans intérêt, et cependant donnait encore du profit. Je me flattais donc qu'un bon journal ne pourrait manquer de réussir. Je recommandai à Webb le secret; mais il en parla à Keimer qui sur-le-champ, pour me gagner de vitesse, lança le *Prospectus* d'un nouveau journal auquel Webb devait travailler. Je fus piqué de ce procédé; et, afin de réparer ce coup, n'étant pas prêt à faire paraître notre feuille, j'écrivis, pour le journal de Bradford, sous le nom de *l'Empressé*, quelques morceaux amusans, que Brientnal continua pendant quelques mois. L'attention publique se fixa par là sur cette feuille, et le *Prospectus* de Keimer, que nous persiflâmes et tournâmes en ridicule, ne fit pas le moindre effet. Il commença pourtant son journal, et avant de l'avoir continué trois trimestres, n'ayant ramassé que quatre-vingt-dix souscripteurs, tout au plus, il m'offrit de me le céder pour une bagatelle. Comme j'avais, depuis quelque temps, fait tous mes préparatifs, j'acceptai sa proposition, et, en peu d'années, l'entreprise devint très lucrative pour moi.

Je m'aperçois que je m'habitue à parler au nombre singulier, quoique notre association subsistât toujours: c'est que, dans le fait, tout le far-

Digitized by Google

deau pesait sur moi. Meredith n'était pas compositeur, travaillait médiocrement à la presse, et avait souvent la tête échauffée par la boisson. Mes amis déploraient de me voir engagé avec lui; moi, je ne pouvais que m'accommoder de mon mieux à ma position.

Nos premiers numéros furent tels qu'on n'en avait jamais vu dans la province : meilleurs caractères, meilleure impression. Quelques observations que je rédigeai sur le différend qui divisait alors le gouverneur Burnet et l'assemblée de Massachusets, frappèrent les principaux habitans, firent parler du journal et de celui qui le dirigeait, et les engagèrent tous en peu de semaines à devenir nos souscripteurs.

Ils furent suivis de beaucoup d'autres, et le nombre augmenta de jour en jour. Ce fut un des premiers bons effets des peines que j'avais prises pour écrire passablement : un autre fut que les principaux personnages de l'Etat, voyant un journal entre les mains de gens capables de tenir une plume, crurent devoir chercher à m'être utiles et à m'encourager. Bradford avait été chargé jusque-là de l'impression des résolutions, des lois et autres pièces administratives. Il avait imprimé un jour une adresse de la chambre au gouverneur, de la manière la plus négligente, et elle était pleine de

Digitized by Google

fautes. Nous la réimprimâmes avec élégance et correction, et nous en envoyâmes un exemplaire à chaque membre. On en remarqua la différence; nos amis, dans la chambre, se sentirent plus forts pour parler en notre faveur, et nous fûmes nommés imprimeurs de l'assemblée pour l'année suivante.

Parmi ces amis, je ne dois pas oublier M. Hamilton dont j'ai déjà parlé. Il était alors de retour d'Angleterre, et était membre de la chambre. Il s'intéressa vivement pour moi en cette occasion, comme il le fit encore plusieurs fois dans la suite, m'ayant conservé sa bienveillance jusqu'à sa mort. (1)

M. Vernon, vers cette époque, me rappela ma dette envers lui, mais, sans me presser de l'acquitter. Je lui écrivis franchement, le priant de me continuer un peu de patience, ce qu'il m'accorda; et, dès que je le pus, je lui payai le principal et les intérêts, corrigeant ainsi cet *erratum* jusqu'à un certain point.

Mais il me survint alors un autre embarras auquel je n'avais jamais eu la moindre raison de m'attendre. Le père de Meredith qui devait payer notre imprimerie, conformément aux promesses

(1) J'obtins dans la suite 100 livres pour son fils.

Digitized by Google

qu'il m'avait faites, se trouva hors d'état de faire d'autre avance que celle des cent livres qui avaient été payées, et il en était dû encore cent au vendeur, qui s'impatienta et nous poursuivit tous. Nous donnâmes caution; mais nous vîmes que, si nous ne pouvions nous procurer cette somme à temps, le procès finirait par un jugement et une saisie-exécution, et par notre ruine et celle de nos espérances; que la presse et les caractères seraient vendus pour le paiement, peut-être à moitié prix. Dans cette extrémité, deux véritables amis dont je n'ai jamais oublié le bon office, que je me rappellerai toujours, tant que ma mémoire conservera un souvenir, vinrent me trouver séparément, à l'insu l'un de l'autre, et chacun d'eux, sans que je leur eusse rien demandé, m'offrit de m'avancer tout l'argent qui pourrait m'être nécessaire pour que l'entreprise n'appartînt plus qu'à moi seul, si la chose était praticable; mais ils n'aimaient pas mon association avec Meredith, parce que, me dirent-ils, on le voyait souvent ivre dans la rue, ou se plaisant dans des tavernes, aux jeux dont la canaille s'amuse, ce qui nuisait fort à notre considération.

Ces deux amis étaient William Coleman et Robert Grace. Je leur répondis que je ne proposerais pas la rupture de la société, tant qu'il resterait

Digitized by Google

quelque apparence que les Meredith puissent remplir les obligations à leur charge dans nos conventions, parce que je croyais leur devoir une grande reconnaissance de ce qu'ils avaient fait et de ce qu'ils feraient encore s'ils le pouvaient; mais que, si définitivement ils devenaient hors d'état de tenir leurs engagemens, et que notre association dût être dissoute, je me regarderais alors comme libre d'accepter les services de mes amis. Les choses en restèrent là quelque temps. Enfin je dis à mon associé : « Votre père « n'est peut-être pas content de la part qui vous « a été attribuée dans notre entreprise, et il ne se « soucie pas d'avancer, pour vous et pour moi, ce « qu'il avancerait volontiers pour vous seul ? Si « cela est ainsi, dites-le-moi, je vous abandonne- « rai toute l'imprimerie et je chercherai à me tirer « d'affaire. — Non, me répondit-il, mon père a « réellement été désappointé : il lui est impossible « de faire plus qu'il n'a fait, et je ne veux pas le « mettre plus long-temps dans l'embarras. Je vois « que cet état ne me convient point; j'ai été élevé « dans les travaux de la campagne, et c'était une « folie à moi de venir à la ville et d'y faire, « à trente ans, l'apprentissage d'un nouveau mé- « tier. Beaucoup d'Irlandais vont s'établir dans la « Caroline du nord où les terres sont à bon marché. « Je suis disposé à les y suivre et à reprendre mes

Digitized by Google

« anciennes occupations. Quant à vous, vous pou-
« vez trouver des amis pour vous aider. Si vous
« voulez vous charger des dettes de la société,
« rendre à mon père les cent livres qu'il a avancées,
« payer mes petites dettes personnelles, et me don-
« ner trente livres et une selle neuve, je vous lais-
« serai ma part dans la société, et abandonnerai
« tous mes droits ». J'acceptai cette proposition, qui fut sur-le-champ écrite, signée et scellée de notre cachet. Je lui donnai ce qu'il m'avait demandé, et il partit aussitôt après pour la Caroline, d'où il m'envoya l'année suivante deux longues lettres contenant les détails les plus exacts qu'on eût encore donnés sur ce pays, sur le climat, le sol, la culture, etc.; car, sur ces matières, son jugement était fort sain. Je les imprimai dans mon journal, et elles furent très goûtées du public.

Dès qu'il fut parti, j'eus recours à mes deux amis, et, ne voulant pas donner à l'un d'eux une préférence peu obligeante sur l'autre, j'empruntai de chacun moitié de la somme qu'ils m'avaient offerte et dont j'avais besoin; je payai les dettes de l'association, et continuai les affaires en mon nom seul, après avoir donné avis au public de la dissolution de la société. Je crois que la date de cet évènement se reporte à-peu-près à l'année 1729.

Digitized by Google

Vers cette époque, un cri s'éleva parmi le peuple pour une augmentation de papier-monnaie : il n'en existait dans la province que pour quinze mille livres, encore devait-il bientôt être amorti. Les riches s'opposaient à toute émission nouvelle : ils étaient tous déclarés contre la circulation du papier, dans la crainte qu'il ne se dépréciât comme cela était arrivé dans la Nouvelle-Angleterre, au détriment de tous les porteurs. Nous avions discuté cette question dans notre junte, et j'avais été de l'avis d'une nouvelle émission, persuadé que la première de 1723, malgré sa modicité, avait fait le plus grand bien, en augmentant dans la province le commerce, l'industrie et la population; j'en trouvais la preuve en ce que je voyais maintenant toutes les vieilles maisons habitées, et beaucoup de nouvelles se bâtir; au lieu que je me rappelais fort bien qu'à mon arrivée à Philadelphie, lorsque je me promenais dans les rues en mangeant mon pain, je voyais une quantité de maisons dans Walnut-street, entre Second-street et Front-street, ayant aux portes un écriteau *à louer;* il en était de même dans Chesnut-street et dans plusieurs autres rues, ce qui me donnait à croire que les habitans désertaient la ville les uns après les autres. Nos débats dans notre club m'avaient si bien pénétré de ce sujet, que je composai et

Digitized by Google

imprimai un pamphlet anonyme, intitulé : *De la Nature et de la Nécessité d'un papier-monnaie.* Il fut goûté de la classe populaire, mais déplut aux riches ; car il redoubla et accrédita les clameurs pour une augmentation de papier-monnaie ; mais, comme ceux-ci n'avaient pas parmi eux d'écrivain capable de répondre, leur opposition fut impuissante, et la mesure obtint dans la chambre une majorité. Les amis que j'y avais crurent devoir, en considération de la part que j'avais eue à ce succès, m'en récompenser en me faisant charger de l'impression des billets : c'était une affaire lucrative et d'un grand secours pour moi. Ce fut encore à mes efforts pour savoir écrire que je dus cette bonne fortune.

L'utilité de cette espèce de monnaie devint si évidente avec le temps et l'expérience, que les principes sur lesquels elle était établie ne furent plus jamais ensuite mis sérieusement en discussion ; on en porta bientôt la quantité à cinquante-cinq mille livres sterling, et, en 1739, elle monta à quatre-vingt mille, tout ayant augmenté, pendant cet intervalle, commerce, édifices et population. Je pense pourtant maintenant qu'il existe des bornes au-delà desquelles l'accroissement du papier-monnaie deviendrait nuisible.

J'obtins bientôt après, grâces à mon ami Ha-

Digitized by Google

milton, l'impression du papier-monnaie de New-Castle, autre entreprise avantageuse, comme je l'envisageais alors, les plus petits bénéfices paraissant considérables à ceux dont les affaires sont petites; et réellement l'avantage était grand pour moi, par l'encouragement que j'en recevais. M. Hamilton me procura aussi l'impression des lois et des résolutions de ce gouvernement, et je la conservai tout le temps de l'exercice de ma profession.

J'ouvris alors une petite boutique de papeterie; j'y tenais des lettres et pièces de toute sorte à remplir à la main. c'étaient les plus correctes qu'on eût encore vues dans le pays. Mon ami Brientnal me fut de grand secours pour cet objet; je vendais aussi du papier, du parchemin, des registres, etc. Un nommé Whitemash, compositeur que j'avais connu à Londres, excellent ouvrier, vint à cette époque se proposer à moi, et travailla avec moi constamment et avec zèle; je pris aussi un apprenti, le fils d'Aquila Rose.

Je commençai alors graduellement à acquitter les dettes que j'avais contractées pour mon imprimerie. Afin d'assurer mon crédit et ma réputation de commerçant, je pris soin non-seulement d'être en réalité laborieux et économe, mais aussi d'éviter toutes apparences contraires. Mes vêtemens étaient simples; et jamais on ne me voyait dans les lieux

Digitized by Google

de réunion des oisifs ; je ne faisais ni parties de pêche ni parties de chasse : un livre seul pouvait quelquefois me distraire de mon ouvrage, mais c'était rarement, et sans que le public fût dans la confidence et pût s'en scandaliser. Pour montrer que j'étais à mes affaires, j'apportais quelquefois chez moi, sur une brouette, à travers les rues, le papier que j'allais acheter dans les magasins. Ayant ainsi la réputation d'un jeune homme laborieux et bien dans ses affaires, et payant régulièrement ce que j'achetais, les négocians qui importaient des articles de papeterie sollicitaient ma pratique ; d'autres me proposaient des livres, et je voyais ainsi mon commerce prospérer. Le crédit et les affaires de Keimer allant au contraire tous les jours en déclinant, il fut enfin forcé de vendre son imprimerie, pour satisfaire ses créanciers. Il passa aux Barbades et y vécut quelques années dans une pauvre position.

Son apprenti David Harry, que j'avais formé tandis que je travaillais chez lui, lui succéda dans son commerce dont il avait acheté le fonds. J'appréhendai d'abord de trouver dans Harry un rival formidable ; car il avait des amis fort en état de le servir, et qui lui portaient un vif intérêt ; je lui proposai donc une association, qu'heureusement pour moi, il rejeta avec dédain. Il était hautain,

Digitized by Google

s'habillait en homme de condition, faisait de la dépense, s'adonnait au plaisir : il contracta des dettes et négligea ses affaires, ce qui fut cause que toutes les affaires l'abandonnèrent ; enfin, n'ayant plus d'ouvrage, il alla rejoindre Keimer aux Barbades, emportant son imprimerie avec lui. Là, l'ancien apprenti employa son ancien maître en qualité d'ouvrier ; ils se querellaient souvent, et Harry, se trouvant sans cesse au-dessous de ses affaires, se vit enfin obligé de vendre ses caractères et de retourner aux travaux de la terre dans la Pensylvanie. Son acheteur employa aussi Keimer qui mourut peu d'années après.

Il ne resta plus alors d'autre imprimerie à Philadelphie avec la mienne que celle du vieux Bradford ; mais il était riche et aimait ses aises ; il faisait encore quelque peu d'affaires en employant des ouvriers de passage ; mais il ne s'en inquiétait guère. Cependant, comme il tenait le bureau de la poste, on s'imaginait qu'il était mieux servi pour recevoir les nouvelles, et comme son journal passait pour donner aux annonces plus de publicité que le mien, on lui en adressait beaucoup plus, ce qui était utile pour lui et désavantageux pour moi. En effet, quoique je reçusse et que j'envoyasse les journaux par la poste, le public n'en croyait rien, car mes envois ne pouvaient se

Digitized by Google

faire qu'en gagnant les courriers, qui ne s'en chargeaient qu'en cachette, Bradford ayant eu l'indélicatesse de le leur défendre, ce qui me fit éprouver quelque ressentiment. Je méprisai si fort ce procédé, que me trouvant par la suite en position d'en user de même, j'eus garde de jamais le faire.

J'avais jusque-là continué de vivre avec Godfrey, qui occupait une partie de ma maison avec sa femme et ses enfans, et un côté de la boutique pour son état de vitrier, quoiqu'il travaillât peu, étant toujours absorbé par ses mathématiques. Mistress Godfrey forma le projet de me marier avec la fille d'une de ses parentes : elle saisit les occasions de nous faire trouver souvent ensemble, si bien que je finis par faire une cour sérieuse, la jeune personne ayant tout ce qu'il fallait pour plaire. Les parens m'encouragèrent, en m'invitant continuellement à souper, et en nous ménageant des tête-à-tête, jusqu'à ce qu'enfin il fallut s'expliquer. Mistress Godfrey se chargea de négocier notre petit traité. Je lui dis que je désirais que la jeune fille m'apportât en mariage de quoi payer ce que je devais encore sur mon imprimerie, ce qui, je crois, n'excédait pas alors cent livres. Elle revint m'annoncer que les parens ne pouvaient disposer de cette somme : je répartis qu'ils pou-

Digitized by Google

vaient l'emprunter sur leur maison. Après quelques jours, on me fit réponse que la famille n'approuvait pas ce mariage; qu'ayant pris des informations de Bradford, on avait su que l'imprimerie n'était pas une profession lucrative; que bientôt mes caractères seraient usés, et qu'il m'en faudrait alors une plus grande quantité; que Keimer et David Harry avaient fait faillite l'un après l'autre, et que probablement je ne tarderais pas à les suivre; bref on me défendit la maison et l'on y tint la fille renfermée. Avaient-ils réellement changé d'avis, ou supposaient-ils que nous étions tous deux trop engagés pour reculer, et que notre affection mutuelle était assez forte pour nous faire contracter un mariage clandestin, après lequel ils seraient maîtres de donner ou de retenir ce que bon leur semblerait ? c'est ce que je ne déciderai pas. Mais je soupçonnai leurs motifs; j'en fus piqué, et je n'allai pas plus loin. Mistress Godfrey vint ensuite m'apporter des paroles plus favorables, et m'engagea à retourner chez eux; mais je lui déclarai ma résolution bien positive de ne plus rien avoir de commun avec cette famille. Les Godfrey en prirent de l'humeur, nous nous querellâmes, et ils quittèrent ma maison, que je me décidai à garder tout entière, sans prendre d'autres locataires; mais, cette affaire ayant tourné

Digitized by Google

mes idées vers le mariage, je jetai les yeux autour de moi, et fis quelques autres avances. Je m'aperçus bientôt qu'en général, on regardait l'imprimerie comme un pauvre métier, et que je ne devais pas m'attendre à trouver une femme qui m'apportât de l'argent, à moins que je n'en prisse une qui ne me conviendrait pas sous d'autres rapports. Cependant ce feu de la jeunesse, si difficile à gouverner, me précipitait souvent dans des intrigues avec des créatures que je rencontrais sur ma route, ce qui m'entraînait dans quelques dépenses et dans de grands embarras, outre le risque continuel pour ma santé, de gagner une maladie que je redoutais par-dessus tout, et à laquelle j'eus le grand bonheur d'échapper.

J'avais continué à entretenir une liaison amicale de voisinage avec les parens de miss Read, qui m'avaient toujours accueilli avec égard depuis le premier instant où j'avais logé chez eux. Ils m'invitaient souvent à les aller voir, me consultaient sur leurs affaires, pour lesquelles je leur rendais parfois des services. J'avais compassion de la situation malheureuse de la pauvre miss Read. Presque toujours mélancolique, elle retrouvait rarement sa gaîté, et fuyait le monde. Je regardais mon inconstance et ma légèreté pendant mon séjour à Londres, comme la principale cause de son malheur, quoique

Digitized by Google

sa mère fût assez bonne pour se charger elle-même de cette faute plutôt que de m'en accuser; attendu qu'elle s'était opposée à notre union avant mon départ, et avait déterminé sa fille à se marier en mon absence. Notre ancienne affection se ranima; mais il y avait de grands obstacles contre notre union; son mariage était à la vérité regardé comme nul, puisqu'on assurait qu'une première femme de Rogers vivait en Angleterre; mais, entre autres causes, les distances rendaient la preuve difficile. On disait aussi que ce Rogers était mort, mais sans en avoir la certitude. En outre, en admettant même que la chose fût vraie, il avait laissé des dettes dont on pouvait réclamer le paiement de celui qui épouserait sa veuve. Nous nous aventurâmes pourtant à passer par-dessus toutes ces difficultés, et je l'épousai le 1er septembre 1730. Aucun des inconvéniens que j'avais craints n'arriva : elle fut pour moi une bonne et fidèle compagne, et m'aida beaucoup en tenant la boutique; nous prospérâmes ensemble et fîmes toujours nos efforts pour nous rendre mutuellement heureux. Ce fut ainsi que je corrigeai ce grand *erratum* du mieux qu'il me fut possible.

Vers cette époque, dans une assemblée de notre club qui se réunissait non dans une taverne, mais chez M. Grace, dans une petite pièce destinée à cet effet, je fis la proposition que, puisque nous

Digitized by Google

citions souvent nos livres dans la discussion de nos questions, nous prissions le parti de les rassembler dans le lieu de nos réunions, en sorte qu'il nous fût possible de les consulter au besoin. Apportant ainsi nos livres pour en former une bibliothèque commune, nous aurions l'avantage, tant qu'ils seraient ensemble, de pouvoir tous user des livres de tous les membres, ce qui nous serait presque aussi profitable que si chacun de nous était propriétaire de la totalité. On agréa ce projet, et l'un des côtés de la chambre reçut les livres que chacun put apporter. Le nombre n'en fut pas aussi grand que nous l'avions espéré; mais, quoiqu'ils nous aient été de grande utilité, on trouva des inconvéniens dans le peu de soin pris pour leur conservation; au bout d'un an, la collection fut démembrée, et chacun reprit ce qui lui appartenait.

Ce fut alors que j'entrepris mon premier projet d'utilité publique, celui d'une bibliothèque par souscription: j'en traçai le plan que je fis rédiger en forme par notre célèbre notaire Brockden, et, avec l'aide de mes amis de la junte, je rassemblai cinquante souscripteurs qui devaient payer quarante shillings pour commencer, et dix shillings par an pendant cinquante ans, durée donnée à notre société. Nous obtînmes ensuite une charte, le nombre des sociétaires s'étant élevé à cent: notre bibliothèque par

Digitized by Google

souscription fut la mère de toutes celles qui existent dans l'Amérique du nord, et qui sont aujourd'hui si nombreuses. Ces établissemens sont devenus considérables, et vont toujours en augmentant: ils ont rendu généralement la conversation plus instructive, et répandu parmi les marchands et les fermiers autant de lumières qu'on en trouve ordinairement dans les autres pays parmi les gens des plus hautes classes; peut-être même ont-ils contribué en quelque chose à la résistance si générale de nos colonies pour la défense de leurs privilèges.

Digitized by Google

APPENDICE

DE

LA PREMIÈRE PARTIE.

N° I. (*Voy.* p. 90)

JOURNAL DE MON VOYAGE DE LONDRES A PHILADELPHIE, A BORD DU BERKSHIRE, CAPITAINE HENRI CLARK.

Vendredi 22 *juillet* 1726. Nous sommes partis de Londres hier dans l'après-midi, et nous avons jeté l'ancre à la hauteur de Gravesend, vers onze heures du soir. J'ai passé toute la nuit à terre, et ce matin, je suis allé faire une promenade jusqu'à Windmill-Hill, d'où l'on a une belle vue s'étendant à vingt milles à la ronde et embrassant deux ou trois sinuosités du fleuve couvert de navires et de bateaux à la voile qui le descendent ou le

Digitized by Google

remontent; sur l'autre bord on aperçoit le fort de Tilbury qui commande le passage. Ce Gravesend est une ville où l'on est horriblement écorché, le principal moyen d'existence du peuple y consistant à duper les étrangers. Si vous y achetez une chose, et que vous en donniez la moitié du prix qu'on vous demande, vous la payez deux fois sa valeur. Grâces à Dieu, nous en partons demain.

Samedi 23 *juillet.* Aujourd'hui nous avons levé l'ancre, et nous sommes descendus avec la marée, ayant peu ou point de vent. Dans l'après-midi nous avons eu un vent frais qui nous a conduits jusqu'à Margate, où nous passerons la nuit à l'ancre. Beaucoup de passagers sont fort malades. J'ai vu quelques marsouins, etc.

Dimanche 24 *juillet.* Ce matin nous avons levé l'ancre, et, en arrivant aux dunes, nous avons mis notre pilote à terre à Deal, et avons continué notre marche. Maintenant, tandis que j'écris ces mots, assis sur le tillac, j'ai, ce me semble, devant moi, l'une des plus belles vues du monde. La journée est magnifique, et nous voguons, poussés par un vent frais. Nous avons en vue une quinzaine de voiles qui semblent nous tenir compagnie. Sur la gauche, on aperçoit les côtes de France à quelque distance; à droite, la ville et le château de Douvres avec les vertes collines et les falaises crayeuses

Digitized by Google

d'Angleterre, à qui maintenant il faut dire adieu. —Albion, adieu !

Lundi 25 *juillet*. Toute la matinée calme. L'après-midi, le vent s'est levé à l'est, et il a soufflé avec force toute la nuit. Vue de l'île de Wight dans le lointain.

Mardi 26 *juillet*. Vents contraires tout le jour, et assez violens. Dans la soirée, j'ai revu l'île de Wight.

Mercredi 27 *juillet*. Ce matin, le vent d'ouest soufflant avec force, nous nous sommes dirigés vers la terre, afin d'entrer dans quelque port. Vers midi, nous avons pris à bord un pilote sur un bateau de pêche, et il nous a conduits dans la rade de Spithead, à la hauteur de Portsmouth. Le capitaine, M. Denham et moi, sommes descendus à terre, et, pendant le peu de temps que nous y sommes restés, voici quelques observations que j'ai faites.

Portsmouth a un beau port. L'entrée en est si étroite, qu'on pourrait jeter une pierre d'un fort à l'autre ; et l'eau y a encore dix brasses de profondeur ; dans l'intérieur, il y a place pour cinq cents, peut-être pour mille bâtimens. La ville est bien fortifiée : elle est entourée d'un mur élevé et d'un fossé large et profond. On y entre par deux portes gardées par des ponts-levis; on y voit aussi plusieurs

Digitized by Google

forts, des batteries de canon de gros calibre, et divers ouvrages dont j'ignore les noms, et que je n'ai pas eu le temps d'examiner assez pour pouvoir les décrire. En temps de guerre, cette ville a une garnison de dix mille hommes; mais, en ce moment, il ne s'y trouve guère qu'une centaine d'invalides. Quoique l'Angleterre ait actuellement en mer tant d'escadres de guerre (1), j'ai compté dans ce port plus de trente bâtimens de deuxième, troisième et quatrième rang, désarmés, il est vrai, mais pouvant être mis en état d'un instant à l'autre, tous leurs mâts et agrès étant marqués et numérotés dans des magasins. Les chantiers de la marine royale emploient beaucoup de bras, qui, même en temps de paix, sont occupés constamment à construire et à radouber des navires. Gosport est situé en face de Portsmouth, et est presque aussi considérable, s'il ne l'est davantage; mais, excepté le fort qui est à l'entrée du port et quelques ouvrages extérieurs devant la principale rue de la ville, elle n'est défendue que par un mur de terre qui l'entoure et par une tranchée ou fossé sans eau, de dix pieds de largeur et de profondeur. Portsmouth fait peu de commerce en temps de paix,

(1) Il y avait une flotte dans la Baltique, une dans la Méditerranée et une aux Indes Orientales.

Digitized by Google

et c'est surtout l'armement des vaisseaux de guerre qui en fait vivre les habitans. Spithead est l'endroit où d'ordinaire les flottes vont jeter l'ancre, et elles y sont en parfaite sûreté.

Le peuple de Portsmouth conte d'étranges histoires de la sévérité d'un certain *Gibson* qui était gouverneur de la place du temps de la reine, et l'on montre un misérable cachot près de la porte de la ville, qu'on appelle *le Trou de Jean Gibson*, où, pour la plus légère faute, il enfermait ses soldats jusqu'à ce qu'ils fussent à moitié morts de faim. C'est un axiôme reçu que, sans une discipline sévère, il est impossible de gouverner la turbulence de la soldatesque. Je conviens que, si un commandant ne trouve pas en lui les qualités nécessaires pour se faire aimer des hommes qui sont sous ses ordres, il est indispensable qu'il ait recours à tous les moyens propres à leur inspirer de la crainte; mais Alexandre et César, ces célèbres généraux, furent mieux servis et firent de plus grandes choses par l'amour que leurs soldats leur portaient, qu'il ne leur fût jamais arrivé, s'ils eussent inspiré, au lieu de l'affection et du respect, la haine et la crainte.

Jeudi 28 *juillet.* Nous sommes retournés à bord dans la matinée, après être restés toute la nuit à terre. Nous avons levé l'ancre et un vent léger

Digitized by Google

nous a conduits à Cowes, dans l'île de Wight, où nous avons jeté l'ancre devant la ville, sur les onze heures. Six des passagers sont allés à terre, où ils se sont divertis jusqu'à minuit. Ils ont alors pris un bateau et sont revenus à bord, dans l'attente du départ pour le lendemain de bonne heure.

Vendredi 29 *juillet.* Mais le vent continuant à être contraire, nous sommes descendus à terre le matin, et avons été nous promener à New-Port, situé à quatre milles de Cowes et capitale de l'île. De là nous sommes allés jusqu'à Carisbrooke, à un mille plus loin, avec la curiosité de voir le château dans lequel le roi Charles I^er^ fut enfermé. Revenus à Cowes dans l'après-midi, nous sommes retournés à bord, dans l'attente de mettre à la voile.

Cowes n'est qu'une petite ville située sur le bord de la mer, presque en face de Southampton, qui est sur le rivage d'Angleterre. Elle est coupée en deux parties par un ruisseau qui prend sa source à un quart de mille de New-Port, et on la distingue en ville orientale et en ville occidentale. On y voit un fort de construction ovale, surmonté d'une batterie de huit à dix canons pour protéger la route. Cowes a un bureau de poste, une douane et une église succursale : le port en est bon, et les vaisseaux y sont à l'abri des vents d'est et d'ouest.

Digitized by Google

J'ai passé agréablement tout l'après-midi à jouer aux dames. C'est un jeu que j'aime beaucoup ; mais il exige qu'on ait la tête libre et fraîche ; si l'on veut bien jouer, il ne faut pas trop songer à l'intérêt de la partie ; car cela partage l'attention et la distrait du jeu, ce qui expose le joueur à beaucoup de fautes; j'oserais même établir, comme une règle infaillible, que, si deux personnes d'*égale force* jouent gros jeu, le plus attaché à l'argent devra perdre, parce que son tourment sur l'issue de la partie le troublera. Le courage est quasi aussi nécessaire pour bien conduire son jeu que pour une bataille véritable ; car, si le joueur s'imagine que son adversaire est beaucoup plus fort que lui, toute son attention se portera sur la défensive, et il ne profitera pas de ses avantages.

New-Port vu du haut des montagnes qui l'environnent, car il est situé dans un fond, offre un aspect assez agréable. Les maisons y sont accompagnées d'arbres qui s'y mêlent avec goût, et un énorme clocher gothique s'élève au milieu de la ville et la décore merveilleusement. Je ne sais quel nom porte l'église : il y a aussi un beau marché pavé en pierres carrées, et soutenu de onze arcades. On y voit plusieurs belles rues, des maisons bien bâties et des boutiques garnies de toute espèce de marchandises. Mais je crois que New-Port est

Digitized by Google

surtout remarquable par ses bonnes huîtres qu'elle envoie à Londres et ailleurs, et qui y sont fort estimées, et passent pour les meilleures de l'Angleterre. On m'a assuré que les marchands d'huîtres de New-Port vont les pêcher autre part, qu'ils les parquent en certains lieux du fleuve dont l'eau paraît avoir la propriété de les engraisser, et, quand elles y ont séjourné le temps nécessaire, ils les y reprennent et les mettent en vente.

Lorsque nous allâmes à Carisbrooke, qui, comme je l'ai dit, est un petit village à un mille au-delà de New-Port, nous vîmes une ancienne église qui a été autrefois un prieuré du temps du catholicisme, et qui est la première église ou l'église-mère de l'île. C'est un élégant édifice, de style gothique, flanqué d'une tour très élevée, et dont les ruines semblent encore vénérables. On y trouve aussi plusieurs anciens tombeaux, mais d'une pierre si friable, qu'il ne se trouve plus sur aucun d'eux d'inscription qu'on puisse lire. La même pierre a servi à la construction de beaucoup d'autres tombes que j'ai remarquées dans l'île. En sortant de l'église, ayant traversé le petit ruisseau qui donne son nom au vil'-ge, et ayant pris pour guide un petit garçon, nous avons gravi une montagne fort escarpée, en suivant des sentiers étroits, bordés de haies ou d'arbres, jusqu'à la porte du château.

Digitized by Google

Le fossé qui l'entourait est maintenant presque entièrement comblé tant par les ruines des vieux murs écroulés, que par la terre que les pluies y entraînent des montagnes voisines, nous l'avons traversé sur deux arches en briques que je suppose avoir autrefois soutenu un pont-levis. Une vieille femme qui y demeure, voyant des étrangers, est venue nous offrir de nous en montrer l'intérieur, ce que nous avons accepté. Ce château, à ce qu'elle nous a appris, fut long-temps habité par les gouverneurs de l'île. Les appartemens et la salle d'honneur qui sont grands et beaux, et dont les plafonds en voûte sont fort élevés, avaient été constamment bien meublés; chaque gouverneur, à son arrivée, payait le mobilier à son prédécesseur; mais le dernier gouverneur, Cadogan, qui remplaça le général Webb, ayant refusé de faire l'achat de l'ameublement, Webb enleva tout, même les tapisseries, et ne laissa que les murs. La plupart des planchers sont en plâtre de Paris; mais l'art de le travailler, nous a dit notre bonne femme, est perdu maintenant.

Le château est bâti sur une montagne haute et escarpée, et l'on y voit les restes de l'immense fossé qui l'entourait; les murs en sont épais et paraissent avoir été solidement construits. Il a certainement été très fort autrefois, au moins avant

Digitized by Google

l'invention du canon. Les murs qui tombent offrent beaucoup de brèches qu'on ne répare jamais, sans doute à dessein, et le lierre en couvre partout les ruines. Il se divise en château inférieur et château supérieur. Le château inférieur entoure l'autre, qui est situé sur un promontoire où il faut monter par un escalier de près de cent marches en pierre : ce château supérieur était un lieu de retraite en cas de prise du château d'en bas ; et c'est la partie la moins ruinée, si l'on excepte l'escalier dont je viens de parler, dont les degrés sont brisés, et dans un tel délabrement, que j'avais presque peur d'en descendre, lorsque je fus arrivé au haut ; car il est fort étroit et sans garde-fou. Des créneaux de ce château supérieur, qu'on nomme le pigeonnier, vous avez une superbe vue qui domine presque toute l'île, s'étend d'un côté sur la mer, de l'autre à quelque distance sur la route de Cowes ; et la ville de New-Port semble sous vos pieds. Au milieu se trouve un puits qu'on appelle le puits sans fond à cause de sa grande profondeur ; mais il est maintenant à moitié rempli de pierres et de décombres, et est couvert de deux ou trois méchantes planches ; cependant, y ayant jeté une pierre, nous avons encore été un quart de minute avant de l'entendre tomber. Le puits qui fournit de l'eau maintenant est dans le

Digitized by Google

château d'en bas, et a trente brasses de profondeur. On en tire de l'eau à l'aide d'une grande roue et d'un seau de la dimension d'une tonne. Si l'on parle dans ce puits, la voix s'y répercute avec force, et le son d'une flûte y est agréablement répété en écho. Il n'y a que sept pièces de canons sur les murailles, encore ne sont-elles pas en très bon état; et le vieillard, qui est canonnier et concierge du château et qui vend de l'ale dans une petite maison près de la porte, n'a en sa possession que six fusils suspendus à sa muraille, et dont l'un n'a pas de chien. Il nous a dit que ce château avait 1203 ans; qu'il fut bâti par Whitgert, Saxon qui avait fait la conquête de l'île, et qu'il avait porté le nom de Whitgertsbourg pendant plusieurs siècles. La pièce que le roi Charles occupa pendant la captivité qu'il subit dans ce château a été laissée tout-à-fait en ruines; il n'en reste que les gros murs.

L'île a environ 60 milles de circonférence: elle produit en abondance du blé et d'autres denrées. La laine y est aussi belle qu'à Cotswold. Sa milice ayant la réputation de valoir des troupes régulières et d'être la mieux disciplinée de toute l'Angleterre, le gouvernement de cette île fut confié sous le roi Guillaume à ****. A sa mort on reconnut qu'il était aussi profond scélérat que grand politique; il n'y

Digitized by Google

avait pas de crime si exécrable qui lui coûtât pour l'exécution de ses projets; mais il avait l'art de les couvrir d'un voile si épais, et de si bien les cacher à la connaissance de presque tout le monde, que, pendant sa vie, il passa pour un saint. Ce qui me surprit, ce fut que le vieux bonhomme de concierge connût si bien le caractère de cet ancien gouverneur. Mais je crois impossible qu'un homme, eût-il toute l'astuce d'un démon, puisse vivre et mourir en scélérat, et emporter au tombeau une réputation d'honnêteté; quelque accident fera toujours tomber son masque. La vérité, la sincérité, ont un éclat naturel qui ne peut jamais bien se contrefaire; elles sont comme la flamme et le feu, qu'aucune peinture ne saurait couvrir.

Tout ce château fut réparé et embelli par la reine Élisabeth; elle l'augmenta tout autour par un parapet en dehors des murs, comme il apparaît de cette inscription que l'on trouve à un ou deux endroits :

1598.

E. R.

40.

Samedi 30 *juillet.* Ce matin, vers huit heures, nous avons levé l'ancre, et nous nous sommes avancés jusqu'à Yarmouth, autre petite ville de cette

Digitized by Google

île, où nous avons encore été obligés de mouiller, le vent nous étant contraire, et soufflant toujours de l'ouest. Yarmouth est moins considérable que Cowes; mais les bâtimens en étant plus beaux, cette ville offre de loin un plus joli aspect; et les rues en sont propres et claires. Il se trouve dans l'église un monument dont les habitans sont fort glorieux et que nous avons été voir. Il fut érigé à la mémoire de sir Robert Holmes, ancien gouverneur de l'île. Une statue, plus grande que nature, le représente armé, debout sur son tombeau, tenant en main le bâton de commandement, entre deux colonnes de porphyre. Le marbre en est fort beau; on dit que le roi de France le destinait pour son palais de Versailles, mais qu'un accident l'ayant jeté dans cette île, sir Robert lui-même le fit travailler pendant sa vie; si bien que le monument fut entièrement terminé long-temps avant sa mort, quoiqu'il n'ait été mis en place qu'après son décès. Il porte une inscription où les louanges ne sont pas épargnées, et qu'il avait, dit-on, composée lui-même. On serait tenté de croire ou qu'il n'avait aucun défaut, ou qu'il avait bien mauvaise opinion des hommes, puisqu'il prenait tant de soin pour s'assurer un monument afin de rappeler le souvenir de ses bonnes actions, et de le transmettre à la postérité.

Digitized by Google

Après avoir visité l'église, la ville et le fort où se trouvaient sept pièces de canon d'un fort calibre, trois de nous nous sommes avancés dans l'île, et ayant marché environ deux milles, nous avons tourné une crique qui commence à une des extrémités de la ville, et nous sommes allés à l'église de Freshwater, située à un mille de moins de la ville, mais de l'autre côté de la crique. Y étant restés quelque temps, la nuit survint, et mes compagnons songèrent au retour, de peur que ceux que nous avions laissés s'amuser à boire, à l'endroit où nous avions dîné dans la ville, ne retournassent à bord sans nous. On nous avait dit que notre plus court était d'avancer jusqu'à l'embouchure de la crique, et que là nous trouverions un bac qui nous passerait du côté de la ville. Mais quand nous sommes arrivés à l'endroit du passage, le pareseux batelier était couché, et il nous a été impossible de le déterminer à se lever; nous sommes donc retournés au bord de l'eau, dans le dessein de prendre sa barque et de nous traverser nous-mêmes. Nous avons eu beaucoup de mal à gagner la barque qui était attachée à un poteau, et la marée n'était qu'à environ cinquante pas. Je me déshabillai pour l'aller détacher; mais je m'écartai de la chaussée que la mer couvrait, et je m'enfonçai dans la vase jusqu'à la ceinture. Enfin, j'arrivai

Digitized by Google

au poteau ; mais quel désappointement lorsque je me suis aperçu que la chaine de la barque était fermée par un cadenas ! J'essayai d'arracher la chaine avec le manche d'une rame, mais en vain ; de déraciner le poteau, mais sans en venir à bout; ensorte qu'après une heure de fatigue et d'inquiétude, dans l'eau et dans la boue, j'ai été obligé de rejoindre mes compagnons sans la barque. Nous n'avions pas d'argent en poche, aussi nous commencions à résoudre de passer la nuit sous quelque meule de foin, malgré la violence du vent qui était très piquant. Au milieu de notre embarras, l'un de nous s'est souvenu d'avoir dans sa poche un fer de cheval qu'il avait ramassé pendant notre promenade, et m'a demandé si je pourrais m'en servir pour rompre le cadenas. Je pris le fer, revins au poteau, essayai, réussis, et ramenai la barque. Alors, pleins de joie, nous y sommes entrés tous trois, et dès que je me fus habillé, nous avons pris le large. Mais nous n'en étions pas encore au pire de nos maux : la mer étant haute et le flot ayant couvert tous les bancs, nous ne pouvions, quoiqu'il fît clair de lune, reconnaître le chenal; ramant au hasard en ligne droite, nous étions à-peu-près à mi-chemin, lorsque nous nous sommes trouvés arrêtés sur un banc de vase; dans nos efforts pour nous dégager à l'aide de nos ra-

Digitized by Google

mes, nous en rompîmes une, et nous voilà embourbés n'ayant pas quatre pouces d'eau. Nous étions dans une mortelle perplexité. Que faire? Nous ne savions si la marée montait ou descendait; bientôt nous nous sommes assurés que c'était le reflux, et qu'il fallait renoncer à avoir plus d'eau pour porter notre barque. Il était dur de passer toute la nuit dans un bateau découvert, exposés au vent et aux injures du temps; et plus dur encore de songer à notre sotte figure du lendemain matin quand le propriétaire de la barque nous surprendrait dans cette situation où nous ne pouvions manquer d'être exposés aux regards de toute la ville. Après nous être épuisés en efforts inutiles pendant plus d'une demi-heure, nous y avons renoncé, et nous nous sommes assis les bras croisés, désespérant d'avancer, et songeant que, même à la marée basse, il nous faudrait rester dans le bateau; car la vase était trop profonde pour que nous pussions aller à pied: nous nous serions enfoncés jusqu'au cou. A la fin, l'idée nous est venue de tenter un moyen: deux de nous se sont déshabillés et mis à l'eau; la barque ainsi allégée, nous l'avons tirée et poussée près de cinquante pas, jusqu'à ce que nous ayons trouvé plus d'eau; et alors, à grande peine, aidés d'une seule rame, nous avons gagné la terre au-dessous du port; puis nous étant ha-

Digitized by Google

billés et ayant attaché la barque de l'homme, nous avons regagné pleins de joie l'auberge de la Tête Couronnée où nous avions laissé nos compagnons qui nous attendaient encore quoiqu'il fût très tard. Notre chaloupe étant retournée au vaisseau, nous avons été obligés de coucher à terre, et ainsi s'est terminée notre promenade.

Dimanche 31 *juillet*. Ce matin, le vent s'étant radouci, notre pilote a résolu de lever l'ancre, et, profitant de la marée, s'est un peu avancé contre le vent. La chaloupe est venue à terre pour nous ramener à bord en toute hâte. Mais à peine y étions-nous arrivés, qu'il s'est élevé un vent d'ouest si violent que, loin de pouvoir avancer, nous avons été obligés de retourner à Cowes, afin d'y être plus en sûreté. Le pudding que notre cuisinier a fait à Yarmouth nous a servi pour dîner à Cowes.

Lundi 1^er^ *août*. Ce matin, tous les bâtimens du port sont pavoisés pour célébrer ce jour, ce qui est un fort agréable spectacle. Le vent continuant à souffler violemment de l'ouest, l'équipage a résolu d'aller à terre.

Nous avons pris avec nous quelques marchandises, et sommes allés faire notre marché à New-Port, où nous les avons vendues à quinze pour cent de moins que leur prix coûtant à Londres.

Digitized by Google

Ayant dîné à New-Port, nous sommes retournés le soir à Cowes et avons logé à terre.

Mardi 2 *août.* Nous avons passé ce jour à terre, nous y divertissant de notre mieux; et, le vent continuant à souffler de l'ouest, nous avons encore passé cette nuit à terre.

Mercredi 3 *août.* Ce matin, nous avons été appelés en hâte à bord, et à peine nous a-t-on laissé le temps de dîner. Nous avons levé l'ancre et fait route de nouveau pour Yarmouth, quoique le vent d'ouest continuât de régner; mais, ayant rencontré à mi-chemin un bâtiment qui avait pour nous des marchandises, nous avons viré de bord, et sommes revenus mouiller une troisième fois à Cowes sur les quatre heures après-midi.

Jeudi 4 *août.* A bord jusque vers cinq heures après-midi, moment auquel j'allai à terre où je passai la nuit.

Vendredi 5 *août.* On nous a, ce matin, appelés à bord, le vent ayant passé au nord-est vers midi; nous avons levé l'ancre, et laissé Cowes pour la troisième fois. Pendant la nuit, le vent a passé à l'ouest, ce qui nous a fait appréhender d'être forcés de rentrer encore à Yarmouth; mais maintenant nous avons un calme plat. Ensuite légère brise fort bonne pendant une demi-heure et suivie d'un nouveau calme.

Digitized by Google

Samedi 6 *août.* Ce matin, nous avons eu un bon vent frais pendant quelques heures, puis un calme qui a duré tout le jour. Dans l'après-midi, je me suis jeté du bord, et j'ai nagé autour du vaisseau pour me baigner. Nous avons vu aujourd'hui quelques marsouins. Vers neuf heures, nous avons jeté l'ancre à quarante brasses contre la marée montante au-dessous de Portland, et nous nous sommes remis en route sur les onze heures avec une légère brise.

Dimanche 7 *août.* Joli vent frais tout le jour. Nous hélons le bâtiment *le Rubis*, chargé pour Londres, venant de Nevis. L'après-midi, nous parlons au capitaine Homans, commandant un navire chargé pour Boston, qui était sorti de la rivière en même temps que nous, et avait battu le canal tout le temps que nous sommes restés à Cowes, dans l'île de Wight.

Du 8 au 19 août, remarques trop peu importantes pour avoir besoin d'être traduites. 8 *août*, en vue du cap Lézard; 10 *août*, latitude 48°50′.

Vendredi 19 *août.* Aujourd'hui bon vent d'est. Dans la matinée, nous avons signalé une voile à deux lieues. Vers midi, elle arbore les couleurs d'Angleterre, et nous lui répondons en mettant dehors notre pavillon; et, dans l'après-midi, nous nous parlons. C'est un navire de New-York, ca-

Digitized by Google

pitaine Walter-Kipper, venant de La Rochelle, en France, chargé de sel pour Boston. Notre capitaine et M. D. vont à bord, le temps étant fort beau. Des plaintes ayant été portées hier contre un M. G.....n, passager accusé d'avoir marqué frauduleusement des cartes, une cour de justice a été immédiatement convoquée, et on lui a fait son procès en forme. Un Hollandais, qui ne sait pas l'anglais, a déposé, par le moyen d'un interprète, que, pendant que notre équipage était à terre à Cowes, le prisonnier avait fait avec une plume des marques sur le dos de tout un jeu de cartes.

J'ai plus d'une fois remarqué que nous sommes assez portés à supposer qu'un homme qui ne peut s'expliquer intelligiblement pour nous est dépourvu d'intelligence: quand nous adressons deux ou trois mots à un étranger, nous élevons la voix plus qu'à l'ordinaire, comme si nous pensions qu'il fût sourd et qu'il eût perdu l'usage des organes de l'ouïe ainsi que de la parole. Le cas de M. G....n avait, je le présume, quelque chose de pareil: il s'était probablement imaginé que le Hollandais ne pourrait pas plus voir ce qu'il faisait, qu'entendre son anglais, et c'est pour cela qu'il préparait devant lui sa fraude sans se gêner.

Le témoignage était clair et positif: l'accusé ne

Digitized by Google

pouvait nier le fait ; seulement il alléguait pour sa défense que les cartes qu'il avait marquées n'étaient pas celles qui nous servaient ordinairement; mais que c'était un jeu incomplet qu'il avait ensuite donné à un mousse. Le procureur général a fait observer à la cour qu'il n'était pas vraisemblable que l'accusé se fût donné la peine de marquer des cartes, sans quelque mauvais dessein ou sans autre intention que de les donner à un enfant qui n'y connaissait rien. On a appelé un autre témoin qui a déclaré avoir vu l'accusé dans le grand hunier, un jour qu'il ne se croyait point observé, marquer un jeu de cartes par derrière, quelques-unes par l'empreinte d'un pouce sale, d'autres par un coup d'ongle, etc. Or, comme il n'existait que deux jeux à bord, et que l'accusé avouait en avoir marqué un, la cour a reconnu l'évidence du délit. Enfin, le jury l'a déclaré coupable, et il a été condamné à être attaché au mât de hune, à y rester exposé trois heures à la vue de tout l'équipage, puisque c'était l'endroit où le délit avait été commis, et à payer une amende de deux bouteilles d'eau-de-vie. Mais le condamné, résistant à l'autorité, et refusant de se soumettre au châtiment, un des matelots est monté à un mât, d'où il nous a descendu une corde avec laquelle on a attaché le patient par le milieu du corps, malgré sa résistance ; puis on

Digitized by Google

l'a hissé en l'air, de force. Nous l'avons laissé suspendu, pestant et jurant, pendant près d'un quart-d'heure ; mais, à la fin, comme on l'a entendu crier au meurtre, et qu'on a vu sa figure se noircir, la corde étant trop serrée, on a jugé à propos de le délivrer ; mais on l'a excommunié jusqu'à ce qu'il payât son amende, personne jusque-là ne devant manger, boire ni causer avec lui.

Dimanche 21 *août.* Ce matin, nous avons perdu de vue le navire de New-York, ayant un vent frais à l'est. Pendant la nuit, un pauvre petit oiseau est venu à bord, presque mort de fatigue, et se laissant prendre à la main. Nous calculons que nous sommes à près de deux cents lieues de la terre, et il n'y a nul doute qu'un peu de repos n'ait fait grand bien à ce malheureux voyageur qui avait probablement été jeté loin de la côte par un ouragan, et n'avait pas pu retrouver son chemin. Nous l'avons reçu avec hospitalité, et nous lui avons offert à boire et à manger, mais il a refusé l'un et l'autre, et je présume qu'il ne vivra pas. Un autre est de même venu à bord, il y a quelques jours, et a, je crois, été mangé par le chat.

22, 23, 24 *août.* Rien de remarquable.

Jeudi 25 *août.* Notre excommunié ayant jugé à propos de se soumettre à la sentence rendue contre lui, et ayant annoncé ce matin son consen-

Digitized by Google

tement à payer l'amende, nous l'avons admis de nouveau dans notre société. L'homme est un être sociable, et l'un des châtimens les plus rigoureux est, à mon avis, celui d'être privé de toute société. J'ai lu force belles choses sur la solitude; je sais qu'un propos ordinaire dans la bouche de ceux qui ont la vanité de vouloir passer pour sages, est qu'*ils ne sont jamais moins seuls que lorsqu'ils sont seuls.* Pour moi, je reconnais que la solitude est un délassement agréable pour un homme occupé; mais, si l'on obligeait ces penseurs à se tenir toujours seuls, je suis porté à croire qu'ils ne tarderaient pas à se trouver eux-mêmes insupportables. On m'a parlé d'un personnage qui fut enfermé au secret, pendant sept ans, à la Bastille, à Paris. C'était un homme de sens, un penseur; mais, étant privé de toute conversation, à quoi bon aurait-il pensé? car on lui refusait même les moyens d'exprimer ses idées par écrit. Il n'existe aucun fardeau plus pesant que celui d'un temps dont on ne sait que faire. Voici la ressource à laquelle le prisonnier fut enfin obligé de recourir: il passait le jour à répandre sur le plancher de sa petite chambre des morceaux de papier, puis à les ramasser pour en former des rangées et des figures sur le bras de son fauteuil. Lorsqu'il fut mis en liberté, il disait souvent à ses amis qu'il croyait vé-

Digitized by Google

ritablement que, s'il n'eût imaginé ce passe-temps, il aurait perdu l'esprit. Un ancien philosophe, c'était, je crois, Platon (1), disait qu'il aimerait mieux être la créature du monde la plus stupide que de posséder des connaissances universelles, à la charge de n'avoir aucun être intelligent à qui les communiquer.

Ce que je viens de dire peut, en quelque manière, rendre raison de certains détails de la vie que je mène à bord. Notre compagnie y est en général trop mélangée pour que le plaisir et l'esprit de la conversation puissent durer; si nous sommes trois ou quatre en état de causer agréablement ensemble une demi-heure, peut-être est-il rare que l'on se trouve en même temps en humeur de le faire. Je me lève de bon matin, je lis une heure ou deux; mais la lecture finit alors par me lasser. Le défaut d'exercice fait naître le défaut d'appétit,

(1) Voici en quels termes Cicéron place cette pensée dans la bouche de Lælius :

« Une chose bien vraie c'est ce que disait, je crois, Archytas de Tarente, comme je l'ai appris de quelques vieillards à qui d'autres l'avaient rapporté : « que si un homme montait au ciel, « et que de là il contemplât seul le spectacle du monde et de la « beauté des astres, il ne serait que faiblement touché de toutes « ces merveilles, qui l'eussent jeté dans le ravissement s'il eût eu « quelqu'un à qui les raconter ». Ainsi la nature de l'homme répugne à la solitude et semble chercher toujours un support. »

Cic. de l'Amitié, ch. 23.

Digitized by Google

de sorte que je bois et mange sans plaisir. Je m'ennuie du jeu de dames; alors j'ai recours aux cartes, et il n'existe pas de jeu puéril et insignifiant dont nous ne nous avisions pour passer le temps. Un vent contraire, je ne sais comment, nous met tous de mauvaise humeur; nous devenons réservés, taciturnes, grondeurs, et nous nous querellons à la plus petite occasion. C'est une opinion reçue parmi les dames, que si un homme a un mauvais caractère, il le découvre infailliblement quand il a bu. Mais moi, qui ai vu bien des exemples du contraire, je puis leur indiquer un moyen plus sûr pour découvrir le fond du caractère de leurs humbles serviteurs. Qu'elles fassent avec eux un voyage de mer de long cours : s'ils ont la plus légère disposition à la mauvaise humeur, et qu'ils n'en laissent rien percer avant la fin du voyage, je renonce à toute prétention aux bonnes grâces de la beauté. Le vent continue à être excellent.

Du 26 *août* au 2 *septembre*, rien d'important à traduire. Vents contraires.

Vendredi 2 *septembre.* Le vent a changé dans la matinée, et est devenu un peu plus favorable. Nous avons pris deux dauphins, et les avons fait cuire pour notre dîner. Le goût en est passablement bon. Ces poissons ont dans l'eau la plus magnifique apparence; leur corps est d'un vert brillant

Digitized by Google

mêlé d'un blanc argentin, et leur queue du plus beau jaune doré; mais tout cet éclat s'efface dès qu'on les tire de leur élément, et ils deviennent d'un gris clair. J'ai remarqué qu'en coupant un dauphin en morceaux, à l'instant où il est pris, et quand il vit encore, chaque tronçon conserve parfaitement l'éclat et les couleurs du dauphin vivant. Chacun peut reconnaître l'erreur vulgaire des peintres qui représentent toujours ce poisson difforme et avec un dos monstrueusement courbé, tandis qu'en réalité il est aussi beau et aussi bien conformé qu'aucun de ceux qui nagent dans les eaux. Je ne sais quel peut être l'original de leur chimère, car il n'existe pas dans la nature de créature qui ressemble le moins du monde à leur dauphin. Peut-être ont-ils commencé par une mauvaise imitation d'un poisson qui va sauter, dont ils ont fait ensuite un monstre bossu, avec une tête et des yeux de taureau, un groin de cochon, et une queue pareille à une tulipe épanouie. Mais les matelots m'ont donné une autre raison que voici: c'est que ce beau poisson ne vivant que dans des mers très éloignées, les peintres en ont volontairement altéré la représentation, de peur que les femmes enceintes n'en eussent des envies impossibles à contenter.

Du 3 au 9 *septembre*, rien à traduire.

Digitized by Google

Vendredi 9 *septembre.* Cet après-midi nous avons pris quatre gros dauphins, trois à la ligne et le quatrième avec le harpon. L'amorce était une chandelle dans laquelle on enfonçait deux plumes, une de chaque côté, pour leur donner quelque ressemblance avec le poisson volant dont les dauphins sont fort avides. Ils paraissaient fort affamés et happèrent le hameçon dès qu'il toucha l'eau. Lorsqu'on les a ouverts, on a trouvé dans l'estomac de l'un d'eux un petit dauphin à demi digéré. Il fallait qu'ils fussent à demi morts de faim, ou d'une nature bien sauvage, pour dévorer ainsi des individus de leur espèce.

Samedi 10 *septembre.* Aujourd'hui nous avons dîné avec les dauphins que nous avons pris hier; trois ont suffi pour tout l'équipage composé de vingt et une personnes.

Dimanche 11 *septembre.* Nous avons eu tout le jour du mauvais vent accompagné de pluie. On ne peut pas tenir sur le pont; et, quoique nous ayons passé en bas toute la journée ensemble, néanmoins cette longue durée de vents contraires nous a tellement anéantis qu'à peine avons-nous échangé trois paroles.

12 et 13 *septembre.* Rien de remarquable; vent contraire.

Mercredi 14 *septembre.* Cet après-midi, vers deux

Digitized by Google

heures, le temps étant beau et très calme, comme nous jouions aux dames sur le tillac, nous fûmes surpris par un obscurcissement soudain et extraordinaire du soleil qui pourtant ne nous a paru couvert que d'un petit nuage; ce nuage passé, nous vîmes que le glorieux luminaire était malade d'une éclipse considérable. Les dix douzièmes au moins de son disque étaient voilés à nos yeux, et nous nous sommes attendus à une éclipse totale.

Jeudi 15 septembre. Nous nous sommes, la semaine dernière, nourris de l'espérance que le changement de lune, qui a eu lieu hier, nous apporterait un bon vent; mais à notre grand désappointement le vent semble maintenant fixé à l'ouest, et donne aussi peu de signes de changement que depuis une quinzaine.

Vendredi 16 septembre. Calme tout le jour. Ce matin nous avons vu un oiseau du tropique qui a volé plusieurs fois autour du vaisseau. Son plumage est blanc; il a les ailes courtes; l'on n'aperçoit qu'une plume à sa queue, et son vol n'est pas très rapide. Nous sommes à environ moitié de notre voyage, nous trouvant sous le 38e degré et quelques minutes de latitude. On dit que ces oiseaux ne se trouvent jamais au nord au-delà du 40e degré.

Digitized by Google

Dimanche 18 *septembre.* Nous avons eu toute cette journée le plus beau temps possible, accompagné de ce qui nous faisait bien plus de plaisir encore, un vent favorable. Chacun a mis du linge blanc, et montre la meilleure humeur, et nous commençons à être une très bonne compagnie. Fasse le ciel que le même vent continue! Nous avons été tellement contrariés par les vents de l'ouest, que les mots *gouverner contre le vent* nous sont devenus presque aussi désagréables à entendre que la sentence d'un juge l'est à un accusé convaincu.

Mardi 20 *septembre.* Le vent est retourné à l'ouest, à notre grand déplaisir, et l'on nous a réduits à une ration de deux biscuits et demi par jour.

Mercredi 21 *septembre.* Ce matin notre maître-d'hôtel a reçu le châtiment du fouet pour avoir inutilement employé de la farine à faire des puddings, et pour plusieurs autres méfaits. Nous avons eu toute la journée un calme complet et une grande chaleur. J'avais projeté de me baigner aujourd'hui dans la mer, et je l'aurais fait si la vue d'un requin, mortel ennemi des nageurs, ne m'eût fait changer d'avis : il paraissait avoir environ cinq pieds de long, et tournait autour du vaisseau à quelque distance, avec une lenteur majestueuse,

Digitized by Google

accompagné d'une douzaine de ces poissons qu'on nomme *poissons pilotes*, de différentes grosseurs; le plus gros n'avait pas la taille d'un petit maquereau et le plus petit n'excédait pas mon petit doigt. Deux de ces petits pilotes étaient placés justement devant lui, et semblaient le diriger et gouverner ses mouvemens, tandis que les autres allaient indifféremment à l'un ou l'autre de ses côtés. Jamais on ne voit un requin sans un pareil cortège; ils sont comme ses pourvoyeurs, chargés de découvrir et d'observer sa proie, tandis qu'en retour il les protège avec reconnaissance contre les attaques du dauphin affamé. On regarde communément le requin comme un poisson vorace; cependant celui-ci n'a pas voulu mordre à l'hameçon que nous lui avons jeté. Probablement il avait fait depuis peu un bon repas.

Jeudi 22 *septembre.* Vent frais à l'ouest tout le jour. Le requin nous a abandonnés.

Vendredi 23 *septembre.* Ce matin nous avons découvert une voile à environ deux lieues de nous sous le vent. Nous avons arboré notre pavillon et cargué nos voiles jusqu'à midi qu'elle nous a rejoints. C'était *la Neige*, venant de Dublin, allant à New-York avec une cinquantaine d'ouvriers des deux sexes; ils se sont tous montrés sur le tillac et paraissaient enchantés de nous voir. La rencontre

Digitized by Google

d'un vaisseau en mer a quelque chose qui fait éprouver une satisfaction véritable, car on aime à retrouver des créatures de son espèce, après avoir été long-temps séparé du reste des humains sans voir d'autres êtres vivans que des poissons et quelques oiseaux. Mon cœur battait de joie, et je riais de plaisir. Quand nous avons été pendant un temps considérable ballottés sur cette immensité d'eau, sans voir, ni terre, ni vaisseau, ni êtres vivans autres que nous et quelques poissons et oiseaux de mer, le monde entier aurait été englouti par un second déluge, et nous serions, comme Noé et les siens, les seuls restes de la race humaine, que nous ne nous en douterions pas. Les deux capitaines se sont promis de voguer de compagnie; mais je regarde cette promesse comme une affaire de pure politesse, car si l'un des deux bâtimens est meilleur voilier que l'autre, je ne crois pas qu'il retarde sa marche pour l'attendre, surtout n'étant pas de même pays. Cet après-midi, le vent, qui nous a été si long-temps contraire, a tourné vers l'est, et semble vouloir s'y tenir, à notre grande satisfaction. Je trouve nos compagnons de meilleure humeur, et plus contens de leur situation qu'ils ne l'avaient été depuis leur départ; ce que j'attribue à l'aspect de l'état misérable des passagers nos voisins, et à la comparaison que notre équipage

Digitized by Google

en fait avec son propre état. Nous nous trouvons dans une espèce de paradis, lorsque nous considérons comment ils vivent, entassés et étouffés au milieu de la vermine, sous cette brûlante latitude.

Samedi 24 *septembre.* La dernière nuit, nous avons eu beaucoup de vent et un temps fort couvert, ce qui nous a séparés de notre camarade. Ce matin, de bonne heure, nous avons aperçu un bâtiment qui avait le vent sur nous, et que nous avons pris pour *la Neige*; mais maintenant, après en avoir découvert un second, nous voyons que ni l'un ni l'autre ne peut être elle; l'un ne fait pas attention à nous, et l'autre vient directement sur nous avec l'avantage du vent. Quand ce dernier s'est approché, nous avons été un peu surpris, ne sachant trop qu'en penser; car d'après sa marche il ne semblait se diriger sur aucun port, et paraissait dans l'intention de nous aborder sur-le-champ. J'ai vu les figures de notre équipage s'allonger, mais la sérénité y a reparu bientôt en le voyant s'éloigner. Lorsque nous avons arboré notre pavillon, il y a répondu par celui de France, et nous n'avons pas tardé à le perdre de vue. Le premier a vogué non loin de nous pendant une demi-heure, et nous a répondu avec les couleurs anglaises; il s'est arrêté à l'est; mais la violence du vent nous a empêché de parler ni à l'un ni à

Digitized by Google

l'autre. Vers neuf heures, nous avons revu notre *Neige* qui avait beaucoup d'avance sur nous. Elle paraît avoir fait voile la nuit, au lieu que nous avions cargué notre maîtresse voile pendant le gros temps. Elle a eu la politesse de retarder sa course pour nous attendre, et nous faisons maintenant route de compagnie par le meilleur vent.

Dimanche 25 septembre. La nuit dernière, nous avons pris l'avance à notre tour: ayant, vers minuit, perdu de vue notre compagnon, nous avons ralenti notre course, et il nous a rejoints sur les midi; et au cas où l'un de nous prendrait quelque avance pendant la nuit, nous sommes convenus d'allumer un fanal, afin de ne plus nous séparer. Le vent continue à être favorable, et nous avons fait plus de chemin pendant ces dernières vingt-quatre heures qu'en aucun jour de notre voyage. Nous ne parlons maintenant que de Philadelphie, et nous commençons déjà à nous croire à terre; cependant un petit changement de temps, et le vent retournant à l'ouest, suffiraient pour abattre nos espérances et pour faire disparaître toute notre bonne humeur.

Mardi 27 septembre. Le bon vent continue. J'ai parié un bol de punch que nous serions de samedi en huit à Philadelphie; d'après nos calculs, nous

Digitized by Google

sommes à cent cinquante lieues de terre. *La Neige* est toujours avec nous.

Mercredi 28 *septembre.* Nous avons eu la nuit dernière des vents très capricieux avec une pluie affreuse, et le vent est maintenant retourné à l'ouest, malheur qu'il nous faut supporter avec patience. Cet après-midi, nous avons recueilli plusieurs branches d'herbe marine dont la mer est couverte, depuis les îles de l'ouest jusqu'à la côte d'Amérique; une de ces branches avait quelque chose de particulier : elle avait, de même que les autres, des feuilles d'environ trois quarts de pouce de longueur, dentelées comme une scie, et portait une espèce de petit fruit jaune qui ne contenait que de l'air; mais elle était, en outre, chargée d'un autre fruit du genre animal, très surprenant à voir. C'était un petit poisson à coquille en forme de cœur, et la tige par laquelle il était attaché à la branche était cartilagineuse. Sur cette seule branche on voyait une quarantaine de ces animaux végétans; les plus petits, qui étaient vers le bout, contenaient une substance à-peu-près semblable à celle d'une huître; mais les plus grands étaient visiblement animés : on les voyait ouvrir leurs écailles à chaque instant, et en faire sortir des bras mal formés, assez peu différens de ceux d'un crabe : la partie intérieure était encore gélatineuse.

Digitized by Google

En examinant la branche de plus près, j'y découvris un très petit crabe, à-peu-près gros comme une tête de clou et de couleur jaunâtre comme la branche même. Cela me donna lieu de penser qu'il était né sur cette branche ; qu'il avait été peu de temps auparavant dans le même état que les petits embryons que nous y voyions dans des coques ; que c'était le mode de leur génération, et que conséquemment tout le reste de cette singulière espèce de fruits était destiné à devenir crabes avec le temps. Pour vérifier ma conjecture, j'ai résolu de conserver cette branche dans de l'eau de mer que je renouvellerai tous les jours jusqu'à notre arrivée, et de voir par cette expérience si d'autres crabes seront produits de cette manière. Je me souviens que, pendant notre dernier calme, nous vîmes à la surface de l'eau un gros crabe nageant d'une branche de ces herbes à l'autre, et qui semblait y trouver sa nourriture : je me rappelle aussi qu'à Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, j'ai souvent vu de petits crabes portant des coquilles sur le dos comme les limaçons ; j'en ai vu aussi à Portsmouth en Angleterre. Il est probable que la nature leur a fourni cette forte écaille pour les préserver de tout accident, jusqu'à ce que la leur soit suffisamment durcie ; alors ils quittent leur vieille habitation, et s'aventurent sous l'égide de

Digitized by Google

leur armure nouvelle. Les diverses métamorphoses par lesquelles passent les vers à soie, les papillons et d'autres insectes, rendent ces changemens assez vraisemblables. Aujourd'hui le capitaine de *la Neige* est venu à notre bord avec un de ses passagers; mais, le vent ayant commencé à souffler, ils ne sont pas restés à dîner et sont retournés sur leur bâtiment.

Jeudi 29 *septembre.* En vidant l'eau dans laquelle j'avais mis hier ma branche, j'ai trouvé un autre crabe beaucoup plus petit que le premier, qui paraissait avoir quitté tout nouvellement son habitation. Mais la branche commence à se flétrir, et les autres embryons sont morts. Ce nouveau-venu achève de me convaincre que telle est, pour cette sorte de crabes au moins, le mode de génération. La capitaine de *la Neige* a dîné aujourd'hui à bord. Peu ou point de vent.

Vendredi 30 *septembre.* J'ai passé la nuit dernière à observer une éclipse de lune qui, d'après le calendrier calculé pour Londres, devait être visible le 30 septembre, à cinq heures du matin. Elle a commencé pour nous le 29, à environ onze heures du soir, et a duré jusqu'à près de deux heures du matin; le disque de la lune a été obscurci, d'environ six doigts ou de sa moitié: le milieu de l'éclipse était vers minuit et demi, d'où il résulte

Digitized by Google

que nous sommes sous un méridien en avance d'environ quatre heures et demie sur celui de Londres, c'est-à-dire sous le soixante-septième degré et demi de longitude, et, par conséquent, que nous n'avons plus qu'environ cent lieues à faire. C'est la deuxième éclipse que nous avons vue en quinze jours. Nous avons perdu dans la nuit notre compagnon; mais nous l'apercevons ce matin à près de deux lieues sous le vent. Cet après-midi nous lui avons parlé. Nous avons autour de nous, depuis deux ou trois jours, des dauphins en abondance; mais nous n'en avons pris qu'un, parce qu'ils évitent l'amorce.

J'ai encore ramassé aujourd'hui avec le harpon quelques branches d'herbes marines; j'y ai trouvé des coques semblables à celles dont j'ai parlé, et trois petits crabes vivans bien formés, tous plus petits que l'ongle de mon petit doigt. L'un d'eux a quelque chose de très digne d'être observé, c'est un petit morceau de la coquille blanchâtre que j'ai déjà indiquée comme les couvrant dans leur état d'embryon, qui est resté attaché à son écaille naturelle, sur son dos. Cette observation me confirme pleinement dans mon opinion sur le mode de leur génération. J'ai mis ce crabe remarquable avec un morceau de la branche, des coques, etc., dans une fiole de verre remplie d'eau de mer, à défaut d'esprit-de-vin, pour tâcher de conserver cette curiosité

Digitized by Google

jusqu'à mon débarquement. Le vent est au sud-ouest.

Samedi 1^er^ *octobre.* La nuit dernière, *la Neige*, qui marche infiniment mieux que nous, a pris une telle avance que, ce matin, nous ne l'apercevons plus ; et il est probable que nous ne la rejoindrons point. Ces vents de sud-ouest sont chauds et humides, et amènent beaucoup de pluie et de vilain temps.

Dimanche 2 *octobre.* La nuit dernière, nous avons préparé la sonde pour ce matin, à quatre heures ; mais, le vent étant revenu au nord-ouest, nous avons renoncé à ce dessein. Je ne puis m'empêcher d'imaginer que l'eau a un peu changé de couleur, comme il arrive lorsqu'on approche des endroits où l'on peut sonder ; mais il est probable que je me trompe ; car je ne trouve qu'une personne de mon avis, et l'on est très disposé à croire ce qu'on désire.

Lundi 3 *octobre.* L'eau est maintenant changée aux yeux de tout le monde, excepté à ceux du capitaine et du contre-maître, qui n'en veulent pas convenir, ce qui tient, je pense, à ce qu'ils n'ont pas vu cette différence les premiers. Un grand nombre de dauphins est autour de nous ; mais ils sont très sauvages et se tiennent à distance. Vent du nord-ouest.

Mardi 4 *octobre.* Nous avons pris un dauphin

Digitized by Google

la nuit dernière, et ce matin nous avons trouvé un poisson volant mort sur le pont. Il est de la taille d'un petit maquereau, a la tête allongée, la bouche petite. Sa queue, fourchue comme celle d'un dauphin, est jaunâtre et à branches inégales; son dos et ses côtés sont d'un bleu foncé, son ventre blanc, sa peau fort épaisse. Ses ailes sont des espèces de nageoires, d'une palme de long; elles vont, quand elles sont fermées, d'un pouce au-dessus de sa queue. Quand ces poissons volent, c'est en ligne droite; car ils ne tournent pas facilement: ils s'élèvent à une toise ou une demi-toise au-dessus de l'eau, et n'en peuvent parcourir plus de vingt-cinq sans plonger, parce qu'ils ne peuvent se soutenir en l'air qu'autant que leurs ailes restent mouillées. Ils sont la proie ordinaire du dauphin, leur ennemi mortel. Quand il les poursuit, ils prennent leur vol; mais il les suit sous l'eau, et les happe dès qu'ils y retombent. Ils volent souvent en compagnie de quatre ou cinq, quelquefois d'une douzaine, et il est rare qu'on prenne un dauphin sans qu'on lui en trouve plusieurs dans l'estomac. Nous avons attaché ce poisson volant à un hameçon, dans l'espoir de prendre un des dauphins; mais ceux-ci, au bout de quelques minutes, s'en étaient emparés sans se prendre à l'hameçon, et ils n'ont voulu mordre à aucun appât.

Digitized by Google

Mardi, dans la nuit. Depuis onze heures, nous avons harponné trois beaux dauphins, qui sont pour nous un grand régal. Nous avons vu dans l'après-midi un grand nombre de petites baleines, qui s'éloignent rarement des côtes; mais nous avons eu dans la soirée une preuve plus certaine de leur voisinage, par la visite d'un petit oiseau fatigué, assez ressemblant à une alouette, qui s'est reposé sur le vaisseau, et qui est certainement américain: il était probablement sur la côte, ce matin. Nous avons encore du calme; nous espérons un bon vent.

Mercredi 5 octobre. Ce matin, nous avons vu un héron qui s'est logé à bord pour la nuit. C'est un oiseau à long cou, à longues jambes, n'ayant, à ce qu'on dit, qu'un boyau. Il vit de poisson, et il avalera quelquefois jusqu'à trois reprises une anguille vivante, avant qu'elle reste dans son corps. Le vent est retourné à l'ouest. La ration d'eau vient d'être diminuée.

Jeudi 6 octobre. Ce matin, une grande quantité d'herbes, de plantes marines, etc., passent à côté de nous, preuves évidentes que la terre n'est pas loin. Nous avons pris un dauphin, etc., aperçu une voile, etc., etc.

Vendredi 7 octobre. Hier soir, à neuf heures, il s'est élevé un bon vent de nord-est, qui nous a fait

Digitized by Google

faire toute la nuit sept milles à l'heure. Nous espérions voir la terre ce matin; mais elle ne paraît pas. L'eau, que nous avions crue changée, est maintenant bleue comme le firmament, si bien qu'à moins que nous n'ayons passé sur quelques bas-fonds inconnus, nos yeux nous ont déçus étrangement. Tous nos calculs se trouvent faux depuis quelques jours; cependant le capitaine dit que, d'après son opinion, nous sommes encore à cent lieues de terre. Pour ma part, je ne sais qu'en penser. Nous avons très bien marché toute la journée, et maintenant que la nuit est venue, nous ne pouvons sonder. A coup sûr, tout le continent américain n'est pas englouti sous les eaux depuis que nous l'avons quitté.

Samedi 8 octobre. Le vent continue à être favorable. Nous avons marché toute la nuit, sondant inutilement toutes les quatre heures, mais sans trouver le fond; et, malgré le chemin que nous avons fait, la couleur de l'eau n'a pas changé. Cet après-midi, nous avons vu un lord irlandais et un oiseau qui nous a paru ressembler à un canard sauvage. On dit qu'ils ne s'écartent jamais beaucoup des côtes. Nous n'avons aucun autre signe de terre. Un grand nombre de gros marsouins semblaient, cet après-midi, escorter le vaisseau, et nous étions suivis par une foule de petits qui sautaient hors de

Digitized by Google

l'eau, lorsqu'ils s'approchaient. Vers le soir, nous avons aperçu une voile et lui avons parlé, comme la nuit approchait. C'était un bâtiment allant de New-York à la Jamaïque, et, parti la veille à midi de Sandy-Hook, d'où il se croyait à quarante-cinq lieues. Nous en concluons que nous ne sommes guère qu'à trente lieues de nos caps, et nous espérons voir la terre demain.

Dimanche 9 *octobre.* Nous avons eu un bon vent toute la matinée ; à midi, nous avons jeté la sonde, reconnaissant que l'eau avait visiblement changé de couleur, et nous trouvâmes fond à vingt-cinq brasses, à la joie universelle. Après le dîner, un homme est monté sur le mât pour observer, et le voilà qui enfin fait entendre le cri depuis si longtemps désiré : *terre, terre !* En moins d'une heure, nous avons pu l'apercevoir du tillac, apparaissant comme des bouquets d'arbres. Je ne l'ai pas distinguée aussitôt que les autres ; mes yeux étaient obscurcis par deux larmes de joie. A trois heures, nous étions à deux lieues de la terre, et nous avons vu un petit bâtiment se tenant près du rivage. Nous aurions voulu lui parler ; car notre capitaine, ne connaissant pas la côte, ne savait pas précisément où nous nous trouvions. Nous nous en sommes approchés le plus possible, afin de lui parler. Nous avons fait le signal de détresse ; mais tout a été

Digitized by Google

inutile, et ce méchant chien n'a jamais voulu venir à nous : aussi avons-nous été obligés de courir des bordées toute la nuit, n'osant pas approcher trop près de la terre.

Lundi 10 *octobre.* Ce matin, tous ceux de nous qui connaissaient la côte ont reconnu le cap Henlopen. Vers midi, nous en étions fort près; et, à notre grande satisfaction, nous avons vu arriver un pilote, qui a été véritablement le bienvenu. Il nous a apporté un panier de pommes; elles m'ont paru les plus délicieuses que j'eusse mangées de ma vie, les salaisons auxquelles nous étions accoutumés ajoutant beaucoup à leur saveur. Nous avons eu toute la soirée un vent merveilleusement bon, et nous avions remonté la Delaware à environ cent milles, avant dix heures du soir. Le pays est de très agréable aspect, étant couvert de bois, excepté çà et là une maison, une ferme. Nous avons jeté l'ancre à la marée descendante, à environ deux milles au-dessous de New-Castle, et nous y attendons la marée du matin.

Mardi 11 *octobre.* Ce matin, nous avons levé l'ancre par un joli vent, et nous avons passé par New-Castle, où des acclamations de bienvenue nous ont accueillis. Le temps est superbe. Le soleil, par la chaleur et l'éclat de ses magnifiques rayons, ranime nos membres engourdis. Le ciel est pur, et

Digitized by Google

est semé de deux ou trois nuages d'argent. Les vents frais de nos bois nous rafraîchissent, la perspective si prochaine de la liberté, après un emprisonnement si long et si monotone, nous ravit. Enfin, tout conspire à rendre ce jour le plus beau que j'aie vu. A notre passage par Chester, quelques personnes de l'équipage ont quitté le navire, impatientes de se trouver sur terre ferme, et dans l'intention de se rendre par terre à Philadelphie. Quatre de nous sont restés à bord, ne se souciant pas de se fatiguer à faire ce chemin après toutes les fatigues de notre voyage. A huit heures du soir, le vent nous manquant, nous avons mis à l'ancre à Redbank, à six milles de Philadelphie; nous n'étions plus que quatre passagers sur le bâtiment, et nous pensions qu'il faudrait passer la nuit à bord; mais des jeunes gens de Philadelphie, qui étaient en partie de plaisir, sont venus nous offrir des places dans leur barque. Nous avons accepté leur offre obligeante, et, à dix heures du soir, nous avons pris terre à Philadelphie, nous félicitant de bon cœur les uns les autres d'avoir heureusement terminé cet ennuyeux et dangereux voyage.

Dieu soit loué!

Digitized by Google

N° II. (*Voy.* p. 107.)

RÉGLEMENT POUR LE CLUB ÉTABLI A PHILADELPHIE. — QUESTIONS PRÉLIMINAIRES A FAIRE A CHAQUE RÉUNION.

Avez-vous lu ce matin les questions que voici, afin d'examiner ce que vous pourriez présenter à la junte à ce sujet?

1. Avez-vous rencontré dans vos dernières lectures quelque passage remarquable, ou de nature à être communiqué à la junte, particulièrement en histoire, en morale, poésie, physique, voyages, art mécanique, ou autres parties des connaissances humaines?

2. Quelle histoire bonne à raconter en conversation avez-vous lue nouvellement?

3. Est-il à votre connaissance qu'un citoyen n'ait pas dernièrement fait honneur à ses affaires, et qu'avez-vous appris des causes de ses embarras?

4. Venez-vous d'apprendre qu'un citoyen ait prospéré, et par quel moyen?

5. Venez-vous d'apprendre comment un homme actuellement riche, d'ici ou d'ailleurs, est arrivé à la fortune?

6. Savez-vous que l'un de nos compatriotes ait récemment fait quelque bonne action digne

Digitized by Google

d'être estimée et imitée, ou ait commis quelque erreur dont nous devions être informés ou nous garantir ?

7. Quels malheureux effets de l'intempérance venez-vous d'observer ou d'apprendre? quels effets de l'imprudence, des passions, de quelque autre vice ou extravagance ?

8. Quels heureux effets de la tempérance, de la prudence, de la modération, ou de quelque autre vertu ?

9. Vous, ou quelqu'un de vos amis, venez-vous d'être malades ou blessés ? S'il en a été ainsi, à quels remèdes avez-vous eu recours, et quels effets ont-ils eus?

10. Qui connaissez-vous qui doive sous peu faire un voyage de terre ou de mer, et savez-vous qu'on ait occasion de faire quelque envoi par cette entremise?

11. Pensez-vous maintenant à quelque objet dans lequel la junte puisse rendre service à l'humanité, à son pays, à ses amis, à ses membres ?

12. Avez-vous appris qu'il soit arrivé dans cette ville quelque étranger de mérite depuis notre dernière réunion? Qu'avez-vous appris ou observé de son caractère ou de son mérite, et pensez-vous qu'il soit au pouvoir de la junte de l'obliger ou de l'encourager suivant son mérite ?

13. Connaissez-vous quelque jeune homme de

Digitized by Google

mérite qui commence et soit nouvellement établi, et qu'il soit au pouvoir de la junte d'encourager de quelque manière ?

14. Venez-vous d'observer dans les lois de votre pays quelque défaut dont il serait à propos de provoquer l'amendement de la part de la législature, ou connaissez-vous quelque loi profitable dont il manque ?

15. Venez-vous d'observer quelque empiètement sur les justes libertés du peuple ?

16. Quelque individu vient-il d'attaquer votre réputation, et que peut faire la junte pour la défendre ?

17. Y a-t-il quelqu'un dont l'amitié vous fasse faute et vous puisse être procurée par la junte ou par quelqu'un de ses membres ?

18. Venez-vous d'apprendre que la réputation d'un des membres ait été attaquée, et qu'avez-vous fait pour la défendre ?

19. Avez-vous reçu de quelqu'un une injure dont il soit au pouvoir de la junte de vous procurer le redressement ?

20. Comment la junte ou quelqu'un de ses membres peut-elle vous aider dans vos honorables desseins ?

21. Avez-vous actuellement quelque affaire d'importance dans laquelle vous pensiez que les

Digitized by Google

avis de la junte puissent vous rendre service?

22. Quels avantages venez-vous de recevoir de quelque personne non présente ?

23. Y a-t-il quelque problème en matière d'opinion, de justice ou d'injustice que vous auriez présentement discuté avec plaisir ?

24. Voyez-vous dans les us et procédés de la junte quelque chose hors de propos qui ait besoin d'être amendé ?

Pour remplir les conditions requises de tout membre de la junte, on répond ainsi debout et la main sur la poitrine aux questions suivantes :

1. D. Avez-vous quelque cause particulière de dédain pour quelqu'un des membres présens ? — R. Je n'en ai point.

2. D. Déclarez-vous sincèrement que vous aimez l'humanité en général, quelles que soient les professions ou les religions ? — R. Je le déclare.

3. D. Pensez-vous que personne puisse être tourmenté dans son corps, son nom, ses biens, pour des opinions purement spéculatives ou pour son culte extérieur ? — R. Non.

4. D. Aimez-vous la vérité pour elle-même, et tâcherez-vous impartialement de la trouver et de la recevoir pour vous, et de la communiquer aux autres. — R. Oui.

Digitized by Google

QUESTIONS QUI ONT ÉTÉ DISCUTÉES PAR LA JUNTE.

Le son est-il un être, un corps ?

Comment peut-on expliquer le phénomène des vapeurs ?

L'intérêt personnel gouverne-t-il l'espèce humaine ; est-ce le monarque universel dont nous sommes tous tributaires ?

Quelle est la meilleure forme de gouvernement, et quelle a été la première qui ait prévalu parmi les hommes ?

Peut-il y avoir une forme particulière de gouvernement qui convienne à toute l'espèce humaine?

Pour quelle raison la marée s'élève-t-elle plus haut dans la baie de Fundy que dans la baie de Delaware ?

Une émission de papier-monnaie est-elle bonne?

Quel est le motif pour lequel les hommes les plus instruits ne sont pas les plus heureux ?

Comment la possession des lacs peut-elle s'améliorer pour notre avantage ?

D'où vient la confusion de nos désirs avec les sensations désagréables dont ils sont accompagnés ?

Le but de la philosophie doit-il être de déraciner les passions ?

Comment les cheminées qui fument peuvent-

Digitized by Google

elles le mieux être préservées de cet inconvénient ?

Pourquoi la flamme d'une chandelle tend-elle à s'élever en pointe ?

Quelle est la moins criminelle d'une mauvaise action unie à une bonne intention, ou d'une bonne action avec mauvaise intention ?

Est-il conséquent aux principes de liberté dans un gouvernement régulier de punir un homme comme libelliste lorsqu'il dit la vérité ?

Digitized by Google

MÉMOIRES

SUR LA VIE

DE

BENJAMIN FRANKLIN.

SECONDE PARTIE.

CONTINUATION DES MÉMOIRES DE MA VIE, COMMENCÉE A PASSY, PRÈS PARIS, EN 1784. (1)

Il y a déjà quelque temps que l'on m'exhorte à continuer mes Mémoires; mais j'ai été trop occupé pour y songer. Il vaudrait beaucoup mieux que je fisse ce travail chez moi, au milieu de mes papiers qui aideraient ma mémoire, et me serviraient à fixer les dates; mais étant incertain de

(1) Abel James, de la secte des Amis, ayant trouvé des notes écrites de la main de Franklin les lui avait envoyées en le pressant d'en faire usage. Benjamin Vaughan, auquel Franklin communiqua ces notes, l'avait aussi exhorté vivement à continuer ses Mémoires.

Digitized by Google

mon retour, et jouissant d'un moment de loisir, j'essaierai de recueillir mes souvenirs et j'écrirai ce que je pourrai. Si je vis assez pour retourner chez moi, je pourrai y faire des changemens et des corrections.

N'ayant pas ici de copie de ce que j'ai déjà écrit, je ne sais si j'ai rendu compte des moyens que j'ai employés pour établir à Philadelphie une bibliothèque publique qui, si faible dans son origine, est devenue maintenant si considérable. Je me souviens pourtant que j'étais arrivé à-peu-près à l'époque de cet évènement, en 1730. C'est donc par là que je commencerai, sauf à rayer cet article, s'il se trouve que j'en aie déjà parlé.

Dans le temps où je m'établis en Pensylvanie, il n'existait pas une seule bonne boutique de librairie dans toutes les colonies au sud de Boston. A New-York et à Philadelphie, les imprimeurs étaient en même temps libraires, mais ne vendaient que du papier, des almanachs, des ballades et quelques livres à l'usage des écoles. Les personnes qui aimaient la lecture étaient obligées de faire venir leurs livres d'Angleterre. Chacun des membres de notre junte en possédait quelque peu. Nous avions quitté la taverne où nous tenions d'abord nos assemblées, et nous avions loué une chambre pour y réunir notre club. Je proposai d'y

Digitized by Google

réunir tous nos livres, non-seulement afin de pouvoir les consulter dans nos conférences, mais pour en profiter tous, et afin que chacun fût libre d'emprunter ceux qu'il voudrait lire chez lui. Ce projet fut réalisé, et nous nous en contentâmes quelque temps : voyant l'avantage que nous retirions de cette petite collection, je résolus d'en étendre les résultats, en ouvrant une souscription pour une bibliothèque publique. Je dressai un aperçu du plan ainsi que des réglemens qui seraient nécessaires, et je chargeai un notaire habile, M. Charles Brogden, de les rédiger en forme d'articles destinés à être soumis à l'acceptation des souscripteurs, dont chacun s'obligeait à payer comptant une certaine somme pour la première acquisition des livres, et une contribution annuelle pour en augmenter le nombre. Il y avait alors si peu de lecteurs à Philadelphie, et nous étions pour la plupart si pauvres que, malgré toutes mes peines, il me fut impossible de trouver plus de cinquante personnes, presque toutes parmi les jeunes négocians, qui consentissent à payer d'abord quarante shillings comptant, et ensuite dix shillings par an pour cet établissement; ce fut avec ce petit fonds que nous commençâmes. Les livres furent importés; la bibliothèque fut ouverte un jour par semaine pour les prêter aux souscripteurs contre leur obligation

Digitized by Google

de payer le double de la valeur, s'ils ne les rendaient pas en bon état. L'utilité de cet établissement se fit bientôt sentir; il fut imité par d'autres villes et dans d'autres provinces. Les bibliothèques s'accrurent par des donations particulières; la lecture devint à la mode; notre peuple, n'ayant pas de divertissemens publics pour le distraire de l'étude, fit mieux connaissance avec les livres, et au bout de quelques années, les étrangers reconnurent en lui plus d'instruction et d'intelligence que n'en ont généralement les mêmes classes dans les autres pays.

A l'instant où nous allions signer les articles dont nous venons de parler, et qui étaient obligatoires pour nous, nos héritiers, etc., pendant cinquante ans, M. Brogden, le notaire, nous dit: « Vous êtes jeunes, cependant il est à peine pro-« bable qu'aucun de vous vive assez long-temps « pour voir l'expiration du terme fixé dans l'acte ». Il existe pourtant encore un certain nombre de ces associés; quant à l'acte, il fut annulé quelques années après par une charte qui mit en corporation la compagnie à perpétuité.

Les objections et les refus que j'éprouvai en sollicitant des souscriptions me firent bientôt sentir l'inconvénient de se présenter comme l'auteur d'un projet utile, quand on peut supposer qu'il élevera votre réputation du moindre degré au-des-

Digitized by Google

sus de celle de vos voisins dont le secours est nécessaire pour le faire réussir. Je me mis donc à l'écart autant que la chose fut possible, et j'annonçai mon plan comme l'ouvrage de *plusieurs amis* qui m'avaient chargé de le proposer à ceux qu'ils regardaient comme amateurs de lecture. Mon affaire marcha d'elle-même, grâce à cette précaution que, depuis, je ne manquai jamais d'employer en pareilles occasions; le succès dont elle fut souvent suivie m'autorise à en recommander l'usage. Le petit sacrifice de vanité que l'on fait pour le moment, se trouve amplement payé par la suite. Si l'on est quelque temps sans savoir à qui appartient le mérite du projet, quelqu'un plus vain que vous ne manquera pas de se l'attribuer; et l'envie même sera disposée alors à vous rendre justice, afin de lui arracher les plumes dont il veut se couvrir, et de les rendre à leur légitime propriétaire.

Cette bibliothèque me fournit les moyens d'augmenter mes connaissances par une étude constante à laquelle je consacrai habituellement une heure ou deux par jour, et je réparai ainsi jusqu'à un certain point l'absence de l'éducation scientifique que mon père avait eu autrefois dessein de me donner. La lecture était le seul amusement que je me permisse. Je ne dissipais point mon temps, dans des tavernes, à des jeux et des folies d'aucune es-

Digitized by Google

pèce, et je continuais à consacrer à mon commerce les soins infatigables qu'il exigeait. J'étais encore endetté pour mon imprimerie ; j'avais une petite famille à l'éducation de laquelle il allait devenir nécessaire de penser, et j'avais à disputer le terrein à deux rivaux établis dans la ville avant moi. Toutefois j'acquérais tous les jours plus d'aisance. J'avais conservé mes habitudes premières d'économie, et je me rappelais un proverbe de Salomon, que mon père me répétait souvent parmi les instructions qu'il me donnait pendant mon enfance: *Avez-vous vu un homme prompt à faire son œuvre ? Il paraîtra non devant les hommes du peuple, mais devant les rois*(1). Je regardais donc le travail comme un moyen d'acquérir de la fortune et de la considération, ce qui me donnait du courage, quoique je fusse loin de penser que jamais il deviendrait vrai à la lettre *que je parusse devant les rois ;* cela est arrivé pourtant, car je me suis trouvé devant cinq, et même j'ai eu l'honneur de dîner avec un roi, celui de Danemarck.

Nous avons un proverbe anglais qui dit : *Voulez vous réussir ? consultez votre femme.* Il fut heureux pour moi d'en avoir une disposée autant que moi au travail et à l'économie. Elle m'aidait de tout son pouvoir dans mon commerce,

(1) Prov ch. xxii, v. 29.

Digitized by Google

pliait et cousait mes pamphlets, arrangeait la boutique, achetait de vieux chiffons pour les revendre aux fabricans de papier, etc. Nous n'avions pas de domestiques fainéans; notre table était simple et frugale, notre mobilier de très peu de prix. Par exemple, mon déjeuner se composa long-temps de pain et de lait, sans thé, que je prenais dans une écuelle de terre de deux sous, avec une cuiller d'étain : mais voyez comme le luxe s'introduit dans les familles, et y fait des progrès en dépit des principes! Un matin, quand ma femme m'appela pour mon déjeuner, je le trouvai servi dans une tasse de porcelaine, avec une cuiller d'argent! Ma femme m'avait fait cette emplète à mon insu, au prix énorme de vingt-trois shillings: dépense qu'elle ne put excuser qu'en disant qu'elle pensait que *son* mari méritait une cuiller d'argent et une tasse de porcelaine tout aussi bien qu'aucun de ses voisins. Ce fut la première fois que la porcelaine et l'argenterie parurent dans notre maison: avec les années, et à mesure que ma fortune augmenta, nous en eûmes successivement pour plusieurs centaines de livres.

J'avais été élevé dans la religion presbytérienne; mais plusieurs de ses dogmes, comme *les décrets éternels de Dieu*, *l'élection*, *la réprobation*, etc., me paraissaient inintelligibles, et plusieurs autres

Digitized by Google

me semblaient douteux; et je me dispensai de bonne heure de paraître aux assemblées publiques de cette secte, le dimanche étant le jour que je consacrais à l'étude. Je n'ai jamais été sans principes religieux; jamais, par exemple, je n'ai douté de l'existence d'un Dieu; qu'il a créé le monde, et le gouverne par sa Providence; que l'hommage le plus agréable à Dieu est de faire du bien à l'homme; que nos âmes sont immortelles; que tous les crimes seront punis, et la vertu récompensée dans ce monde ou ailleurs: je regardais ces points de croyance comme essentiels à toute religion, et devant se trouver dans toutes celles qui existent dans notre pays; je les respectais toutes quoiqu'à des degrés différens, suivant que j'y trouvais ces principes plus ou moins confondus avec d'autres articles qui sans tendre aucunement à inspirer, à agrandir, à fortifier les idées morales, servent surtout à nous diviser et à nous inspirer de l'éloignement les uns pour les autres. Ce respect pour toutes les religions, joint à l'opinion que la plus mauvaise a de bons effets, m'engagea à m'abstenir de tout discours qui aurait pu tendre à diminuer la bonne opinion qu'un autre avait en faveur de sa religion; lorsque la population de notre province augmenta, et qu'il fallut continuellement pour le culte de nouveaux édifices, aux frais de construc-

Digitized by Google

tion desquels on subvenait généralement par des souscriptions volontaires, jamais, quelle que fût la secte, mon faible tribut n'a été refusé.

Quoique j'assistasse rarement aux exercices publics d'un culte quelconque, j'étais cependant convaincu de la convenance et de l'utilité qu'ils présentent tous, quand ils sont bien conduits, et je payais régulièrement ma souscription annuelle pour l'entretien du seul ministre presbytérien que nous eussions alors à Philadelphie. Il venait quelquefois me voir en qualité d'ami, et m'engageait à aller entendre ses instructions; je m'y laissais déterminer de temps en temps, et j'y assistai une fois cinq dimanches de suite. Si je l'eusse trouvé bon prédicateur, peut-être aurais-je continué à l'entendre, quoique cette assiduité eût dérangé les études que le loisir des dimanches me permettait; mais ses discours roulaient principalement sur des sujets de controverse, sur des explications de dogmes particuliers à notre secte, et tout cela était pour moi sec, sans intérêt, sans édification. Pas un seul principe de morale n'était développé ni démontré, le but semblant être de faire de nous des *presbytériens* plutôt que de *bons citoyens*. Enfin il prit un jour pour texte ce verset du quatrième chapitre de l'Epître aux Philippiens: *Enfin, mes frères, que tout ce qui est véritable et sincère, tout ce qui est honnête, juste,*

Digitized by Google

saint, tout ce qui peut vous rendre aimables, tout ce qui est vertueux, soit l'entretien de vos pensées (v. 8). Je m'imaginai qu'un sermon sur un pareil texte ne pouvait manquer d'avoir un but moral; mais le prédicateur se renferma dans cinq points et prétendit que l'apôtre avait eu en vue, 1° l'observation du saint jour du Sabbat; 2° la lecture des Saintes-Ecritures; 3° l'assiduité aux exercices publics du culte; 4° l'approche du sacrement; 5° le respect pour les ministres de Dieu. Toutes ces choses peuvent être bonnes; mais ce n'était nullement cette sorte de bonnes choses que j'attendais d'un semblable texte; et, désespérant d'être jamais plus content d'un autre discours, je fus dégoûté de ses sermons, et je n'allai plus les entendre. J'avais, quelques années auparavant, en 1728, composé pour mon usage personnel une petite liturgie, ou formulaire de prières, intitulée: *Articles de foi et actes de religion.* Je pris le parti d'y revenir et je renonçai aux assemblées publiques du culte. Ma conduite pouvait être blâmable; mais je ne chercherai pas à l'excuser, mon dessein actuel étant de rapporter des faits, et non d'en faire l'apologie.

Ce fut vers cette époque que je conçus le difficile et hardi projet d'arriver à une *perfection morale.* Je désirais vivre sans commettre aucune faute dans aucun temps, et vaincre toutes celles

Digitized by Google

dans lesquelles un penchant naturel, l'habitude ou la société pouvaient m'entraîner. Comme je savais, ou croyais savoir, ce qui était bien et ce qui était mal, je ne voyais pas pourquoi je ne pourrais pas *toujours* faire l'un et éviter l'autre. Mais je trouvai bientôt cette tâche plus difficile que je ne l'avais imaginé. Tandis que mon attention et mes soins étaient dirigés à me mettre en garde contre une faute, j'étais souvent surpris par quelque autre; l'habitude mettait à profit cette distraction, et le penchant se trouvait quelquefois plus fort que la raison. Je conclus, à la fin, que la conviction purement spéculative de notre intérêt à être complètement vertueux, est insuffisant pour nous préserver des faux pas; et qu'il faut rompre les habitudes contraires, en acquérir de bonnes et s'y affermir, avant de pouvoir compter sur une rectitude de conduite uniforme et inébranlable. Ce fut dans ce dessein que j'essayai la méthode suivante:

Dans les divers dénombremens de *vertus morales* que j'avais trouvés dans mes lectures, la liste en était plus ou moins longue, suivant que chaque écrivain renfermait plus ou moins d'idées sous une même dénomination. Par exemple, les uns n'appliquaient le mot *tempérance* qu'au boire et au manger, tandis que d'autres l'étendaient à la modération dans toute espèce de plaisir, appétit, in-

Digitized by Google

clination, passion du corps et de l'âme, même dans l'avarice et dans l'ambition. Je pris le parti, par amour pour la clarté, d'employer plus de noms, en y attachant moins d'idées, plutôt que de ranger un plus grand nombre d'idées sous moins de noms; et je réunis, sous treize noms de vertus, tout ce qui se présenta alors à moi comme nécessaire ou désirable; j'attachai à chacun un court précepte pour exprimer l'étendue que je donnais à leur signification.

Voici les noms des *vertus* avec leurs préceptes.

1. Tempérance. Ne mangez pas jusqu'à être appesanti : ne buvez pas jusqu'à vous étourdir.

2. Silence. Ne dites que ce qui peut servir aux autres ou à vous-même. Evitez les conversations oiseuses.

3. Ordre. Que chaque chose chez vous ait sa place, et chaque affaire son temps.

4. Résolution. Prenez la résolution de faire ce que vous devez; et faites, sans y manquer, ce que vous avez résolu.

5. Economie. Ne faites de dépenses que pour le bien des autres ou pour le vôtre, c'est-à-dire ne dissipez rien.

6. Travail. Ne perdez pas de temps. Occupez-vous toujours à quelque chose d'utile. Abstenez-vous de toute action qui n'est pas nécessaire.

Digitized by Google

7. Sincérité. N'usez d'aucun méchant détour; pensez avec innocence et justice; parlez comme vous pensez.

8. Justice. Ne nuisez à personne, soit en lui faisant du tort, soit en négligeant de lui faire le bien auquel votre devoir vous oblige.

9. Modération. Evitez les extrêmes. Gardez-vous de ressentir les torts aussi vivement qu'ils vous semblent le mériter.

10. Propreté. Ne souffrez aucune malpropreté, ni sur votre corps, ni sur vos vêtemens, ni dans votre maison.

11. Tranquillité. Ne vous laissez pas troubler par des bagatelles ni par des accidens ordinaires ou inévitables.

12. Chasteté. Usez rarement des plaisirs de l'amour, et seulement pour votre santé ou pour avoir des enfans, sans en venir jamais au point de tomber dans la lourdeur ou dans la faiblesse, et sans compromettre la conscience, la paix, la réputation de vous ni des autres.

13. Humilité. Imitez *Jésus* et *Socrate*.

Mon dessein étant d'acquérir l'*habitude* de toutes ces vertus, je jugeai qu'il serait bon de ne pas diviser mon attention en la portant vers toutes à-la-fois, mais de la fixer, pendant un certain temps, sur *une seule*, dont je me rendrais maître avant de

Digitized by Google

passer à une autre, en procédant ainsi séparément jusqu'à ce que je les eusse parcourues toutes les treize. L'acquisition préalable de quelques-unes pouvant faciliter celle de certaines autres, je les disposai, dans cette vue, suivant l'ordre qui précède. Je plaçai la *Tempérance* la première, parce qu'elle tend à maintenir la tête froide et les idées nettes, ce qui est nécessaire quand il faut toujours veiller, toujours être en garde pour combattre l'attrait des anciennes habitudes et la force des tentations qui se succèdent sans cesse. Cette vertu une fois obtenue et affermie, le *Silence* devenait plus facile; et mon désir étant d'acquérir des connaissances en même temps que je m'avancerais dans la pratique de la vertu, considérant que, dans la conversation, l'on s'instruit davantage par le secours de l'oreille que par celui de la langue, souhaitant rompre l'habitude que j'avais contractée de babiller, de faire des pointes et des plaisanteries, ce qui ne rendait ma compagnie agréable qu'aux gens superficiels, je donnai la seconde place au *Silence*. J'espérai que, joint à l'*Ordre* qui vient après, il me laisserait plus de temps pour suivre mon plan et mes études. La *Résolution* devenant habituelle en moi, me donnerait la persévérance nécessaire pour acquérir les autres vertus. L'*Economie* et le *Travail*, en me libérant de ce qui me

Digitized by Google

restait de dettes et en me procurant l'aisance et l'indépendance, me rendraient plus facile la pratique de la *Sincérité*, de la *Justice*, etc. Concevant alors que, suivant l'avis donné par Pythagore dans ses *Vers dorés*, un examen journalier me serait nécessaire, j'imaginai la méthode suivante pour y procéder.

Je fis un petit livre de treize pages, portant chacune en tête le nom d'une des vertus. Je réglai chaque page en encre rouge, de manière à y établir sept colonnes, une pour chaque jour de la semaine, mettant au haut de chacune des colonnes les premières lettres du nom d'un des sept jours. Je traçai ensuite treize lignes transversales, au commencement de chacune desquelles j'écrivis les premières lettres du nom d'une des treize vertus. Sur cette ligne et à la colonne du jour, je faisais une petite marque d'encre pour noter les fautes que, d'après mon examen, je reconnaissais avoir commises contre telle ou telle vertu. (1)

(1) Un de ces livrets, daté du *dimanche 1^er juillet* 1733, a été trouvé dans les papiers de Franklin.

Digitized by Google

FORME DES PAGES.

TEMPÉRANCE.

NE MANGEZ PAS JUSQU'A ÊTRE APPESANTI; NE BUVEZ PAS JUSQU'A VOUS ÉTOURDIR.

	Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.
Temp.							
Sil.	*	*		*			
Ord.	*	*			*	*	*
Rés.		*				*	
Écon.		*				*	
Trav.			*				
Sinc.							
Just.							
Mod.							
Prop.							
Tran.							
Chas.							
Hum.							

Digitized by Google

Je résolus de donner une semaine d'attention sérieuse à chacune de ces vertus successivement. Ainsi, pendant la première semaine, mon grand soin fut d'éviter la plus légère faute contre la *tempérance*, laissant les autres vertus courir leur chance ordinaire, mais marquant chaque soir les fautes de la journée. Si, dans la première semaine, je pouvais maintenir ma première ligne sans aucune marque, je me croyais assez fortifié dans la pratique de ma première vertu, et assez dégagé de l'influence du défaut opposé, pour me hasarder à étendre mon attention sur la seconde, et tâcher de maintenir deux lignes exemptes de toutes marques. Procédant ainsi jusqu'à la dernière, je pouvais faire un cours complet en treize semaines, et le recommencer quatre fois par an. De même qu'un homme qui veut nettoyer un jardin ne cherche pas à en arracher toutes les mauvaises herbes en même temps, ce qui excéderait ses moyens et ses forces, mais commence d'abord par une des plates bandes, pour ne passer à une autre que quand il a fini le travail de la première; ainsi j'espérais goûter le plaisir encourageant de voir dans mes pages les progrès que j'aurais faits dans la vertu, par la diminution successive du nombre de marques, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir recommencé plusieurs fois, j'eusse le bonheur de

Digitized by Google

trouver mon livret tout blanc, après un examen journalier pendant treize semaines.

Mon petit livre avait pour épigraphe ces vers tirés du *Caton* d'Addison:

. . . . . « Oui, j'y persisterai.
« Au-dessus des mortels s'il est quelque puissance,
« (Et tout dans l'univers prouve son existence)
« La vertu doit en elle avoir un protecteur,
« Et nous ouvrir ainsi le chemin du bonheur. »

J'ajoutai une autre épigraphe tirée de Cicéron:

« O philosophie, guide de la vie! ô, toi, source « des vertus et fléau des vices! Un seul jour bien « passé et conforme à tes préceptes est préférable « à l'immortalité dans le vice ». *Tusc.* L. V, chap. 2.

Enfin, cette autre, prise dans le *Livre des Proverbes*, et où Salomon parle de la sagesse ou de la vertu:

« Elle a la longueur des jours dans sa droite; et, « dans sa gauche, les richesses et la gloire. — Ses « voies sont belles; et tous ses sentiers sont pleins « de paix. » *Prov.* ch. III, v. 16 et 17.

Regardant Dieu comme la source de la sagesse, je pensai qu'il était juste et nécessaire de solliciter son secours pour l'acquérir. Dans ce dessein, je composai la petite prière suivante, que j'avais

Digitized by Google

écrite en tête de mes tables d'examen, pour m'en servir tous les jours :

« O bonté toute-puissante, père indulgent ! guide « miséricordieux ! augmente en moi cette sagesse « qui peut découvrir mes véritables intérêts. Affer- « mis-moi dans la résolution d'en suivre les con- « seils. Reçois les services que je puis rendre à tes « autres enfans, comme la seule marque de recon- « naissance qu'il me soit possible de te donner pour « les faveurs que tu m'accordes sans cesse. »

Je me servais aussi quelquefois d'une petite prière que j'avais prise dans les poèmes de Thomson :

« Dieu puissant, créateur du jour et de la vie,
« Écarte de mes pas le vice et la folie.
« Daigne faire à mes yeux briller ta majesté,
« La bassesse du mal, et du bien la beauté.
« Accorde-moi la paix, la vertu, la science;
« D'un bonheur éternel c'est orner l'existence. »

Le précepte de l'*ordre* exigeant que chaque heure de la journée eût son emploi déterminé, une page de mon petit livre contenait la répartition suivante des vingt-quatre heures de chaque jour.

Digitized by Google

PLAN.

	Heures.	
MATIN.		
Question : Qu'ai bien ferai-je aujourd'hui ?	5 6 7	Me lever, me laver, m'adresser *à la bonté divine*; régler les affaires du jour, en tracer le plan, m'occuper de mes études présentes; déjeuner.
	8 9 10 11	Travail.
MIDI.	12 1	Lire, examiner mes comptes, dîner.
APRÈS-MIDI.	2 3 4 5	Travail.
SOIR.		
Question : Quel bien ai-je fait aujourd'hui ?	6 7 8 9	Mettre toutes choses en place et souper. Musique, amusement, conversation. Examen de la journée.
NUIT.	10 11 12 1 2 3 4	Dormir.

Je me mis à exécuter ce plan d'examen journalier, et je le suivis, sauf quelques interruptions de temps à autre. Je fus surpris de me trouver beaucoup plus rempli de défauts que je ne l'avais imaginé; mais j'eus la satisfaction de les voir diminuer.

Digitized by Google

Pour éviter l'embarras de recommencer mon livret, qui, à force de gratter les marques des anciennes fautes pour faire place aux nouvelles, était criblé de trous, je transcrivis mes tables et leurs préceptes sur les feuilles d'ivoire d'un *souvenir*. J'y traçai des lignes rouges d'une manière durable, et, y marquant mes fautes avec un crayon de mine de plomb, il m'était facile d'en enlever les marques avec une éponge humide. Après un certain temps, je ne fis plus qu'un cours dans l'année, et ensuite un seul cours dans plusieurs années. Enfin j'y renonçai entièrement, lorsque des voyages et des affaires multipliées eurent pris tout mon temps; mais je portai toujours mon livret avec moi.

L'article de l'*ordre* fut celui qui me donna le plus d'embarras. Je trouvai que mon plan de distribution de la journée, quoique pouvant être praticable pour un homme dont les affaires sont de nature à lui laisser la libre disposition de son temps, comme pour un ouvrier imprimeur, par exemple, présentait beaucoup de difficultés d'exécution pour un maître obligé d'avoir des relations dans le monde et de recevoir souvent les personnes auxquelles il a à faire aux heures qui leur conviennent. Je trouvai même très difficile d'observer l'ordre, en ce qui regardait la place que devait occuper chaque chose, chaque papier, etc. Je n'avais pas été habitué de

Digitized by Google

bonne heure à la *méthode*, et ayant une excellente mémoire, je ne sentais pas l'inconvénient du défaut d'ordre. Cet article me coûtait donc une attention si pénible, et j'avais tant de dépit de me surprendre si souvent en faute, d'avoir des rechutes si fréquentes, et de faire si peu de progrès, que je me décidai presque à y renoncer, et à prendre mon parti sur ce défaut. Je ressemblais à l'homme qui était venu acheter une hache chez un marchand, mon voisin, et qui voulait que toute la surface du fer fût aussi brillante que le tranchant. Le marchand consentit à donner le poli au fer de sa hache, à condition que l'acheteur tournerait la roue de la meule. Celui-ci donc se mit à tourner, tandis que le marchand appuyait fortement le fer sur la pierre. Notre homme, qui trouvait la besogne fatigante, quittait la roue de temps en temps pour aller voir où en était l'opération; et, à la fin, il voulut reprendre sa hache telle qu'elle était. « Eh! non, dit « le marchand, tournez, tournez toujours; la hache « deviendra brillante dans un instant; elle ne l'est « encore que par places. — N'importe, répondit « l'acheteur, *je crois que je l'aime mieux tachetée.* »

Ce cas a été, je pense, celui de bien des gens qui, par le défaut de quelques moyens semblables à ceux que j'employais, ayant trouvé trop de difficulté à prendre certaines bonnes habitudes, ou

Digitized by Google

à en quitter de mauvaises, renoncent à leurs efforts, et finissent par dire que la *hache vaut mieux tachetée*. Quelque chose, qui prétendait être la raison, me suggérait aussi quelquefois que cette extrême exactitude, telle que je l'exigeais de moi, pouvait bien être une sorte de niaiserie en morale, qui aurait fait rire à mes dépens si elle eût été connue; qu'un caractère parfait pouvait éprouver l'inconvénient de devenir un objet d'envie et de haine, et qu'un homme qui veut le bien doit se souffrir à lui-même quelques légers défauts, afin de mettre ses amis à leur aise. Dans le vrai, je me trouvai incorrigible sur l'article de l'*ordre*, et aujourd'hui que je suis vieux et que ma mémoire est mauvaise, j'éprouve d'une manière sensible que cette qualité me manque. Mais, au total, quoique je ne sois jamais arrivé à la perfection que j'étais si ambitieux d'atteindre, et que j'en sois resté bien loin, mes efforts m'ont cependant rendu meilleur et plus heureux que je ne l'aurais été si je ne les avais pas entrepris. C'est ainsi que celui qui veut se former une belle main par l'imitation des modèles d'écriture gravés, tout en ne parvenant jamais à les copier avec la même perfection, arrive, du moins, par ses efforts, à se donner une meilleure main et une écriture nette et lisible.

Il peut être utile que mes descendans sachent

Digitized by Google

que c'est à ce petit expédient qu'un de leurs ancêtres, aidé de la grâce de Dieu, a dû le bonheur constant de toute sa vie, jusqu'à sa soixante-dix-neuvième année, dans laquelle il écrit ces pages. Les revers qui peuvent accompagner le reste de ses jours sont dans la main de la Providence ; mais, s'ils arrivent, la réflexion sur le passé devra lui donner la force de les supporter avec plus de résignation. Il attribue à la *tempérance* sa longue santé et ce qui lui reste encore d'une bonne constitution ; au *travail* et à l'*économie*, l'aisance qu'il a acquise de bonne heure, la fortune dont elle a été suivie, et toutes les connaissances qui l'ont mis en état d'être un citoyen utile, et qui lui ont obtenu un certain degré de réputation parmi les savans ; à la *sincérité*, et à la *justice*, la confiance de son pays et les emplois honorables dont on l'a revêtu ; enfin, à l'influence réunie de toutes ces vertus, même dans l'état d'imperfection où il a pu les acquérir, cette égalité d'humeur et cette gaîté dans la conversation qui font encore rechercher sa compagnie, et qui la rendent agréable même aux jeunes gens. J'espère donc que quelques-uns de mes descendans voudront imiter cet exemple, et qu'ils s'en trouveront bien.

On remarquera que, quoique mon plan de conduite ne fût pas tout-à-fait dépourvu de religion,

Digitized by Google

il n'y entrait cependant aucun dogme qui appartînt à une secte particulière. J'avais évité ce point à dessein; car, étant bien convaincu de l'utilité et de l'excellence de ma méthode, et persuadé qu'elle pourrait servir aux hommes de toutes religions, me proposant d'ailleurs de la publier un jour ou l'autre, je n'y voulais rien qui pût exciter les préventions d'aucun individu ni d'aucune secte. J'avais dessein d'écrire un petit commentaire sur chaque vertu; j'y aurais montré l'avantage de la posséder et les maux attachés au vice qui y est opposé. J'aurais intitulé mon livre: *L'art de la vertu*, parce qu'il aurait montré les moyens et la manière de l'acquérir, ce qui l'aurait distingué des simples exhortations au bien, qui ne donnent pas la connaissance et l'indication des voies pour y parvenir: elles sont semblables à l'homme dont parle l'apôtre, dont la charité était tout en paroles, et qui, sans montrer à celui qui était nu et qui avait faim, où et comment il trouverait des alimens et des habits, se contentait de l'exhorter à se nourrir et à se vêtir. (*Saint Jacques Ep.* ch. III, v. 15 et 16.)

Les choses ont tourné de manière que mon intention d'écrire et de publier ce commentaire n'a jamais été remplie. J'avais bien, de temps à autre, jeté par écrit quelques notes des idées et des raisonnemens que je comptais y employer, afin de

Digitized by Google

m'en servir par la suite ; mais les soins continuels qu'ont exigés mes affaires particulières dans la première partie de ma vie, et ensuite les affaires publiques dont j'ai été chargé, m'ont toujours obligé de différer ce projet. Etant lié, d'ailleurs, dans mon esprit, à un autre *grand et vaste projet* (1), dont l'exécution demandait un homme tout entier, et dont j'ai été détourné par une suite imprévue d'occupations, il est resté imparfait jusqu'à ce moment.

Mon dessein, dans cet ouvrage, était d'expliquer et de prouver cet axiome : *Que les mauvaises actions ne sont pas mauvaises parce qu'elles sont défendues, mais qu'elles sont défendues parce qu'elles sont mauvaises* (2). En ne considérant que la nature de l'homme, j'aurais établi que quiconque désire être heureux, même dans ce monde, a intérêt à être vertueux ; puis, de ce qu'il se trouve toujours dans le monde un grand nombre de riches négocians, de grands, d'états, de princes qui ont besoin d'hommes honnêtes pour la conduite de leurs affaires, et de ce que de tels hommes sont toujours rares, j'aurais cherché à tirer, pour l'instruction

(1) *Voy.* page 208.

(2) On peut voir, sur le développement de cette pensée, Platon, dans son Dialogue d'Eutyphron.

Digitized by Google

des jeunes gens, la démonstration de cette vérité : que, de toutes les qualités qui peuvent conduire un homme pauvre à la fortune, celles qui ont les meilleures chances de succès, sont la *probité* et l'*intégrité*.

Ma liste de vertus n'en contenait d'abord que douze ; mais un quaker de mes amis ayant eu l'obligeance de m'avertir qu'on me regardait généralement comme fier, que l'orgueil se montrait fréquemment dans ma conversation, que je ne me contentais pas d'avoir raison dans une discussion, mais que je devenais arrogant et même insolent, ce dont il me convainquit en me citant plusieurs exemples, je résolus de chercher à me guérir de ce vice ou de cette folie, ainsi que du reste ; et j'ajoutai l'*humilité* à ma liste, donnant à ce mot un sens étendu. Je ne puis me vanter d'avoir réussi à acquérir *réellement* cette vertu ; mais j'ai du moins beaucoup gagné quant à son apparence. Je me suis fait une loi de m'interdire toute contradiction directe des opinions d'autrui, ou toute assertion positive en faveur des miennes. Je me suis même prescrit, conformément aux anciens réglemens de notre *junte*, de m'abstenir de toute expression dénotant une façon de parler fixe et arrêtée, comme *certainement*, *sans aucun doute*, etc., et j'ai adopté à la place : *je présume*, *j'imagine*, *il me semble*

Digitized by Google

que telle chose est ainsi, ou bien, *cela me paraît ainsi quant à présent.* Quand un autre avançait une proposition qui me semblait une erreur, je me refusais le plaisir de le contredire brusquement, et de démontrer sur-le-champ l'absurdité de ses paroles, et, dans ma réponse, je commençais par observer qu'en certains cas, en certaines circonstances, son opinion pourrait être juste, mais que, dans l'occasion présente, *il me paraissait*, *me semblait* que la chose était différente, etc. Je reconnus bientôt l'avantage de ce changement dans mes manières : les conversations dans lesquelles je m'engageai en devinrent plus agréables. Le ton modeste avec lequel je proposais mes opinions leur procurait un plus prompt accueil et moins de contradictions. J'éprouvais moins de mortification lorsque je me trouvais dans mon tort, et j'amenais plus facilement les autres à abandonner leurs erreurs et à se joindre à moi, lorsqu'il m'arrivait d'avoir raison. Cette méthode, à laquelle je ne m'assujétis d'abord qu'en faisant quelque violence à mon penchant naturel, finit par me devenir si facile, si habituelle, que personne, peut-être, depuis cinquante ans, n'a entendu s'échapper de ma bouche une parole dogmatique. C'est à cette habitude, après mon caractère d'intégrité, que je me crois principalement redevable du crédit que j'ai obtenu

Digitized by Google

auprès de mes concitoyens, lorsque j'ai proposé de nouvelles institutions ou des modifications aux anciennes, ainsi que de ma grande influence dans les assemblées publiques, lorsque j'en suis devenu membre; car je n'étais qu'un mauvais orateur, jamais éloquent, sujet à beaucoup d'hésitation dans le choix des mots, à peine correct, et cependant j'ai, en général, fait prévaloir mes avis.

Au fait, de toutes nos passions naturelles, il n'en est peut-être pas d'aussi difficile à dompter que l'*orgueil*. Qu'on le déguise, qu'on lui fasse la guerre, qu'on l'étouffe, qu'on le mortifie autant qu'on voudra, il reste toujours vivant, et, de temps en temps, perce et se montre; peut-être le reconnaîtrez-vous fréquemment dans ces *Mémoires*; car, même quand je penserais l'avoir complètement subjugué, je serais probablement *orgueilleux* de mon *humilité*.

(Ici se termine ce qui a été écrit à Passy.)

Digitized by Google

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

C'est maintenant chez moi, à Philadelphie, que je continue d'écrire; mais je ne puis tirer de mes papiers le secours que j'en attendais, beaucoup ayant été perdus pendant la guerre. J'ai cependant retrouvé la pièce que je vais donner.

Puisque j'ai parlé d'un *grand* et *vaste projet* que j'avais conçu, il me paraît convenable d'en donner une idée et d'en exposer l'objet. Il se présenta pour la première fois à mon esprit, lorsque je mis les idées suivantes sur un papier que le hasard a conservé.

Observations faites en lisant l'Histoire dans la Bibliothèque, le 7 mai 1731.

« Les grandes affaires du monde, les guerres, les révolutions, etc., sont conduites et exécutées par des partis.

« Le but de ces partis est leur intérêt général dans le moment présent, ou ce qu'ils prennent pour tel.

« La différence de but de ces différens partis est la cause de tous les désordres.

« Tandis qu'un parti suit un plan général,

Digitized by Google

chaque individu a pour but particulier son intérêt privé.

« Aussitôt qu'un parti a gagné son objet général, chacun de ses membres songe à son propre intérêt qui, croisant d'autres intérêts privés, brise le parti, le subdivise en partis nouveaux, et cause encore plus de désordres.

« Peu de gens, dans les affaires publiques, ont pour seul but le bien de leur pays, quelques sentimens qu'on affiche; et beaucoup d'hommes, tout en ayant fait par leurs actions un bien réel à leur pays, ne s'y sont originairement déterminés que parce qu'ils ont vu le sort de leur intérêt particulier dépendre du succès de l'intérêt général; ce qui montre qu'ils n'ont point agi par un principe de bienveillance.

« Un moindre nombre encore, dans les affaires publiques, agit en se proposant pour but le bien de l'humanité.

« Il me semble donc à présent que ce serait bien le cas de former *un parti uni pour la vertu*, en organisant les hommes vertueux et bons, de tous les pays, en un corps régulier qui se gouvernerait par un ensemble de règles bonnes et sages, auxquelles, probablement, les hommes bons et sages seraient mieux disposés à obéir que les hommes ordinaires ne le sont à se soumettre aux lois ordinaires.

Digitized by Google

« Je crois maintenant que quiconque, avec les qualités nécessaires, entreprendra ce projet, ne pourra manquer de plaire à Dieu et de réussir. »

B. F.

En roulant ce projet dans mon esprit, pour essayer plus tard de le mettre à exécution quand les circonstances m'en donneraient le loisir, je déposais de temps en temps sur le papier les idées qui se présentaient à moi sur ce sujet. La plupart de ces écrits sont perdus, mais j'en retrouve un, contenant la substance d'un projet de profession de foi, et qui réunit, je crois, les principes essentiels de toute religion connue, sans renfermer rien qui puisse blesser les sectateurs d'aucun culte. Il est conçu en ces termes :

« Il y a un seul Dieu, qui a créé toutes choses.

« Il gouverne le monde par sa providence.

« Il doit être honoré par l'adoration, la prière et les actions de grâces.

« Mais le culte le plus agréable à Dieu est de faire du bien aux hommes.

« L'âme est immortelle.

« Il est certain que Dieu récompensera la vertu et punira le vice, dans ce monde ou dans l'autre. »

Mes idées, à cette époque, étaient que l'association ne fût d'abord fondée et propagée que parmi les jeunes gens non mariés ; que chaque candidat,

Digitized by Google

non-seulement déclarât adhérer à la profession de foi, mais encore se fût exercé lui-même par l'examen des treize semaines à la pratique des vertus; que l'existence de cette société demeurât secrète, jusqu'à ce qu'elle fût devenue considérable, afin de prévenir les sollicitations de gens peu propres à y être admis; mais que chaque membre cherchât, dans le cercle de ses connaissances, des jeunes gens capables, bien disposés, à qui l'on pût, avec les précautions convenables, communiquer graduellement ce projet; que tous les membres s'engageassent à employer leurs avis, leur assistance, leur appui, pour s'aider les uns les autres dans leurs intérêts, leurs affaires, leur avancement dans le monde. Nous aurions, pour nous distinguer, pris le nom de *Société des hommes libres*; parce que l'exercice et l'habitude des vertus nous aurait rendus libres de la domination du vice; et parce que, surtout, la pratique du travail et de l'économie nous aurait rendus libres de dettes, qui exposent un homme à la contrainte par corps et en font comme l'esclave de ses créanciers.

Voilà tout ce que je puis maintenant me rappeler sur ce projet, si ce n'est que je le communiquai à deux jeunes gens qui l'adoptèrent avec enthousiasme: mais l'état de ma fortune, alors très bornée, et la nécessité où je me trouvais de me consa-

Digitized by Google

crer tout entier à mes affaires, me forcèrent à en reculer sans cesse l'exécution : la multitude de mes occupations publiques et particulières m'obligèrent à un nouveau délai ; en sorte qu'il est demeuré sans effet jusqu'au moment présent, où il ne me reste plus ni les forces ni l'activité nécessaires pour une telle entreprise. Cependant, je persiste à croire que c'était là un projet praticable, et qu'il aurait été très utile en formant un grand nombre de bons citoyens. La grandeur apparente de l'entreprise ne m'a point découragé, car j'ai toujours pensé qu'un seul homme, avec des moyens passables, peut opérer de grands changemens et mettre à fin des choses importantes, si d'abord il forme un bon plan; s'il renonce à tous plaisirs, à toutes occupations qui pourraient distraire son attention; s'il fait, de l'exécution de ce même plan, sa seule étude et son unique affaire.

Je commençai en 1732 à publier mon almanach, sous le nom de *Richard Saunders :* je le continuai pendant environ vingt-cinq ans, et on l'appelait communément *l'Almanach du bonhomme Richard.* Je m'efforçai de le rendre amusant et utile; aussi obtint-il un tel débit que j'en retirai un profit considérable; j'en vendais près de dix mille exemplaires tous les ans. Voyant qu'il était généralement lu et répandu dans toutes les parties de

Digitized by Google

la Province, je le considérai comme un véhicule très propre à répandre l'instruction parmi le peuple qui achetait rarement d'autres livres. Je remplis donc tous les petits espaces qui se trouvaient entre les jours remarquables du calendrier par des sentences proverbiales, faisant surtout choix de celles qui étaient propres à inspirer l'amour du travail et l'économie, comme moyens d'arriver à la fortune, et par conséquent d'affermir la vertu; car, si un homme est dans le besoin, il lui est plus difficile de vivre toujours honnêtement; et, pour me servir ici d'un de ces proverbes, *il est difficile qu'un sac vide se tienne debout.* Je réunis ces proverbes, qui contenaient la sagesse des siècles et des nations, et j'en formai un discours suivi que je mis en tête de l'almanach de 1757, comme la harangue adressée par un sage vieillard à des gens qui assistaient à une vente. La réunion, en un seul foyer, de tous ces préceptes épars les mit en état de produire une impression plus vive. Ce morceau, ayant été universellement approuvé, fut copié dans tous les journaux du continent américain, et réimprimé en Angleterre, sur grand papier, en forme d'affiche. On en fit deux traductions en France, et les curés comme les seigneurs en achetèrent un grand nombre d'exemplaires, pour les distribuer à leurs paroissiens et à leurs paysans. Comme j'y invitais à ne point

Digitized by Google

faire de dépenses inutiles en objets superflus tirés de l'étranger, bien des gens ont pensé qu'il eut sa part d'influence pour produire en Pensylvanie l'abondance de numéraire qu'on put y remarquer quelques années après sa publication.

Je regardai aussi mon journal comme un autre moyen de répandre l'instruction, et dans cette vue, j'y réimprimai fréquemment des extraits du *Spectateur* et d'autres ouvrages moraux ; et de temps à autre, j'y publiai des morceaux de ma composition que j'avais d'abord écrits pour les lire dans notre *junte*. De ce nombre étaient un dialogue socratique, tendant à prouver qu'un homme vicieux, quels que soient ses talens et ses moyens, ne peut réellement jamais être appelé homme de bon sens; et un discours sur la mortification de soi-même, montrant qu'on ne pouvait être affermi dans sa pratique, à moins qu'elle ne devint une habitude, et qu'elle n'eût plus à craindre d'opposition de la part des passions qui lui sont contraires. On peut retrouver ces deux pièces dans les journaux du commencement de 1735. Je bannissais avec soin, de mes feuilles, toute diffamation, toute satire personnelle, abus qui, dans ces dernières années, a si honteusement affligé notre pays. Quand on me sollicitait d'insérer quelque article de ce genre, et que les auteurs allé-

Digitized by Google

guaient, comme on le fait toujours, la liberté de la presse, soutenant qu'un journal est comme une messagerie dans laquelle tous ceux qui veulent payer ont droit de prendre place, ma réponse était que j'imprimerais ce morceau séparément si on le désirait, et que l'auteur en pourrait avoir autant d'exemplaires qu'il voudrait, pour les distribuer lui-même; mais que je ne prendrais pas sur moi de répandre ses calomnies; et qu'ayant contracté envers mes souscripteurs l'obligation de leur donner des choses utiles ou amusantes, je ne pouvais remplir leurs feuilles d'altercations particulières qui ne les concernaient nullement, sans commettre à leur égard une injustice manifeste. Aujourd'hui un grand nombre de nos imprimeurs ne se font pas scrupule de satisfaire la méchanceté individuelle, par des diatribes contre nos réputations les plus belles, envenimant les haines jusqu'à exciter des duels: ils sont en outre assez indiscrets pour se livrer à des réflexions satiriques sur le gouvernement des états voisins, et même sur la conduite des meilleurs alliés de notre nation; ce qui peut avoir les plus fâcheuses conséquences. Je fais ces observations pour les jeunes imprimeurs, afin qu'ils se gardent de jamais souiller leurs presses et déshonorer leur profession, en se prêtant à ces infamies, et afin qu'ils s'y refusent avec

Digitized by Google

fermeté ; ils peuvent voir, par mon exemple, qu'après tout, une telle conduite ne nuira pas à leurs intérêts.

En 1733, j'envoyai un de mes ouvriers à Charlestown, dans la Caroline du sud, où l'on avait besoin d'un imprimeur. Je lui fournis une presse et des caractères, d'après un traité de société en vertu duquel je devais toucher le tiers des bénéfices et supporter le tiers des dépenses. C'était un homme instruit, mais ne connaissant rien en comptabilité, et quoiqu'il me fît quelquefois des remises d'argent, je ne pus, de toute sa vie, en obtenir un compte, ni même aucun exposé satisfaisant de l'état de notre société. A sa mort, les affaires furent continuées par sa veuve, née en Hollande, et qui avait été élevée dans ce pays où la connaissance des comptes fait, m'a-t-on assuré, partie de l'éducation des femmes ; non-seulement elle m'envoya un état de la situation des affaires, aussi clair qu'il était possible de le former, mais elle continua à m'envoyer un compte, chaque trimestre, avec autant de régularité que d'exactitude ; et conduisit ses affaires avec tant de succès, qu'elle parvint à élever honorablement une famille nombreuse, et qu'à l'expiration du terme de la société, elle se trouva en état d'acheter de moi l'imprimerie et d'y établir son fils. Je fais mention de cette

Digitized by Google

affaire surtout dans la vue de recommander à nos jeunes femmes cette branche d'éducation, comme devant probablement être, en cas de veuvage, plus utile pour elles et pour leurs enfans que la musique et la danse; car elle les préservera des pertes que leur attirerait l'intervention des gens d'affaires, et les mettra peut-être en état de continuer un commerce avantageux, et d'entretenir leurs correspondances jusqu'à ce qu'un fils soit en âge de prendre la maison et de la diriger : inestimable avantage pour la prospérité d'une famille.

Vers 1734, il arriva parmi nous un jeune prédicateur presbytérien qu'on nommait HemphiH. Il avait un bel organe, et débitait d'excellens discours qu'il paraissait improviser. Il attira un grand nombre d'auditeurs de différentes sectes qui se réunissaient pour en faire l'éloge. Je devins un des plus constans à le suivre. Ses sermons me plaisaient, parce qu'ils insistaient peu sur le dogme, mais inculquaient fortement la pratique de la vertu, ou de ce qu'on appelle en style religieux, *les bonnes œuvres*. Sa doctrine déplut pourtant à ceux des membres de notre congrégation qui se regardaient comme presbytériens orthodoxes; et de concert avec plusieurs anciens ministres, ils l'accusèrent devant le synode de sentimens hétérodoxes, afin de le réduire au silence. Je devins son partisan zélé,

Digitized by Google

je contribuai de tout mon pouvoir à former un parti en sa faveur et combattis quelque temps pour lui avec espoir de succès. On écrivit beaucoup pour et contre en cette occasion; et m'apercevant que, quoique prédicateur élégant, Hemphill n'était qu'un pauvre écrivain, je rédigeai pour lui deux ou trois pamphlets, et un article dans la gazette d'avril 1735. Ces écrits, suivant le sort ordinaire des ouvrages de controverse, quoique lus avec avidité dans le moment, ne tardèrent pas à être oubliés, et je ne sais s'il en existe aujourd'hui un seul exemplaire.

Pendant la contestation, un malheureux incident fit très grand tort à sa cause. Un de nos adversaires l'ayant entendu prêcher un sermon que l'on admira fort, se souvint de l'avoir lu quelque part en tout ou en partie. Il fit des recherches, et en trouva un passage cité tout au long dans une des *revues* d'Angleterre, et tiré d'un discours du docteur Foster. Cette découverte éclaircit les rangs de notre parti; bien des gens l'abandonnèrent, et le triomphe du synode en fut plus assuré. Je tins bon cependant: je trouvais qu'il valait mieux prononcer de bons sermons composés par d'autres, que d'en donner de mauvais de sa façon, comme le faisaient la plupart de nos prédicateurs. Il m'avoua ensuite qu'aucun de ceux qu'il avait prêchés n'était son

Digitized by Google

ouvrage, ajoutant que sa mémoire était si bonne, qu'il pouvait retenir et répéter un discours après l'avoir lu une seule fois. Après notre défaite, il nous quitta pour aller chercher meilleure fortune ailleurs, et je cessai absolument de fréquenter notre congrégation; toutefois je continuai, pendant bien des années, ma souscription pour l'entretien de ses ministres.

J'avais commencé à étudier les langues, en 1733. J'appris tout seul en peu de temps le français assez bien pour pouvoir lire aisément les livres écrits en cette langue. Je passai alors à l'italien. Un de mes amis qui l'apprenait aussi venait souvent me tenter en me proposant une partie d'échecs. Trouvant que ce jeu me prenait une trop grande partie du temps que je destinais à l'étude, je finis par refuser de jouer davantage, à moins que le vainqueur n'eût le droit, à chaque partie gagnée, d'imposer une tâche au vaincu, soit une certaine quantité de pages de grammaire à apprendre, soit une traduction, et cette tâche, on s'engageait d'honneur à la remplir avant la partie prochaine. Comme nous étions de même force, ce fut à coups de *mats* que nous nous fîmes entrer l'italien dans la tête. Avec un peu de peine, j'appris ensuite l'espagnol, assez pour le lire. J'ai déjà dit que j'avais commencé à apprendre le latin

Digitized by Google

à l'école pendant une année seulement, étant encore fort jeune, et depuis, je l'avais entièrement négligé. Mais quand j'eus fait connaissance avec le français, l'italien et l'espagnol, je fus surpris de remarquer, en prenant un Nouveau-Testament latin, que je comprenais cette langue mieux que je ne le croyais; ce qui m'encouragea à en reprendre l'étude; je la trouvai d'autant plus facile, que les trois autres m'avaient aplani la voie. Cette expérience m'a fait penser qu'il y a quelque inconséquence dans notre mode ordinaire d'enseignement des langues. On nous dit qu'il convient de commencer par le latin, et que lorsque nous le saurons, il nous sera plus facile d'apprendre les langues modernes qui en sont dérivées; et cependant nous ne commençons point par le grec, afin qu'il nous fasse arriver plus facilement au latin. Il est bien vrai que si nous parvenons à gagner le haut d'un escalier, sans mettre le pied sur les marches, le moyen le plus facile pour descendre sera de nous en servir; mais certainement, lorsqu'il s'agira de monter, le plus facile sera de commencer par les premières marches. Je voudrais que ceux qui dirigent l'éducation de la jeunesse fissent à ce sujet de mûres réflexions. Puisqu'un grand nombre de ceux qui commencent par le latin, l'abandonnent après

Digitized by Google

avoir passé plusieurs années sans y faire de grands progrès, et puisque le peu qu'ils en ont appris leur devient presque inutile, en sorte que leur temps a été perdu, n'aurait-il pas mieux valu qu'ils eussent commencé par le français, passé ensuite à l'italien, et de là au latin ? En effet, en supposant qu'après avoir employé le même temps à l'étude des langues, ils y eussent renoncé sans être jamais arrivés au latin, du moins ils sauraient une ou deux autres langues qui, étant vivantes, pourraient leur être utiles dans le commerce de la vie.

Après dix ans d'absence de Boston, ayant enfin acquis quelque aisance, j'y fis un voyage pour revoir mes parens, ce qui plus tôt m'aurait été impossible. En en revenant, je passai par New-Port pour voir mon frère James, qui y avait transporté son imprimerie. Nos anciens différends étaient oubliés, et notre entrevue fut cordiale et affectueuse. Sa santé déclinait rapidement. Il me témoigna le désir qu'après sa mort, qu'il ne croyait pas éloignée, je prisse chez moi son fils, alors âgé de dix ans, pour lui apprendre l'état d'imprimeur, ce que je fis par la suite, après l'avoir auparavant envoyé quelques années dans une école. Sa mère continua les affaires jusqu'à ce qu'il fût en état de s'en charger, et alors j'aidai son établissement en lui donnant un assortiment de caractères neufs ;

Digitized by Google

ceux de l'imprimerie de son père étant presque usés. Ce fut ainsi que je dédommageai amplement mon frère du tort que j'avais pu lui faire en le quittant de si bonne heure.

En 1736, je perdis un de mes fils, bel enfant de quatre ans, qui mourut de la petite vérole. Je le regrettai amèrement, et je me reproche encore de ne pas l'avoir fait inoculer: avis aux parens qui négligent cette précaution; jamais, disent-ils, ils ne se pardonneraient si leur enfant venait à mourir par suite de cette opération. Mon exemple doit leur montrer que le regret doit être le même dans le cas contraire; et qu'ainsi le parti à choisir est celui qui présente le moins de dangers.

Notre club, la *junte*, fut trouvé si utile, et procurait tant de satisfaction à ses membres, que plusieurs de nous désiraient y introduire leurs amis, ce qui ne pouvait se faire sans excéder le nombre de douze, auquel nous nous étions fixés comme le plus convenable. Nous nous étions fait une loi, en commençant, de tenir secrète notre association, et le secret fut assez bien gardé. Notre but, en cela, était de prévenir les demandes de personnes qui ne nous auraient pas convenu, et qu'il nous aurait pu être difficile de refuser. J'étais de ceux qui s'opposaient à toute augmentation à ce nombre; mais je fis par écrit la proposition que chaque membre sé-

Digitized by Google

parément tâchât de former un club subordonné, qui aurait les mêmes réglemens, les mêmes questions, etc., sans informer ceux qui le composeraient de sa liaison avec la *junte*. Les avantages que nous nous proposions étaient de former un beaucoup plus grand nombre de jeunes citoyens à l'aide de nos institutions; de mieux connaître, en toute occasion, l'opinion générale, chaque membre de la *junte* ayant droit de proposer dans son club séparé telles questions qu'il jugeait convenable, et devant faire à la *junte* son rapport sur ce qui s'y passait; enfin de pourvoir à nos intérêts particuliers en obtenant des recommandations plus étendues, et d'augmenter notre influence sur les affaires publiques et nos moyens de faire le bien, en répandant dans les différens clubs les sentimens de la *junte*. Ce projet fut approuvé; chaque membre essaya de former son club; mais tous ne réussirent point. On n'en put compléter que cinq à six, auxquels on donna différens noms, comme *la vigne*, *l'union*, *le lien*, etc. Outre l'utilité dont ils étaient à ceux qui les composaient, ils nous procuraient à nous de l'amusement, des informations et de l'instruction, répondant d'ailleurs assez bien à nos intentions d'influence sur l'esprit public en certaines occasions, ainsi que j'en citerai quelques exemples quand j'en serai à l'époque où ils arrivèrent.

Digitized by Google

Mon premier pas dans les affaires publiques fut d'être nommé, en 1736, secrétaire de l'assemblée générale. Ce choix eut lieu cette année-là sans opposition; mais la suivante, lorsque je fus proposé de nouveau (le choix du secrétaire étant annuel comme celui des membres), un nouveau membre de l'assemblée fit un long discours contre moi, pour favoriser quelque autre candidat. Je fus pourtant nommé, ce qui me convenait d'autant mieux qu'outre les appointemens de secrétaire, cette place me fournissait l'occasion de conserver les bonnes grâces des membres de l'assemblée, afin de m'assurer l'impression des opinions, des lois, du papier-monnaie et des autres pièces officielles, travaux qui, en somme, étaient fort profitables. Je ne fus donc pas très charmé de l'opposition de ce nouveau membre qui était un homme riche, d'une bonne éducation, et possédant des talens qui paraissaient devoir, avec le temps, lui procurer dans la chambre une influence qu'il y obtint effectivement par la suite. Je ne cherchai cependant point à gagner ses bonnes grâces par de serviles complaisances; mais, au bout d'un certain temps, j'usai d'une autre méthode. Ayant appris qu'il avait dans sa bibliothèque un certain livre rare et curieux, je lui écrivis un billet pour lui témoigner le désir de le lire, et le prier de me faire le plaisir de me le prêter pour quelques jours.

Digitized by Google

Il me l'envoya sur-le-champ, et moi, au bout d'une semaine, je le lui renvoyai, accompagné d'un nouveau billet avec les plus vifs remercîmens pour sa complaisance. La première fois que nous nous rencontrâmes dans la chambre, il m'adressa la parole, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, et me témoigna beaucoup de civilités; et, depuis ce temps, il s'est toujours montré disposé à m'être utile en toute occasion, si bien que nous sommes devenus grands amis, et que notre amitié a duré jusqu'à sa mort. C'est un nouvel exemple de la vérité d'une vieille maxime que j'avais apprise, et qui dit : « *Celui qui vous a une fois rendu un service « sera plus disposé à vous en rendre un autre que « celui que vous avez obligé vous-même* ». On voit aussi par là combien il est plus profitable d'écarter avec prudence les occasions d'inimitié, que de les saisir, en s'y montrant trop sensible, que d'y répondre par de l'aigreur, que de les perpétuer par des procédés désobligeans.

En 1737, le colonel Spotswood, dernier gouverneur de la Virginie, et alors maître général des postes, étant mécontent de la conduite de son délégué à Philadelphie, à cause de sa négligence à rendre ses comptes, et du peu d'exactitude qu'ils présentaient, lui retira sa commission et me l'offrit. Je l'acceptai avec plaisir, et j'y trouvai un grand

Digitized by Google

avantage ; car, quoique les honoraires de cette place fussent modiques, elle facilitait ma correspondance, ce qui améliorait mon journal et en augmentait le débit, ainsi que le nombre des annonces qu'on y insérait : aussi arriva-t-il à me rapporter beaucoup. Le journal de mon vieux compétiteur tomba en proportion, et je reçus satisfaction sans lui rendre le refus qu'il m'avait fait, quand il tenait le bureau de la poste, de permettre à ses facteurs de se charger de mes feuilles. Le tort que lui fit sa négligence dans ses comptes fut donc très grand, et j'en parle comme d'une leçon pour les jeunes gens qui sont chargés d'administrer les affaires des autres, et qui doivent conclure de là qu'il faut toujours rendre ses comptes avec clarté, et faire ses remises d'argent avec exactitude. La réputation d'une telle ponctualité est la plus puissante de toutes les recommandations pour obtenir de nouvelles places et étendre ses affaires.

Je commençai alors à tourner mes pensées vers les affaires publiques, ne m'occupant d'abord, toutefois, que d'objets d'un ordre inférieur. La police de la ville fut une des premières choses qui me parut avoir besoin d'être réglée. Elle se faisait à tour de rôle par les constables des différens quartiers ; le constable avertissait un certain

Digitized by Google

nombre d'habitans domiciliés de faire avec lui le service de nuit; ceux qui désiraient s'en dispenser lui payaient six shillings par an pour en être exempts. Cette somme était censée affectée à payer des remplaçans, mais c'était dans la réalité beaucoup plus que le constable ne dépensait, ce qui rendait sa place de grand rapport, car pour un faible pour-boire, il s'entourait de tels misérables que pas un habitant respectable n'aurait voulu se trouver en leur compagnie. On négligeait très souvent les rondes, et l'on passait à boire la plupart des nuits. J'écrivis sur cet abus quelques observations que je lus à la *junte*, insistant surtout sur l'inégalité de cette taxe des constables, eu égard à la fortune de ceux qui la payaient; puisque une pauvre veuve dont toutes les propriétés à garder n'excédaient peut-être pas cinquante livres payait ses six shillings comme le plus riche marchand dont les magasins contenaient pour plusieurs mille livres de marchandises. Au résultat, je proposai comme une mesure plus convenable, de soudoyer une garde qui serait chargée constamment de ce service, et, pour en asseoir le fardeau d'une manière plus équitable, de lever une taxe proportionnellement aux propriétés. Cette idée ayant été approuvée à la *junte*, fut communiquée aux autres clubs, mais comme si elle eût pris naissance dans

Digitized by Google

chacun d'eux ; et quoique ce plan n'ait pas été mis immédiatement à exécution, cependant, en préparant les esprits à un changement, il aplanit les voies pour la loi qui fut rendue quelques années après, quand les membres de nos clubs eurent acquis plus d'influence.

Vers cette époque j'écrivis un essai qui, destiné d'abord à la *junte*, fut ensuite publié, sur les incendies occasionés par divers accidens et par le défaut de soins, avec l'indication des précautions à prendre et des moyens à employer pour les prévenir. On en parla comme d'un écrit utile, et il donna lieu à un projet qui ne tarda pas à se réaliser ; c'était de former une compagnie pour éteindre plus promptement les incendies, et pour s'aider mutuellement à sauver les objets mis en danger par le feu. Il se trouva, de premier abord, pour ce projet jusqu'à trente sociétaires. Nos réglemens obligeaient chaque membre à tenir toujours en état de service un certain nombre de seaux en cuir et aussi de paniers et de grands sacs, pour le transport du mobilier, et à les diriger sur chaque incendie : nous convînmes de passer une soirée ensemble chaque mois, pour nous communiquer les idées qui se présenteraient à nous sur ce sujet, et dont il pourrait résulter quelque chose de bon à faire en cas d'incendie. L'utilité de cette institution fut bientôt sentie, et

Digitized by Google

le nombre des personnes qui voulurent entrer dans notre société devenant trop considérable, nous leur conseillâmes d'en former une seconde, ce qu'ils firent. De nouvelles compagnies s'établirent ainsi les unes après les autres, et devinrent si nombreuses qu'elles comprirent presque tous les habitans de la ville qui étaient propriétaires : celle que je formai la première, la compagnie de *l'union contre l'incendie*, existe encore au moment où j'écris, après cinquante ans d'établissement; mais tous les premiers membres en sont morts, excepté un seul qui est mon aîné d'un an. Les amendes que payait chaque membre qui ne se trouvait pas à l'assemblée du mois ont été employées à l'achat de pompes, d'échelles, de crochets et d'autres outils pouvant être utiles à chaque compagnie; si bien qu'il n'existe peut-être pas dans tout l'univers une ville mieux pourvue des moyens d'arrêter un incendie dans son origine. Dans le fait, depuis ces institutions, le feu n'a jamais détruit à Philadelphie plus d'une ou deux maisons à-la-fois, et bien souvent il a été éteint avant que la maison où il avait commencé fût à demi consumée.

En 1739, il nous arriva d'Irlande le révérend M. Whitfield, qui s'y était rendu remarquable comme prédicateur ambulant. On lui permit d'a-

Digitized by Google

bord de prêcher dans quelques-unes de nos églises; mais le clergé l'ayant vu de mauvais œil, lui refusa bientôt ses chaires, et il fut obligé de prêcher dans les champs. La multitude de personnes de toute secte et de toute opinion qui suivirent ses sermons fut immense; j'y trouvai une ample matière à observation, en considérant l'influence extraordinaire que ses moyens oratoires exerçaient sur ses auditeurs qui étaient devant lui dans l'admiration et le respect, bien qu'il fût dans l'usage de les traiter fort mal, les assurant qu'ils étaient par nature *à demi brutes et à demi diables*. Ce fut miracle de voir le changement subit qu'il opéra dans nos habitans. Au lieu d'un état d'insouciance et d'indifférence sur la religion, il semblait que tout le monde devînt religieux, et l'on ne pouvait marcher le soir dans la ville sans entendre, dans chaque rue, les familles chanter des psaumes dans les maisons. Comme on trouva de l'inconvénient à s'assembler en plein champ, au risque de toutes les intempéries de l'air, on s'empressa de proposer la construction d'un édifice pour ces réunions; on nomma des commissaires chargés de recueillir les contributions volontaires, et l'on eut bientôt trouvé la somme nécessaire pour acheter le terrein et élever le bâtiment, auquel on donna cent pieds de long sur soixante-dix de large: les travaux furent

Digitized by Google

conduits avec tant de zèle, qu'ils se terminèrent beaucoup plus tôt qu'on n'aurait pu l'espérer. L'édifice et le terrein furent confiés aux soins d'une commission, et destinés expressément à l'usage *de tout prédicateur de quelque religion qu'il fût*, qui voudrait adresser quelque discours au peuple de Philadelphie; le but de cet établissement étant d'être utile, non à une secte particulière, mais à l'universalité des habitans; de sorte que si le mufti de Constantinople voulait envoyer un missionnaire pour nous prêcher l'islamisme, il trouverait une chaire à son service.

M. Whitfield, en nous quittant, se rendit en Géorgie, prêchant, chemin faisant, dans toutes les colonies qu'il traversait. On n'avait commencé que depuis peu à s'établir dans cette province; mais ses premiers habitans n'étaient pas des laboureurs actifs, accoutumés au travail, qui seuls conviennent à une telle entreprise. C'étaient des marchands ruinés, des débiteurs insolvables, des paresseux et des oisifs, tirés des prisons, qui, trouvant des forêts immenses, qu'ils étaient incapables de défricher, et étant hors d'état de supporter les fatigues d'un nouvel établissement, périssaient en grand nombre, et laissaient de malheureux enfans sans ressources et sans appui. Leur déplorable situation toucha vivement le cœur bienfaisant de

Digitized by Google

M. Whitfield, et lui inspira l'idée d'établir en Géorgie un asile pour l'entretien et l'éducation des orphelins. En revenant vers le nord, il prêcha en faveur de cet établissement charitable, et recueillit des sommes considérables, car son éloquence avait un merveilleux pouvoir sur les cœurs et sur les bourses, ainsi que j'en fis moi-même l'épreuve. J'étais loin de désapprouver son plan; mais comme la Géorgie manquait de matériaux et d'ouvriers, et qu'on se proposait de les y envoyer de Philadelphie à grand frais, je pensai qu'il aurait mieux valu construire l'édifice dans cette dernière ville, et y faire venir les orphelins. Je lui en donnai l'avis; mais il persista dans son premier projet, et rejeta mon conseil, ce qui me détermina à refuser de contribuer. Quelque temps après, assistant à un de ses sermons, je m'aperçus qu'il avait dessein de le finir par une quête, et je me promis tout bas qu'il n'obtiendrait rien de moi: j'avais en poche une poignée de monnaie de cuivre, trois ou quatre dollars en argent, et cinq pistoles en or. A mesure que son discours avançait, je sentis ma résolution fléchir, et je me décidai à donner ma monnaie de cuivre; un autre trait d'éloquence me rendit honteux d'offrir si peu de chose, et j'allai jusqu'à mes dollars; enfin, sa péroraison fut si entraînante, que ma poche se vida tout entière dans la bourse

Digitized by Google

du quêteur, or et tout ! A ce même sermon assistait aussi un des membres de notre club qui, partageant mon opinion sur l'hospice à bâtir en Géorgie, et se doutant qu'il y avait des projets de quête, avait eu la précaution de vider ses poches avant de sortir de chez lui ; cependant, à la fin du discours, il se sentit pris d'un vif désir de donner quelque chose, et s'adressa à un de ses amis qui se trouvait près de lui, le priant de lui prêter quelque argent. Heureusement pour sa bourse, il tombait sur le seul homme peut-être de toute l'assemblée qui fût resté inébranlable, et qui lui fit cette réponse : « En tout autre temps, voisin Hopkinson, « ma bourse te sera ouverte; mais elle t'est fer- « mée en ce moment, parce que tu ne me parais « pas dans ton bon sens. »

Quelques ennemis de M. Whitfield affectèrent de supposer qu'il appliquerait à son usage personnel le produit de ces donations ; mais moi qui le connaissais particulièrement, étant chargé de l'impression de ses sermons et de tous ses ouvrages, je n'ai jamais conçu le plus léger soupçon sur son intégrité, et je suis encore aujourd'hui très fermement convaincu que toute sa conduite était celle d'un parfait honnête homme; mon témoignage en sa faveur doit avoir d'autant plus de poids, que nos idées religieuses n'étaient pas les mêmes. Il priait quel-

Digitized by Google

quefois pour ma conversion ; mais il n'a jamais eu la satisfaction de croire que ses prières eussent été exaucées. Notre amitié était *de ce monde*, sincère des deux côtés, et elle a duré jusqu'à sa mort. Le trait suivant fera voir sur quel pied nous vivions ensemble. Un jour qu'il arrivait d'Angleterre à Boston, il m'écrivit qu'il viendrait incessamment à Philadelphie ; mais qu'il ne savait où y loger, car son vieil ami et ancien hôte, M. Benezet, avait quitté cette ville pour German-Town. Je lui répondis qu'il connaissait ma maison, et que, s'il pouvait se contenter du peu d'agrémens qu'elle lui offrirait, il y serait le bienvenu. Sa réplique fut que, si je lui faisais cette offre pour l'amour du *Christ*, je ne pourrais manquer d'en être récompensé. « Entendons-nous bien, lui répondis-je, « ce n'est pas *pour l'amour du Christ* que je vous « offre ma maison, mais *pour l'amour de vous* ». Un de nos amis communs me dit en plaisantant que connaissant aux dévots l'habitude, quand on leur rend service, de débarrasser leurs épaules du fardeau de la reconnaissance, en le rejetant sur le ciel, j'avais trouvé moyen de le fixer sur la terre.

Ce fut à Londres que je vis M. Whitfield pour la dernière fois ; il m'y consulta sur son établissement d'orphelins, et sur le projet d'y former un collège.

Digitized by Google

Il avait l'organe net et sonore, et articulait ses mots si distinctement, qu'on pouvait l'ouïr intelligiblement à une très grande distance, son auditoire gardant d'ailleurs toujours le plus profond silence. Il prêchait, un soir, du haut des degrés de Court-house, qui est au milieu de Market-street, à gauche de Second-street, qui la traverse à angle droit. Une longueur considérable de ces deux rues était remplie d'auditeurs; me trouvant sur les derniers rangs dans Market-street, j'eus la curiosité d'essayer jusqu'à quelle distance je continuerais à l'entendre, et je descendis la rue du côté de la rivière; sa voix me parvint distinctement jusque près de Front-street, encore le bruit de la rue contribuait-il à la couvrir. Imaginant alors un demi-cercle, dont la distance qui me séparait de lui serait le rayon, et qui serait rempli d'auditeurs, à chacun desquels je donnais deux pieds carrés, je calculai qu'il pouvait être entendu par plus de trente mille personnes. Cela me réconcilia avec ce que j'avais lu dans les journaux, qu'il avait prêché dans les champs devant vingt-cinq mille personnes, et avec ce que l'histoire rapporte de généraux haranguant une armée entière, ce dont j'avais douté quelquefois. (1)

(1) M. Whitfield, encore fort jeune, prêchant un jour en plein

Digitized by Google

A force de l'entendre, je parvins à distinguer aisément les sermons qu'il avait nouvellement composés, de ceux qu'il avait souvent prononcés dans le cours de ses voyages. Son débit s'était tellement perfectionné à l'égard de ces derniers; sa voix, son ton, son accent, ses gestes étaient si parfaits, si bien adaptés à ce qu'il voulait dire que ceux même qui ne prenaient pas intérêt à ses sujets, ne pouvaient se défendre d'être enchantés de lui; c'était un plaisir du même genre que celui qu'on éprouve en entendant d'excellente musique. C'est un avantage qu'ont les prédicateurs ambulans sur ceux qui sont stationnaires, ceux-ci ne pouvant améliorer le débit de leurs sermons par des répétitions aussi fréquentes. L'habitude qu'il avait d'écrire et de faire imprimer de temps en temps les sermons, donna grand avantage sur lui à ses

air, un tambour, qui se trouvait là, voulut interrompre le sermon et se mit à battre la caisse de toutes ses forces, de manière à couvrir la voix du prédicateur. En vain M. Whitfield déployait toute la puissance de son organe, le bruyant instrument le dominait. Alors il interpella le tambour: « Mon ami, lui dit-il, nous ser « vons, vous et moi, les deux plus grands maîtres qui existent. Vous « battez le rappel pour le roi George, et moi pour notre seigneur « Jésus-Christ. Au nom de Dieu, ne nous nuisons pas l'un à l'au- « tre; le monde est assez grand pour nous deux, et nous pouvons « faire des recrues chacun de notre côté ». Cette apostrophe mit le tambour en belle humeur; il se retira paisiblement, et laissa le prédicateur en possession du champ de bataille.

Digitized by Google

ennemis ; car des expressions peu mesurées, et même des opinions erronées échappées dans la chaleur du débit, peuvent se justifier ou s'expliquer par la supposition que certaines modifications ont pu les accompagner ; la preuve peut aussi n'en pas être constante ; mais *littera scripta manet*. La critique se déchaîna violemment contre ses écrits, et avec une telle apparence de raison, qu'elle diminua le nombre de ses sectateurs, et l'empêcha d'en faire de nouveaux. Je suis convaincu que, s'il n'avait jamais rien écrit, il aurait laissé des partisans plus nombreux et plus considérables, et que sa réputation se serait encore grossie après sa mort ; car, ne laissant après lui rien à censurer, rien qui pût affaiblir sa renommée, ses prosélytes auraient été libres de lui attribuer toute la variété de talens qu'aurait pu lui souhaiter l'enthousiasme de leur admiration.

Mes affaires prenaient alors beaucoup d'accroissement, et mon aisance augmentait tous les jours ; mon journal était devenu très productif ; car il fut pendant quelque temps le seul qui existât dans cette province et dans celles qui l'avoisinaient. Je reconnus par expérience la vérité de cet adage : *Qu'après avoir gagné le premier sac, il est plus facile de gagner le second* ; car l'argent est de nature prolifique.

Digitized by Google

L'association que j'avais formée dans la Caroline ayant réussi, ce succès m'encouragea à en former d'autres, et à aider plusieurs de mes ouvriers qui s'étaient bien conduits, en les établissant imprimeurs dans différentes colonies, aux mêmes conditions que je l'avais fait en Caroline. Plusieurs d'entre eux prospérèrent, et se trouvèrent en état, au bout des six années, terme de notre société, de m'acheter leur imprimerie, et de travailler pour leur compte seul, ce qui procura l'établissement de plusieurs familles. Les sociétés finissent souvent par des querelles : pour moi j'eus le bonheur que tout se passât à l'amiable pendant le cours des miennes, et lors de leur dissolution : cet avantage a été, je crois, dû en grande partie à la précaution d'avoir exprimé très explicitement, dans nos traités, les obligations de chaque associé, de sorte qu'il ne restait aucun sujet de contestation. C'est une précaution que je ne saurais trop recommander à tous ceux qui contractent des sociétés; car quelles que soient l'estime réciproque et la confiance mutuelle des associés quand ils signent leur traité, il peut survenir ensuite de petites jalousies, des dégoûts, des mécontentemens sur des inégalités vraies ou fausses dans la répartition des charges, dans le partage des soins et des affaires, d'où résultent souvent des ruptures d'amitié, peut-être

Digitized by Google

des procès, et d'autres conséquences désagréables.

J'avais au total bien des raisons pour m'applaudir de m'être établi en Pensylvanie, où manquaient cependant plusieurs choses que je regrettais de n'y pas trouver. Nuls moyens de défense, rien pour une éducation complète de la jeunesse; point de milice, point de collège.

Je fis donc, en 1743, la proposition d'y établir une académie; et pensant à cette époque que le révérend Richard Peters, qui se trouvait alors sans emploi, était l'homme qui convenait pour en avoir la surintendance, je lui communiquai mon plan; mais ayant en vue de s'attacher aux *propriétaires* (1), projet plus avantageux pour lui et qui lui réussit, il se refusa à tenter l'entreprise. Comme je ne connaissais à ce moment personne autre à qui l'on pût confier cette fonction, je laissai dormir mon projet pendant quelque temps. Je fus plus heureux l'année suivante, 1744, dans la proposition et l'établissement d'une *Société philosophique.* L'écrit que je composai à ce sujet doit se trouver dans

(1) On appelait ainsi les héritiers de Guillaume Penn, fondateur de la Pensylvanie, qui, moyennant de légères redevances, y avait distribué des terres à ceux qui avaient voulu s'y établir. Les *propriétaires*, héritiers de Penn, envoyaient en Amérique des gouverneurs chargés de percevoir leurs redevances, et de stipuler leurs intérêts.

Digitized by Google

mes papiers, s'il n'a pas été perdu comme bien d'autres.

Passons à ce qui concerne la défense du pays. L'Espagne ayant été plusieurs années en guerre contre la Grande-Bretagne, et s'étant encore fortifiée de l'alliance de la France, ce qui nous mit dans de grands dangers, et notre gouverneur, Thomas, ayant fait les plus pénibles et les plus longs efforts pour déterminer notre assemblée de quakers à rendre une loi pour organiser la milice et à prendre d'autres mesures pour la sécurité de la province, sans pouvoir y réussir, je résolus d'essayer ce que l'on pourrait obtenir par un engagement volontaire. Pour y disposer les esprits, je commençai par écrire et par publier un pamphlet que j'intitulai *Simple Vérité*. J'y mis dans le plus grand jour notre position déplorable, la nécessité de l'union et de la discipline pour notre défense, et je promis de proposer dans quelques jours, à la signature de tous les habitans, une association à ce sujet. Cet écrit produisit un effet aussi soudain que surprenant. On vint me presser de dresser l'acte d'association; l'ayant rédigé de concert avec quelques amis, je convoquai une assemblée générale des citoyens dans le grand édifice dont j'ai déjà parlé. Elle fut très nombreuse. J'avais préparé un certain nombre d'exemplaires

Digitized by Google

imprimés, et fait placer de l'encre et des plumes en divers endroits de la salle. Je fis une courte harangue sur la circonstance, je lus ensuite l'acte, y ajoutai quelques explications, et en distribuai les exemplaires qui furent signés avec empressement, sans qu'on y fît la moindre objection. Quand l'assemblée se fut séparée, et qu'on eut réuni les exemplaires, nous les trouvâmes revêtus de plus de douze cents signatures; et d'autres ayant été répandus dans le pays, les signataires finirent par monter à plus de dix mille. Tous se munirent d'armes dans le plus court délai possible, se formèrent en compagnies et en régimens, nommèrent leurs officiers, et se réunirent une fois par semaine pour apprendre l'exercice et les autres parties du service militaire. Les femmes firent des souscriptions entre elles pour fournir des drapeaux en soie qu'elles présentèrent aux diverses compagnies, et sur lesquels on peignit des devises et des inscriptions que je donnai. Les officiers des compagnies du régiment de Philadelphie s'étant assemblés, me choisirent pour colonel; mais sentant mon incapacité, je refusai, et recommandai M. Lawrence, homme d'un extérieur imposant, qui jouissait d'une grande influence, et qui réunit alors les suffrages. Je proposai une loterie pour fournir aux dépenses de la construction d'une

Digitized by Google

batterie sous la ville, et de l'achat des canons; elle fut promptement remplie, et la batterie bientôt construite. Nous achetâmes de vieux canons à Boston; mais comme ils ne nous suffisaient pas, nous écrivîmes à Londres pour en avoir d'autres. Nous sollicitâmes en même temps nos propriétaires de venir à notre secours, quoique sans grand espoir d'en rien obtenir. Le colonel Lawrence, MM. Allen, Abraham Taylor et moi, fûmes envoyés à New-York par l'association pour emprunter du gouverneur Clinton quelques canons. Il nous refusa d'abord péremptoirement; mais à un dîner, avec son conseil, où l'on but force vin de Madère, comme c'était alors l'usage dans cette ville, il s'adoucit par degrés et promit de nous en prêter six. Après avoir bu quelques verres de plus, il s'avança jusqu'à dix, et enfin il nous en accorda dix-huit de la meilleure grâce. C'étaient d'excellens canons, du calibre de dix-huit, montés sur leurs affûts, et nous nous empressâmes de les faire partir et de les placer sur nos batteries. Les associés y montèrent la garde toutes les nuits, tant que la guerre dura, et j'y faisais régulièrement mon service à mon tour, en qualité de simple soldat.

Mon activité dans ces diverses opérations fut agréable au gouverneur et au conseil; ils m'accordèrent leur confiance, et me consultèrent sur

Digitized by Google

toutes les mesures dans lesquelles leur concours pouvait être utile à l'association. Appelant la religion à notre aide, je leur proposai de proclamer un jeûne, afin d'exciter à la réforme des mœurs, et d'appeler les bénédictions du ciel sur notre entreprise. Ils adoptèrent mon avis ; mais comme c'était le premier jeûne auquel on eût jamais songé dans la province, le secrétaire n'avait aucun précédent pour rédiger la proclamation. L'éducation que j'avais reçue dans la Nouvelle-Angleterre, où l'on proclame un jeûne tous les ans, me fut ici de quelque avantage ; je dressai cette proclamation dans le style d'usage; elle fut traduite en allemand, imprimée dans les deux langues, et répandue dans la province. Elle donna au clergé des différentes sectes beau jeu pour engager les membres de leur église à entrer dans notre association, et toutes s'y seraient probablement réunies, excepté celle des quakers, si la paix n'eût été promptement conclue.

Quelques-uns de mes amis pensaient que ma participation active à toute cette affaire offenserait cette dernière secte, et par suite nuirait à mes intérêts auprès de l'assemblée de la province où les quakers étaient en grande majorité. Un jeune homme qui avait aussi quelques amis dans l'assemblée, et qui avait envie de me succéder en qualité

Digitized by Google

de secrétaire, vint m'avertir qu'il était arrêté qu'on m'évincerait à la prochaine élection, et il me conseilla, par intérêt pour moi, de donner ma démission, ce qui serait plus honorable que d'être renvoyé. Je lui répondis que j'avais lu ou entendu raconter au sujet d'un homme public qu'il s'était fait une règle de ne jamais demander une place, et de n'en jamais refuser une quand on la lui offrirait. « J'approuve cette détermination, lui dis-je, et ce sera aussi la mienne avec une légère addition : jamais je ne *demanderai*, jamais je ne *refuserai*, jamais je ne *résignerai* aucune place. S'ils veulent disposer, en faveur d'un autre, de ma place de secrétaire, ils me la prendront. Je ne perdrai pas par une renonciation volontaire mon droit à pouvoir user de représailles un jour ou l'autre envers mes adversaires. » Je n'entendis plus parler de rien, et lors de l'élection suivante, je fus réélu à l'unanimité. Il était possible qu'on ne vît pas de bon œil mon intimité récente avec les membres du conseil qui avaient pris le parti du gouverneur dans toutes les discussions relatives aux préparatifs militaires dont la chambre avait été long-temps fatiguée ; et peut-être n'aurait-on pas été fâché que je donnasse volontairement ma démission ; mais on ne se serait pas soucié d'avouer qu'on m'eût retiré cette place, uniquement à

Digitized by Google

cause de mon zèle pour l'association de la milice, et l'on n'avait pas d'autre motif à donner. Je n'étais pas d'ailleurs sans quelque raison de croire que beaucoup d'entre eux voyaient assez volontiers qu'on s'occupât de la défense de la province, pourvu qu'on ne requît pas leur coopération. Enfin je trouvai parmi eux bien plus de gens que je ne l'aurais cru qui, tout en se déclarant contre une guerre *offensive*, étaient nettement pour la guerre *défensive*. Beaucoup de pamphlets pour et contre furent publiés à ce sujet, et quelques-uns par de bons quakers en faveur de la guerre *défensive*, ce qui, je crois, fit effet sur un grand nombre de leurs jeunes gens. Un fait qui se passa dans notre compagnie contre les incendies me fit connaître l'opinion qui prévalait parmi eux à ce sujet. Il avait été proposé que, pour favoriser le projet d'élever une batterie, nous employassions en billets de la loterie les fonds que nous avions alors en caisse, et qui montaient à environ 60 livres. D'après notre réglement, on ne pouvait disposer d'aucune somme que dans la séance qui suivait celle où la proposition avait été faite. La compagnie était composée de trente membres dont vingt-deux étaient quakers, et huit seulement d'autres sectes. Nous nous trouvâmes tous huit à l'assemblée ; mais tout en espérant que quelques quakers se joindraient à

Digitized by Google

nous, cependant nous n'étions nullement sûrs de la majorité. Un seul quaker, M. James Morris, sembla s'opposer à la mesure. Il nous témoigna beaucoup de chagrin que cette proposition eût été faite, *les amis*, nous dit-il, y étant tous contraires, ce qui serait une pomme de discorde et pourrait amener la rupture de la société. Nous lui dîmes que nous ne partagions pas cette crainte, que nous étions la minorité, et que si *les amis* étaient contre la mesure et nous battaient par leurs votes, nous devions, suivant les usages de toute société, nous soumettre, et qu'en effet nous nous soumettrions. Quand l'heure de la décision fut arrivée, on demanda que la question fût mise aux voix. Il convint que nous avions le droit de le faire, mais il nous assura qu'un certain nombre de membres avaient dessein d'assister à la séance pour s'opposer à la mesure, ajoutant que la loyauté exigeait qu'on les attendit quelques instans. Tandis que nous discutions ce point, un domestique vint m'avertir que deux personnes demandaient en bas à me parler; je descendis, et je trouvai deux quakers de nos membres. Ils me dirent qu'ils étaient huit assemblés dans une taverne voisine, qu'ils étaient décidés à venir voter pour nous si leurs voix étaient nécessaires, mais qu'ils espéraient que ce ne serait pas le cas, et nous priaient de ne les

Digitized by Google

envoyer chercher que si nous ne pouvions pas nous passer de leurs suffrages, attendu que leur vote, en cette circonstance, pourrait les brouiller avec des *anciens* et des *amis*. Me trouvant ainsi sûr de la majorité, je remontai, et après avoir feint d'hésiter un peu, je consentis à un délai d'une heure. M. Morris convint que rien n'était plus loyal. Aucun de ses amis opposans ne parut, ce dont il montra beaucoup de surprise ; enfin l'heure étant expirée, la proposition fut adoptée à la majorité de huit contre un. Ainsi, comme sur vingt-deux quakers, huit étaient disposés à voter avec nous, et que les treize autres annonçaient par leur absence qu'ils ne tenaient pas à soutenir l'opposition, je conclus que la proportion des quakers décidés sincèrement contre la guerre défensive était comme un est à vingt-un. En effet, les absens étaient des membres très exacts, jouissant de la meilleure réputation dans notre société et fort bien instruits de ce qui devait être mis en délibération.

L'honorable et savant M. Logan, qui avait toujours été de cette secte, écrivit une adresse aux quakers, où il proclamait son approbation de la guerre défensive, et appuyait son opinion sur les raisonnemens les plus forts : il me remit soixante livres pour les employer à acheter des billets de la loterie créée pour l'établissement de la batterie,

Digitized by Google

me chargeant d'appliquer à la même destination la totalité des lots qui pourraient lui échoir. Il me raconta l'anecdote suivante de son ancien maître, Guillaume Penn, relativement à la question de défense. M. Logan était parti d'Angleterre encore fort jeune, avec le propriétaire G. Penn, et en qualité de son secrétaire. On était en temps de guerre, et un vaisseau armé, qu'on supposait ennemi, donna la chasse à leur bâtiment. Le capitaine se prépara à la défense, mais dit à Guillaume Penn et à sa compagnie de quakers qu'il n'attendait d'eux aucun secours, et qu'ils pouvaient se retirer dans la cabane : tous profitèrent de cet avis, excepté James Logan qui préféra rester sur le pont, et qu'on chargea du service d'un canon. L'ennemi supposé se trouva être un ami, en sorte qu'il n'y eut point de combat ; mais quand le secrétaire descendit communiquer cette nouvelle, Guillaume Penn lui fit une réprimande sévère pour être resté sur le tillac, et s'être montré disposé à prendre part à la défense du bâtiment, contrairement aux principes des *amis*, surtout lorsqu'il n'en avait pas été requis par le capitaine. Cette mercuriale, faite en présence de toute la compagnie, piqua le secrétaire, qui répondit : « Puisque j'étais à tes « ordres, pourquoi ne m'as-tu pas commandé de « te suivre ? Mais tu n'étais pas fâché que je restasse

Digitized by Google

« pour aider à défendre le vaisseau, lorsque tu « croyais qu'il existait quelque danger. »

Le nombre d'années que je passai dans l'assemblée dont la majorité était toujours composée de quakers, me donna de fréquentes occasions de voir l'embarras que leur donnaient leurs principes contre la guerre, toutes les fois qu'une demande de subsides était adressée par la couronne à la chambre pour le service militaire. Ils redoutaient d'offenser, d'un côté, le gouvernement par un refus positif; de l'autre, leurs *amis*, la corporation des quakers, par une complaisance contraire à leurs principes; et ils mettaient en œuvre mille moyens d'évasion pour ne pas satisfaire à la demande, et mille déguisemens de leur complaisance, quand elle devenait inévitable. Le mode, devenu à la fin le plus ordinaire, était d'accorder la somme à la faveur de cette phrase, *pour l'usage du roi*, et de ne jamais demander compte de l'emploi. Mais quand la demande n'était pas faite directement par la couronne, cette phrase ne pouvait servir, et il fallait imaginer quelque autre tournure. Ainsi quand on manqua de poudre, c'était, je crois, pour la garnison de Louisbourg, et que le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre sollicita des secours de la Pensylvanie, ce qui était vivement appuyé par le gouverneur Thomas, les *amis* ne voulurent pas

Digitized by Google

accorder d'argent pour acheter *de la poudre*, parce que c'est une munition de guerre; mais ils votèrent un secours de trois mille livres, en faveur de la Nouvelle-Angleterre, pour être mis à la disposition du gouverneur et employé en acquisition de pain, de farine, de blé ou de *quelque autre grain.* Quelques membres du conseil, voulant jeter la chambre dans un plus grand embarras, conseillaient au gouverneur de ne pas accepter ce secours, parce que ce n'était pas ce qu'il avait demandé; mais il répondit : « Je prendrai l'argent; « car j'entends fort bien ce qu'ils veulent dire : « *quelque autre grain* c'est de la poudre ». Il en acheta en effet, et n'en reçut jamais le moindre reproche. C'était par allusion à ce fait que lorsque, dans notre compagnie contre les incendies, nous étions inquiets du succès de notre proposition pour la loterie, je dis à un de mes amis qui en était membre : « Si nous échouons, demandons « à employer nos fonds à l'acquisition d'une ma- « chine à feu. Les quakers n'auront pas d'ob- « jection à faire : et alors si vous et moi sommes « nommés commissaires, nous acheterons un canon, « qui est certainement une *machine à feu.*—Je vois, « me répondit-il, que votre long séjour dans l'assem- « blée vous a profité; l'équivoque de votre projet « est le vrai pendant du blé ou *quelque autre grain.*»

Digitized by Google

Ces embarras qu'éprouvaient les quakers venaient de ce qu'ils avaient établi et publié, comme un de leurs principes, qu'aucune sorte de guerre n'était légitime, et de ce qu'après avoir une fois publié leurs principes, il ne leur était plus facile de s'en débarrasser, quoiqu'il fût bien possible que leurs opinions changeassent. Cela me rappelle la conduite, beaucoup plus prudente à mon avis, d'une autre secte qui existait parmi nous, de celle des *dunkers*. Je connaissais un de ses fondateurs, Michel Weffare, dans le temps où elle commençait seulement à se montrer. Il se plaignait à moi des indignes calomnies débitées contre eux par les autres sectes, qui les accusaient de principes et de pratiques abominables, auxquelles cependant ils étaient tout-à-fait étrangers. Je lui dis que tel avait toujours été le sort de toute nouvelle secte; et que pour mettre fin à ces injustices, je croyais qu'ils feraient bien de publier leurs articles de foi, et les règles de leur discipline. Il me dit que la proposition en avait été faite parmi eux, mais qu'elle n'avait pas été adoptée : «En voici la raison, « ajouta-t-il : lorsque nous commençâmes à nous « réunir en société, il plut à Dieu d'éclairer nos « esprits de manière à nous faire voir que des doc- « trines prises pour des vérités étaient des erreurs, « et que d'autres prises pour des erreurs étaient

Digitized by Google

« des vérités. De temps à autre, il lui a plu de « nous accorder de nouvelles lumières; nos prin- « cipes se sont améliorés; le nombre de nos er- « reurs a diminué : maintenant nous ne sommes « pas certains d'être arrivés au terme de nos pro- « grès et à la perfection des connaissances spiri- « tuelles ou théologiques : nous craignons donc « que, si une fois nous imprimons notre profes- « sion de foi, nous ne nous y trouvions comme « confinés et enchaînés; que peut-être nous ne « nous prêtions avec répugnance à des améliora- « tions nouvelles, et surtout que nos successeurs « ne s'y prêtent encore moins, regardant tout ce « qu'auraient fait leurs ancêtres et fondateurs « comme une chose sacrée, dont ils ne devraient « jamais se départir ». Cette modestie, dans une secte, est peut-être un exemple unique dans l'histoire du genre humain, chacune d'elles supposant qu'elle est en possession de toute la vérité, et que tous ceux qui s'éloignent de ses opinions sont ensevelis dans l'erreur. Il en est comme de l'homme qui voyage par un épais brouillard; ceux qui sont à quelque distance devant lui sur la route, il les voit enveloppés dans le brouillard aussi bien que ceux qu'il aperçoit derrière lui ou dans les champs sur les côtés; mais auprès de lui tout lui est visible quoique lui-même soit autant que tous les autres

Digitized by Google

au milieu du brouillard. Pour échapper à ce genre d'embarras, les quakers, depuis quelques années, se sont retirés peu-à-peu de l'assemblée et de la magistrature, aimant mieux renoncer à leur pouvoir qu'à leurs principes.

Pour suivre l'ordre des temps, j'aurais dû plus haut dire qu'en 1742 j'inventai un poêle ouvert pour mieux échauffer les appartemens, et en même temps économiser le bois, attendu que l'air froid était échauffé en y entrant. Je fis présent du modèle à M. Robert Grace, un de mes anciens amis, qui, étant propriétaire d'une forge, trouva un grand profit à fondre des plaques pour ces poêles, qui obtinrent bientôt une grande vogue. Pour l'augmenter encore, j'écrivis et publiai un pamphlet ayant pour titre : *Description des foyers nouvellement inventés en Pensylvanie, contenant une explication détaillée de leur construction et de leurs effets, où l'on démontre leur supériorité sur toute autre méthode de chauffer les appartemens, et où l'on répond à toutes les objections qui ont été faites contre leur usage,* etc. Ce pamphlet produisit un bon effet. Le gouverneur Thomas fut si charmé de la construction du poêle qui y était décrit, qu'il m'offrit une patente pour leur vente exclusive, pendant un certain nombre d'années ; mais je la refusai d'après un principe qui a toujours

Digitized by Google

eu beaucoup de poids sur moi en pareilles occasions, et que voici : « c'est que, comme nous retirons de grands avantages des inventions des « autres, nous devons être charmés de trouver l'occa« sion de leur être utiles par les nôtres ; et que nous « devons le faire libéralement et avec générosité. »

Un marchand de fer de Londres, pourtant, s'emparant de ma brochure, et s'appropriant en grande partie ma découverte avec quelques faibles changemens qui ne contribuèrent qu'à la détériorer, y obtint une patente pour la vente de ces cheminées, et gagna par ce moyen une petite fortune, à ce qu'on m'a rapporté. Ce n'est pas le seul cas où des patentes ont été obtenues par d'autres pour mes inventions, quoique ce n'ait pas toujours été avec le même succès; je n'ai jamais réclamé, n'ayant nulle envie de jouir pour moi-même de ce privilège, et détestant les querelles. L'usage de ces cheminées, introduites dans un grand nombre de maisons, tant en Pensylvanie que dans les états voisins, a servi et sert encore à beaucoup économiser le bois.

La paix étant conclue, et l'association pour la milice ayant pris fin avec la guerre, je tournai de nouveau mes pensées vers l'établissement d'une académie. Le premier pas que je fis pour cet objet fut de m'associer un certain nombre d'amis actifs,

Digitized by Google

dont la *junte* me fournit une bonne partie. Le second fut d'écrire et de publier une brochure intitulée : *Propositions relatives à l'éducation de la jeunesse dans la Pensylvanie.* Je la distribuai gratis aux principaux habitans, et, dès que je supposai les esprits un peu préparés par cette lecture, je proposai une souscription pour ouvrir et entretenir une académie. Elle devait se payer par cinquième, d'année en année. En divisant ainsi les paiemens, j'espérais obtenir une somme plus forte, et je ne me trompai point dans mon calcul ; car, si je m'en souviens bien, elle n'alla pas à moins de cinq mille livres.

Dans l'avertissement qui précédait cette proposition de souscription, je ne l'annonçai pas comme de moi, mais comme l'ouvrage de plusieurs *amis du bien public*, évitant autant que je le pouvais, suivant la règle que je m'étais prescrite, de me présenter au public pour auteur d'un plan imaginé pour son bien.

Les souscripteurs, pour mettre immédiatement le projet à exécution, choisirent parmi eux vingt-quatre administrateurs, et chargèrent M. Francis, alors attorney-général, et moi, de rédiger les réglemens constitutifs de l'académie. Dès qu'ils furent arrêtés et signés, on loua une maison, on arrêta des professeurs, et les écoles s'ouvrirent. Ce fut, je crois, dans l'année même, en 1749.

Digitized by Google

Le nombre des écoliers augmentant promptement, la maison se trouva bientôt trop petite, et nous cherchions un terrein bien situé pour en construire une autre, quand le hasard nous en procura une grande, toute bâtie, qui, moyennant de légers changemens, pouvait nous convenir parfaitement. C'était l'édifice dont j'ai déjà parlé, qui avait été construit pour les auditeurs de M. Whitfield, et voici comment nous en obtînmes la possession.

Il faut savoir que les fonds pour cette construction ayant été fournis par des personnes de sectes différentes, on avait eu soin, en nommant les administrateurs chargés du bâtiment et du terrein, de ne donner la prééminence à aucune secte, de peur qu'avec le temps celle qui dominerait ainsi ne vint à s'approprier, pour son usage particulier, un édifice destiné par ses fondateurs au service général : ce fut dans cette vue que chaque secte fut représentée, et que l'on choisit un anglican, un presbytérien, un anabaptiste, un frère morave, etc. A la mort de quelqu'un d'eux, les survivans lui choisissaient un successeur élu parmi les contribuables. Le morave n'avait pas gagné l'affection de ses collègues; il vint à mourir, et l'on résolut de ne plus prendre d'administrateur dans cette secte; la difficulté était alors d'éviter d'en avoir deux qui appartinssent à la même. On pro-

Digitized by Google

posa plusieurs personnes qui, pour cette raison, ne furent pas agréées. Enfin quelqu'un fit mention de moi, avec l'observation que je n'étais qu'un honnête homme, n'appartenant absolument à *aucune secte*, ce qui détermina à m'élire. L'enthousiasme qui avait existé quand on avait construit le bâtiment était depuis long-temps refroidi, et les administrateurs n'avaient pu obtenir de nouvelles cotisations pour payer la rente du terrein et acquitter quelques autres dettes que la construction avait occasionées; ce qui les mettait en grand embarras. Me trouvant alors membre des deux administrations pour cet édifice et pour l'académie, j'eus une belle occasion pour négocier cette affaire, et je conclus enfin un traité par lequel les administrateurs du bâtiment le cédèrent à ceux de l'académie, à la charge par ceux-ci d'acquitter les dettes, d'y conserver une grande salle toujours ouverte aux prédicateurs ambulans, suivant l'intention des fondateurs, et d'entretenir une école gratuite pour l'instruction des enfans pauvres. L'acte de cession fut dressé, et l'administration de l'académie, après avoir payé les dettes, entra en possession. Divisant par étages ce vaste et haut bâtiment, on y établit en haut et en bas les salles nécessaires pour les diverses classes, et l'achat de quelques terreins voisins mit bientôt tout l'établis-

Digitized by Google

sement en état de servir à nos vues et de recevoir les écoliers. Tout le soin et l'embarras des marchés avec les ouvriers, des acquisitions de matériaux, et de la surveillance des travaux, tomba sur moi, et je m'en chargeai d'autant plus volontiers qu'il n'en résultait alors aucun inconvénient pour mes affaires particulières, ayant pris, l'année précédente, un associé capable, laborieux, honnête, M. David Hall, dont je connaissais parfaitement le caractère, car il avait travaillé quatre ans avec moi; il se chargea de tout le détail de l'imprimerie, et me payait régulièrement ma part des bénéfices. Cette société dura dix-huit ans, et nous fut très avantageuse à tous deux.

L'administration de l'académie fut, après un certain temps, incorporée par une charte du gouverneur; ses fonds s'augmentèrent par des fonds qu'on obtint en Angleterre, et par des concessions de terres que firent les propriétaires, et auxquelles l'assemblée ajouta beaucoup par la suite: ce fut là l'origine de l'université actuelle de Philadelphie. J'ai toujours été continué, pendant près de quarante ans, comme un des administrateurs, et j'ai éprouvé un très grand plaisir en voyant nombre de jeunes gens qui y ont reçu leur éducation se distinguer par leurs talens, se rendre utiles dans des emplois publics, et devenir l'ornement de leur pays.

Digitized by Google

Dégagé, comme je viens de le dire, des affaires de mon commerce, ayant acquis une fortune suffisante, quoique modérée, je me flattais de pouvoir consacrer le reste de ma vie à des études et à des amusemens scientifiques. J'achetai tout l'appareil du docteur Spence qui était venu d'Angleterre ouvrir des cours à Philadelphie, et je commençai avec une grande ardeur mes expériences sur l'électricité; mais le public, voyant alors en moi un homme libre de son temps, s'empara de moi pour son service, et chaque partie de notre administration civile m'imposa presque en même temps un nouveau devoir. Le gouverneur me nomma juge-de-paix; la corporation de la cité me fit membre du conseil commun, et bientôt après *alderman;* enfin les citoyens me choisirent pour les représenter à l'assemblée: cette dernière fonction me fut d'autant plus agréable, que je commençais enfin à m'ennuyer d'assister aux séances, pour écouter des débats auxquels ma place de secrétaire ne m'appelait point à prendre part, et qui étaient souvent si peu intéressans que j'en étais réduit à faire, pour m'amuser, des cercles ou des carrés magiques, ou toute autre bagatelle qui pût chasser l'ennui: je songeai aussi qu'en devenant membre de la chambre, mon pouvoir pour faire le bien s'augmenterait. Je ne voudrais cependant pas donner à croire que mon

Digitized by Google

ambition n'ait pas été flattée de toutes ces promotions. Oui, elle l'était ; car, en considérant l'obscurité de mes commencemens, c'étaient de grandes choses pour moi ; et je trouvais d'autant plus agréables tous ces témoignages d'estime publique qu'ils étaient spontanés, et n'avaient été provoqués par aucune sollicitation de ma part.

J'essayai quelque temps les fonctions de juge-de-paix, en assistant aux audiences et en y siégeant pour écouter les causes ; mais voyant qu'il fallait, pour acquérir du crédit dans cette place, avoir plus de connaissance du droit que je n'en possédais, je m'excusai sur l'obligation où j'étais de remplir dans la chambre les fonctions plus importantes de législateur. Je fus réélu pendant dix ans consécutifs, sans avoir jamais ni demandé la voix d'un électeur ni témoigné directement ou indirectement mon désir d'être nommé. Lorsque je pris mon siège dans l'assemblée, mon fils en fut élu secrétaire.

L'année suivante, il s'agissait de conclure un traité avec les Indiens à Carlisle. Le gouverneur envoya un message à la chambre pour lui proposer de nommer des commissaires pris dans son sein, qui, avec quelques membres du conseil, seraient chargés de cette négociation. La chambre fixa son choix sur son orateur, M. Norris et sur moi ; et,

Digitized by Google

ayant reçu notre commission, nous nous rendîmes à Carlisle, où nous trouvâmes les Indiens. Connaissant leur penchant à s'enivrer, et l'humeur querelleuse et turbulente où l'ivresse les jette, nous défendîmes strictement qu'on leur vendît aucunes liqueurs fortes; et quand ils se plaignirent de cette défense, nous leur promîmes que s'ils voulaient rester sobres pendant la négociation, nous leur donnerions du rhum en abondance quand le traité serait terminé. Ils s'y engagèrent et tinrent leur parole, parce qu'on ne leur donna pas de rhum; le traité se discuta avec ordre, et fut conclu à la satisfaction réciproque des parties. Ils réclamèrent alors et reçurent le rhum; c'était dans l'après-midi, leur nombre pouvait monter à une centaine, hommes, femmes et enfans; ils étaient logés dans des cabanes temporaires, construites en carré, à quelques pas de la ville. Dans la soirée, y ayant entendu un grand vacarme, les commissaires allèrent voir de quoi il s'agissait; nous les trouvâmes ayant fait un énorme feu de joie au milieu du carré : tous étaient complètement ivres, hommes et femmes; ils se querellaient et se battaient. Leurs corps cuivrés, à demi nus, qui n'étaient éclairés que par la lueur du feu, et qui se poursuivaient, se battaient, avec les tisons enflammés et en poussant leurs horribles cris,

Digitized by Google

offraient une scène qui ressemblait, plus que l'imagination ne peut le croire, aux idées que nous nous créons sur l'enfer : apaiser le tumulte était une entreprise impossible, et nous nous retirâmes. Au milieu de la nuit, plusieurs d'entre eux vinrent hurler à notre porte en demandant encore du rhum; nous n'y fîmes aucune attention. Le lendemain, ils sentirent le tort de leur conduite, et nous envoyèrent trois de leurs vieux conseillers pour présenter leurs excuses. L'orateur reconnut leur faute, mais la rejeta sur le rhum, et ensuite il chercha à justifier le rhum en disant : « *Le grand esprit qui a fait toutes choses, a fait chaque chose pour un usage, et il faut que chaque chose serve à l'usage pour lequel elle a été faite. Or, quand il a fait le rhum, il a dit :* QUE LE RHUM SERVE A EXTERMINER LES INDIENS *; il faut donc bien que cela soit.* » Et véritablement, s'il entre dans les desseins de la Providence d'anéantir ces sauvages pour faire place aux cultivateurs de la terre, il ne semble pas impossible que le rhum soit un des moyens qu'elle emploie. Déjà il a fait disparaître toutes les tribus qui habitaient autrefois les bords de la mer.

En 1751, le docteur Thomas Bond, un de mes amis particuliers, conçut le projet d'établir un hôpital à Philadelphie; idée véritablement bienfaisante, qui m'a été attribuée, mais dont il est

Digitized by Google

réellement l'auteur. On devait y recevoir et y traiter des malades pauvres, soit qu'ils appartinssent à la province, soit qu'ils fussent étrangers. Il déploya autant de zèle que d'activité pour obtenir des souscriptions; mais c'était une proposition toute nouvelle en Amérique; et mal compris d'abord, il n'obtint que peu de succès. Enfin, il vint me trouver, en me faisant le compliment qu'on ne pouvait réussir dans un projet de bien public sans que j'y prisse part. « Ceux à qui je « propose de souscrire, ajouta-t-il, me demandent « sans cesse : *Avez-vous consulté Franklin sur cette « affaire ? Qu'en pense-t-il ?* Et, quand je leur dis « que je ne vous en ai pas parlé, croyant ce projet « hors du cercle ordinaire de vos occupations, ils « ne veulent point souscrire, et me disent qu'*ils y « réfléchiront* ». Je pris de lui des renseignemens sur la nature et les résultats probables de son plan; et, ses explications m'ayant paru très satisfaisantes, non-seulement je souscrivis pour mon propre compte, mais encore j'entrepris de grand cœur de lui procurer d'autres souscriptions, prenant la précaution toutefois, avant d'en solliciter aucune, de tâcher d'y préparer l'esprit public, en écrivant sur ce sujet dans les journaux, suivant mon usage ordinaire en pareil cas, et ce que le docteur Bond avait négligé. Les souscriptions devinrent

Digitized by Google

alors plus abondantes ; mais lorsqu'elles commencèrent à baisser, je vis qu'elles seraient insuffisantes, à moins de quelque secours de l'assemblée. Je proposai, en conséquence, de lui présenter une pétition, ce qui fut fait. Les membres nommés par les campagnes ne goûtèrent pas d'abord le projet ; ils objectèrent qu'il ne serait utile qu'à la ville, que par conséquent c'était à la ville seule à en supporter les frais, et qu'ils doutaient que ses habitans eux-mêmes l'approuvassent. Je répondis qu'au contraire leur approbation était si générale, qu'on parviendrait indubitablement à lever une somme de deux mille livres, par des donations volontaires ; supposition qu'ils considérèrent comme extravagante et totalement impossible. Ce fut là-dessus que je bâtis mon plan. Je demandai à être autorisé à présenter un bill, pour incorporer en société les souscripteurs, suivant le désir de leur pétition, et pour leur accorder une somme qu'on laisserait en blanc : cette autorisation je l'obtins surtout d'après la considération que la chambre pourrait rejeter le bill si elle ne l'approuvait pas. Je le rédigeai de manière à ce que la clause importante fût conditionnelle dans les termes suivans : « Et il est décrété par l'autorité susdite que, lorsque lesdits souscripteurs auront choisi leurs administrateurs et leur trésorier, et élevé

Digitized by Google

leurs souscriptions à un capital de deux mille livres, dont l'intérêt annuel sera employé pour entretenir les malades pauvres dans ledit hôpital, – et fournir à leurs nourriture, traitement, consultations, médicamens, *et lorsqu'ils en auront justifié à l'orateur qui présidera alors l'assemblée*, ledit orateur sera autorisé, ainsi qu'il en est requis par le présent acte, à signer une ordonnance de deux mille livres sur le trésorier provincial, pour être payées en deux paiemens égaux, d'année en année, entre les mains du trésorier dudit hôpital, laquelle somme sera employée aux frais de fondation, construction et établissement ». Cette condition fit passer le bill ; car les membres qui s'étaient opposés à la mesure crurent pouvoir obtenir à bon marché une réputation de charité, et n'y firent plus d'objections. Mais alors, en sollicitant de nouvelles souscriptions, nous fîmes valoir la promesse conditionnelle contenue en ce bill, comme un nouveau motif pour donner, puisque chaque donation produirait effet pour le double : ainsi cette clause eut deux résultats. Les souscriptions excédèrent bientôt la somme requise: nous réclamâmes et reçûmes le don voté sur les fonds publics, ce qui nous permit de mettre à exécution notre projet. Un bâtiment convenable s'éleva bientôt: une constante expérience a

Digitized by Google

démontré l'utilité de cette fondation qui existe encore aujourd'hui. Je ne me rappelle aucune de mes manœuvres politiques dont le succès m'ait causé autant de plaisir en l'obtenant, et dans laquelle, en y réfléchissant, je me trouve plus aisément excusable d'avoir un peu employé la ruse.

Ce fut vers cette époque qu'un autre faiseur de projets, le révérend Gilbert Tennent, vint me prier de l'aider à lever une souscription pour bâtir une nouvelle chapelle. Elle était destinée à une congrégation qu'il avait formée parmi les presbytériens qui avaient été originairement disciples de M. Whitfield. Ne voulant pas me rendre importun à mes concitoyens par des demandes de souscriptions trop fréquentes, je refusai net. Il me pria alors de lui donner une liste des personnes que je connaissais par expérience pour être généreuses, et animées d'un esprit de bien public. Je pensai qu'il serait peu séant de ma part, après avoir reçu d'elles tant de marques de complaisance pour mes sollicitations, de les désigner à des persécutions nouvelles, et je le refusai encore. Il se borna enfin à me demander mes avis. « Quant à cela, lui répondis-je, fort volontiers. Je vous conseille donc en premier lieu de vous adresser à tous ceux dont vous croyez pouvoir obtenir quelque chose; ensuite de

Digitized by Google

voir ceux de la générosité desquels vous n'êtes pas aussi sûr, et de leur montrer la liste de ceux qui auront déjà donné, et enfin de ne pas négliger ceux dont vous n'attendez rien, car vous pouvez vous tromper à l'égard de quelques-uns». Il me remercia en riant, et me dit qu'il suivrait mon avis. Il le fit effectivement, car il demanda *à tout le monde*, et il obtint une somme plus forte qu'il ne l'espérait, et qui servit à élever la belle et spacieuse chapelle qui se trouve dans Arch-street.

Notre ville, quoique percée avec une fort belle régularité, quoique avec des rues larges, droites, et se coupant à angles droits, avait le désagrément de n'être point pavée, et dans les temps de pluie, les roues des grosses voitures les labouraient de manière à en faire un bourbier difficile à traverser; tandis que, pendant la sécheresse, la poussière était fort incommode. J'avais demeuré près de l'endroit appelé le marché de Jersey, et je voyais avec peine les habitans s'enfoncer dans la boue, pour aller acheter leurs provisons. Un certain espace au milieu du marché fut, à la fin, pavé en briques, de sorte qu'une fois arrivé dans le marché, on se trouvait au moins sur un terrein solide: mais il fallait souvent se mettre dans la boue jusqu'à la cheville pour y parvenir. A force de parler et d'écrire sur ce sujet, je fus cause qu'on finit par

Digitized by Google

paver la rue en pierres, depuis le marché jusqu'au trottoir en briques qui bordait les maisons. Cette opération donna quelque temps un accès facile vers l'endroit du marché où l'on se trouvait à pied sec; mais le reste de la rue n'étant point pavé, lorsqu'une voiture arrivait de l'endroit fangeux sur le pavé, elle l'ébranlait et y laissait de la boue dont il était bientôt couvert, sans que personne s'occupât de le nettoyer, car la ville n'avait point encore de balayeurs. Après quelques recherches, je découvris un pauvre homme laborieux, qui se chargea de tenir propre ce passage, en balayant deux fois par semaine, et en enlevant la boue des trottoirs qui régnaient devant les maisons voisines, moyennant une rétribution de six pence par mois par chaque maison. Je fis imprimer sur-le-champ un écrit pour démontrer les avantages que le voisinage tirerait de cette petite dépense: plus de facilité à entretenir la propreté dans nos maisons, ceux qui y entreraient n'y apportant plus autant de boue; plus de profit pour les boutiques qui seraient mieux achalandées lorsque les acheteurs y arriveraient plus à leur aise; moins de poussière sur les marchandises dans les grands vents, etc., etc. J'envoyai cet écrit dans chaque maison, et au bout d'un jour ou deux je fis ma ronde afin de voir quels étaient ceux qui vou-

Digitized by Google

draient signer l'obligation de payer les six pence; tous signèrent, et l'engagement fut très bien tenu pendant un certain temps. Tous les habitans de la ville furent enchantés de la propreté du pavé qui entourait le marché, ce qui était à la convenance de tout le monde; et il en résulta que chacun eut envie de voir paver toutes les rues, et que les esprits se trouvèrent plus disposés à se soumettre à une taxe pour effectuer cette amélioration. Quelque temps après, je dressai un bill pour faire paver la ville, et je le présentai à l'assemblée. Ce fut précisément avant mon voyage en Angleterre, en 1757, et il ne passa qu'après mon départ. On fit dans le mode de répartition de la taxe un changement qui, à mon avis, n'était pas une amélioration; mais, par des fonds additionnels, on pourvut aussi à l'éclairage des rues, ce qui était un objet important. Ce fut un particulier, feu M. John Clifton, qui, par l'échantillon qu'il donna de l'utilité des lanternes, en en plaçant une à sa porte, suggéra le premier l'idée d'éclairer toute la ville. On m'a aussi fait honneur de cette amélioration; mais c'est bien réellement à lui que le public en est redevable. Je n'ai fait que suivre son exemple, et je n'ai d'autre mérite à réclamer que d'avoir donné à nos lanternes une forme différente des lanternes en globe qu'on nous avait d'abord envoyées de Londres. On reconnut à celles-

Digitized by Google

ci plusieurs inconvéniens : l'air n'y pénétrant point par-dessous, la fumée ne s'en échappait pas facilement ; elle circulait dans le globe, s'attachait aux parois intérieurs, et bientôt le verre arrêtait le passage de la lumière qu'il était destiné à protéger. Elles donnaient en outre tous les jours l'embarras d'un nettoyage, et celle qu'un accident brisait se trouvait hors de service. Je donnai donc l'idée de les former de quatre morceaux de verre plat, surmontés d'un long tuyau pour livrer passage à la fumée, et ayant par le bas des ouvertures par où l'air pénétrait et la forçait à monter ; par ce moyen, elles ne se salissaient point, ne s'obscurcissaient pas au bout de quelques heures, comme les lanternes de Londres, et continuaient à éclairer jusqu'au matin ; enfin un accident ne brisait ordinairement qu'un des côtés, et pouvait se réparer aisément. J'ai été souvent étonné que les habitans de Londres, voyant les lampes en globe du Vauxhall percées par le bas, toujours propres, n'aient pas appris par là à donner de l'air par en bas aux lanternes de leurs rues. Mais ces trous ayant été imaginés pour autre chose, pour allumer plus promptement les lampes en y passant une petite mèche par-dessous, il paraît que l'on n'a pas réfléchi à l'autre avantage qui résulte de la circulation de l'air. Aussi après que les lanternes ont été allu-

Digitized by Google

mées quelques heures, les rues de Londres sont-elles misérablement éclairées.

La mention de ces améliorations m'en rappelle une que je proposai à Londres, au docteur Fothergill (1), l'un des hommes les meilleurs que j'aie connus, et ardent propagateur des projets utiles. J'avais remarqué que les rues de cette ville, quand il faisait sec, n'étaient jamais balayées et qu'on n'en enlevait pas la poussière; qu'on l'y laissait accumuler jusqu'à ce que la pluie la détrempât en boue, et qu'alors après l'avoir laissée plusieurs jours si épaisse qu'il était impossible de traverser les rues ailleurs que dans les étroits passages que des pauvres balayaient, on se donnait beaucoup de peine pour la ramasser, la jetant dans des charrettes ouvertes par-dessus, et qui laissaient par les côtés retomber sur le pavé, à chaque secousse, une partie de leurs ordures, souvent au grand dommage des piétons. La raison donnée pour ne pas balayer les rues pendant la sécheresse, c'est que la poussière volerait dans les fenêtres des boutiques et des maisons. Un hasard m'a appris combien il faut peu de temps pour le balayage. Je trouvai, un matin, devant ma porte, dans Craven-

(1) John Fothergill, membre de la société royale, médecin distingué, né à Carr-Enddam Yorkshire, en 1712, de parens quakers; mort en 1780.

Digitized by Google

street, une pauvre femme qui nettoyait mon trottoir avec un balai; elle avait la pâleur et l'air de faiblesse d'une personne relevant de maladie. Je lui demandai qui l'avait chargée de nettoyer en cet endroit. « Personne, me répondit-elle, mais je « suis pauvre et dans le besoin, et je balaye la porte « des gens comme il faut, dans l'espérance qu'ils « me donneront quelque chose ». Je lui dis de balayer toute la rue, et je lui promis un shilling; il était neuf heures du matin; à midi, elle vint demander son paiement. D'après la lenteur avec laquelle je l'avais d'abord vue travailler, je pouvais à peine croire qu'elle eût si promptement fini son ouvrage, et j'envoyai mon domestique vérifier le fait; il vint me dire que toute la rue était très bien balayée, et toute la poussière rejetée dans le ruisseau qui était au milieu; la première pluie l'entraîna, de sorte que le pavé et même le ruisseau se trouvèrent parfaitement propres. Je conclus de là que, si cette femme débile avait pu balayer une rue en trois heures, un homme actif et robuste l'aurait fait en moitié moins de temps. Et qu'il me soit permis ici de faire remarquer l'utilité de n'avoir, dans les rues étroites, qu'un seul ruisseau placé au milieu, au lieu de deux de chaque côté des trottoirs. En effet, quand toute la pluie qui tombe se réunit des deux côtés dans le milieu,

Digitized by Google

elle y forme un courant assez fort pour emporter toute la boue qu'elle rencontre; mais quand elle se divise en deux ruisseaux, elle est souvent trop faible pour l'entraîner, et ne fait que la rendre plus liquide; puis les roues des voitures, les pieds des chevaux la rejettent sur le pavé, qui devient glissant et malpropre, et éclaboussent souvent les passans. Voici le projet que je communiquai au docteur:

« Pour mieux nettoyer les rues de Londres et de Westminster, et pour y entretenir la propreté, on propose qu'il soit passé un marché avec les divers watchmen, afin de balayer la poussière dans la sécheresse, et d'enlever la boue dans les autres temps, chacun dans les rues et ruelles de sa surveillance; qu'à cet effet, il leur soit fourni les balais et autres instrumens nécessaires, qu'ils conserveraient dans leurs guérites, prêts à en fournir aux pauvres qu'ils pourraient employer à ce travail.

« Que, pendant les mois secs d'été, la poussière soit balayée en tas à des distances convenables, avant l'heure où l'on ouvre ordinairement les boutiques et les croisées des maisons; qu'alors des boueurs l'emporteraient toute dans des voitures couvertes.

« Que la boue, lorsqu'elle est ramassée, ne soit pas laissée en tas, pour être de nouveau dispersée par les roues des voitures et le piétinement des

Digitized by Google

chevaux ; mais qu'on se procure des boueurs avec des chariots montés, non sur de hautes roues, mais sur des trains descendans jusqu'au sol, dont le fond serait à claire-voie et recouvert en paille, de manière à retenir la boue, et à permettre à l'eau de s'égoutter, ce qui diminuerait beaucoup le poids, l'eau en faisant la plus grande partie. Ces chariots, placés à des distances convenables, recevraient la boue qu'on y apporterait dans des brouettes, et resteraient en place jusqu'à ce que la boue fût bien égouttée; et alors on emploierait des chevaux pour les emmener.»

J'ai, depuis ce temps, conçu des doutes sur la possibilité d'exécution de la dernière partie de ce projet, sur tous les points, à cause du peu de largeur de certaines rues, et de la difficulté d'y faire séjourner les traîneaux à claire-voie de manière à ne pas gêner le passage; mais je pense encore que la partie du projet relative au balayage et à l'enlèvement de la poussière avant l'ouverture des boutiques est très praticable l'été pendant que les jours sont longs; car, en parcourant le Strand et Fleet-street, un matin, à sept heures, je n'y vis pas une seule boutique ouverte, quoique le soleil fût levé depuis trois heures; les habitans de Londres aiment à vivre à la lueur des chandelles, et à dormir à la clarté du soleil; et

Digitized by Google

cependant on les entend souvent, ce qui est une légère absurdité, se plaindre du droit sur les chandelles, et du prix élevé du suif.

On peut regarder de semblables matières comme des riens qui ne méritent ni qu'on y pense ni qu'on en parle. Il est certain qu'un peu de poussière tombant dans les yeux d'un individu, ou s'introduisant dans une boutique un jour de grand vent, n'est qu'une misère de peu d'importance; mais la multiplicité et la fréquente répétition de ces très petits accidens au milieu d'une grande ville, les rendent dignes de quelque considération; peut-être donc ne critiquera-t-on pas trop sévèrement ceux qui donnent quelque attention à des objets de nature en apparence si chétive. Le bonheur des hommes est moins le résultat de ces faveurs éclatantes qu'accorde rarement la fortune, que de mille petites jouissances de tous les jours. Ainsi, si vous apprenez à un pauvre homme à se raser lui-même, et à tenir son rasoir en bon état, vous contribuerez plus au bonheur de sa vie, qu'en lui donnant mille guinées. Cette somme pourrait être bientôt dépensée, et il ne lui en resterait que le regret de l'avoir dépensée follement: mais dans l'autre cas, il échappe à la perpétuelle vexation d'attendre un barbier; de sentir des doigts malpropres, une mauvaise haleine, de méchans ra-

Digitized by Google

soirs : il se rase à l'instant qui lui convient, il jouit tous les jours du plaisir de se servir d'un bon rasoir. Tels sont les sentimens qui m'ont fait hasarder les pages qui précèdent ; elles m'ont été inspirées dans l'espoir qu'il pourra s'y trouver quelques idées qui, un jour ou l'autre, pourront être utiles à une ville que j'aime, où j'ai vécu avec plaisir quelques années, et peut-être à quelqu'une de nos villes d'Amérique.

Ayant été quelque temps employé par le maître général des postes d'Amérique, comme contrôleur pour mettre l'ordre dans les différens bureaux, et faire rendre compte aux titulaires, je fus, lors de sa mort, en 1753, nommé pour lui succéder, conjointement avec M. William Hunter, en vertu d'une commission du maître général des postes d'Angleterre. Le bureau des postes d'Amérique n'avait jusqu'alors rien rendu à celui d'Angleterre : nous devions avoir six cents livres par an à partager entre nous, si nous pouvions porter les bénéfices de l'administration au-dessus de cette somme. Pour y parvenir, il fallait introduire un grand nombre de changemens, dont quelques-uns entraînèrent d'abord inévitablement beaucoup de dépenses, de sorte que, pendant les quatre premières années, le bureau nous fut redevable de plus de cent neuf livres. Mais, bientôt après, nous

Digitized by Google

commençâmes à être dédommagés, et avant que je fusse déplacé par une bourrasque ministérielle, dont je parlerai ultérieurement, nous avions amené les postes à produire à la couronne un revenu net *trois fois* plus considérable que celui des postes d'Irlande. Depuis ses procédés imprudens à mon égard qu'en a-t-elle retiré ? — Pas une obole.

Les affaires de la poste m'obligèrent à faire cette année un voyage dans la Nouvelle-Angleterre, où le collège de Cambridge, de son propre mouvement, m'offrit le grade de maître ès-arts. Le collège d'Yale, dans le Connecticut, m'avait déjà accordé la même distinction. Ainsi, sans avoir jamais étudié dans aucun collège, j'arrivai à en obtenir les honneurs. Ils me furent conférés en considération de mes progrès et de mes découvertes en physique dans l'électricité.

En 1754, de nouvelles craintes de guerre avec la France s'étant élevées, un congrès de commissaires des différentes colonies devait, par ordre du conseil de commerce, s'assembler à Albany, pour conférer avec les chefs des Six-Nations, sur les moyens de défendre leur pays et le nôtre. Le gouverneur Hamilton ayant reçu cet ordre, en informa la chambre, l'engageant à fournir pour les Indiens les présens qu'il était bon de leur offrir en cette occasion, et nommant l'orateur, M. Nor-

Digitized by Google

ris, et moi, conjointement avec M. John Penn et M. le secrétaire Peters, en qualité de commissaires pour la Pensylvanie. La chambre approuva cette nomination, et pourvut aux présens nécessaires, quoiqu'elle n'aimât pas beaucoup à traiter hors de la province, et nous nous réunîmes à Albany avec les autres commissaires vers le milieu de juin. Je dressai en chemin le projet d'un plan pour l'union de toutes les colonies sous un seul gouvernement, en tant que cela pouvait être nécessaire pour leur défense et pour d'autres objets importans d'intérêt général. En passant par New-York, j'y montrai mon projet à MM. James Alexandre et Kennedy, hommes très versés dans les affaires publiques; et me sentant plus fort par leur approbation, je me hasardai à le mettre sous les yeux du congrès. Il parut alors que plusieurs commissaires avaient préparé des plans du même genre. On posa d'abord une question préliminaire, savoir s'il serait établi une union; ce qui fut décidé affirmativement à l'unanimité. On nomma alors un comité, composé d'un membre de chaque colonie, pour examiner les différens plans et en faire un rapport. Il arriva que le mien obtint la préférence, et l'on en proposa l'adoption avec quelques amendemens. D'après ce plan, le gouvernement général devait être confié à un président général nommé et payé par la cou-

Digitized by Google

ronne, et à un grand conseil choisi par les représentans du peuple des différentes colonies, réunis dans leurs assemblées respectives. Les débats sur ce plan eurent lieu tous les jours dans le congrès, concurremment avec les affaires relatives aux Indiens. On fit bien des objections et des difficultés; mais on trouva réponse à toutes, et le projet ayant été adopté à l'unanimité, on ordonna d'en envoyer copie au conseil de commerce et aux assemblées des différentes provinces. Sa destinée fut singulière : les assemblées ne l'approuvèrent point, parce qu'elles trouvèrent toutes qu'il accordait trop à *la prérogative royale*, et, en Angleterre, on jugea qu'il donnait trop à *la démocratie*. Le conseil de commerce ne l'approuva point, et ne le recommanda pas à l'approbation de S. M.; mais on proposa un autre plan qu'on supposa plus convenable pour atteindre au même but : les gouverneurs des provinces devaient s'assembler avec quelques membres de leurs conseils, ordonner la levée des troupes, la construction de forts, etc., et tirer sur le trésor public de la Grande-Bretagne pour cette dépense, remboursable par une taxe qui serait imposée sur l'Amérique, en vertu d'un acte du parlement. Mon plan et les raisons sur lesquelles je l'appuyais se trouvent dans mes papiers politiques imprimés. Me trouvant l'hiver suivant à

Digitized by Google

Boston, je causai beaucoup de ces deux plans avec le gouverneur Shirley. Une partie de ce qui se passa entre nous à cette occasion peut se voir aussi dans les mêmes papiers. Les raisons différentes et opposées qui firent désapprouver mon projet me portent à croire qu'il était réellement le vrai terme moyen ; et je pense encore qu'il aurait été heureux pour les deux partis qu'il eût été adopté. Les colonies ainsi réunies auraient été assez fortes pour se défendre elles-mêmes ; on n'aurait pas eu besoin d'y envoyer des troupes d'Angleterre, par conséquent le prétexte que l'on a pris pour imposer une taxe sur l'Amérique, et la contestation sanglante qui en a été la suite, n'auraient pas existé. Mais de telles méprises ne sont pas nouvelles : l'histoire est pleine des erreurs commises par les princes et par les états.

Le monde agit dans l'ignorance ;
Rarement on sait bien ce qu'on devrait vouloir :
Ou, si l'on vient à le savoir,
Plus rarement encore on vit en conséquence.

Ceux qui gouvernent, ayant à s'occuper de beaucoup d'affaires, n'aiment pas en général à se donner la peine d'examiner de nouveaux projets et de les mettre à exécution. Les meilleures mesures d'intérêt public sont donc *rarement adoptées par*

Digitized by Google

une sagesse de prévision, elles sont imposées par la force des circonstances.

Le gouverneur de la Pensylvanie, en envoyant à l'assemblée le plan du congrès, exprima son approbation en disant: « qu'il lui paraissait conçu avec beaucoup de clarté et une grande force de jugement, et qu'il le recommandait comme méritant la plus grande et la plus sérieuse attention ». La chambre cependant, grâce à l'adresse d'un de ses membres, s'occupa de cette affaire pendant que je ne m'y trouvais pas, ce que je ne regardai pas comme très loyal, et elle le rejeta sans y donner la moindre attention, à ma grande mortification.

En me rendant cette année à Boston, je rencontrai à New-York notre nouveau gouverneur, M. Morris, qui arrivait d'Angleterre, et avec lequel j'avais été auparavant intimement lié. Il apportait une commission pour remplacer M. Hamilton qui, fatigué des querelles auxquelles l'exposaient les instructions qu'il avait reçues des propriétaires, avait donné sa démission. M. Morris me demanda si je pensais qu'il dût s'attendre à une administration aussi désagréable. « Non, lui « répondis-je; vous pouvez au contraire en avoir « une très satisfaisante, si vous voulez seulement « prendre le soin de ne pas entrer en querelles « avec l'assemblée. — Mon cher ami, reprit-il en

Digitized by Google

« plaisantant, comment pouvez-vous me conseiller « d'éviter les querelles ? vous savez que j'aime à « disputer ; c'est un de mes plus grands plaisirs : « cependant, afin de vous montrer la déférence que « j'ai pour vos conseils, je vous promets de les « éviter, s'il est possible ». Il avait quelque raison pour aimer la dispute, car il était disert, et maniait adroitement le sophisme, ce qui lui procurait de grands succès dans la conversation. Il y avait été rompu dès son enfance, son père, à ce qu'on m'a dit, accoutumant ses enfans, pour s'amuser, à disputer entre eux à table, après dîner ; mais je crois que cette conduite n'était pas sage, car l'expérience m'a appris que ces disputeurs, ces amis de la contradiction et des controverses, sont généralement malheureux dans leurs entreprises. Ils remportent quelquefois la victoire, mais ils ne gagnent jamais l'amitié, ce qui leur serait plus utile. Nous nous séparâmes ; il allait à Philadelphie, et je me rendais à Boston. A mon retour, je trouvai à New-York les débats de l'assemblée de Pensylvanie, et j'y vis que, nonobstant sa promesse, le gouverneur était déjà en guerre ouverte avec la chambre, ce qui dura tout le temps qu'il resta en place. J'eus ma part du combat, car dès que j'eus repris mon siège dans l'assemblée, on me nomma de tous les comités pour répondre à ses

Digitized by Google

discours et à ses messages, et chaque comité me chargeait de rédiger des réponses. Elles étaient, comme ses messages, souvent aigres et quelquefois violentes ; et comme il savait que j'en étais le rédacteur, on pourrait croire que lorsque nous nous rencontrions nous avions peine à ne pas nous couper la gorge. Mais il avait un si bon caractère, que cette division n'occasiona aucune animosité personnelle entre lui et moi, et que souvent nous dînions ensemble. Un après-midi, dans le feu de cette querelle publique, nous nous rencontrâmes dans la rue. « Franklin, me dit-il, il faut que vous ve-« niez passer la soirée chez moi ; vous y trouverez « compagnie qui vous plaira » ; et me prenant par le bras, il m'emmena chez lui. Dans la gaîté de la conversation, après le souper, en vidant la bouteille, il nous dit, en plaisantant, qu'il admirait beaucoup l'idée de Sancho Pança qui demanda, lorsqu'on lui proposa un gouvernement, que ce fût un gouvernement de nègres, afin, s'il ne s'accordait pas avec ses administrés, de pouvoir les vendre. Un de ses amis qui était près de moi, me dit : « Eh bien ! Franklin, pourquoi « continuez-vous à faire cause commune avec ces « maudits quakers ? ne feriez-vous pas mieux de les « vendre ? le propriétaire vous en donnerait un « bon prix. — Le gouverneur, lui répondis-je, ne

Digitized by Google

« les a pas encore rendus assez *noirs* ». Il avait pourtant bien travaillé à noircir l'assemblée dans tous ses messages ; mais elle savait essuyer ces noires couleurs aussitôt qu'elles étaient mises, et l'en barbouiller lui-même fort épais ; si bien que trouvant enfin que ce serait probablement lui qui serait *fait nègre*, il finit, comme M. Hamilton, par se fatiguer de la dispute, et renonça au gouvernement.

Au fond, ces querelles publiques provenaient toutes de la faute des propriétaires, nos gouverneurs héréditaires, qui, toutes les fois qu'il fallait faire quelque dépense pour la défense de leur province, donnaient, avec une bassesse incroyable, pour instructions à leurs députés, de ne laisser passer aucun acte pour lever les taxes nécessaires, à moins que leurs vastes domaines n'en fussent expressément exemptés ; ils avaient même exigé des garanties de ces députés pour s'assurer que leurs instructions seraient suivies à la lettre. Les assemblées tinrent bon, pendant trois ans, contre cette injustice, quoique contraintes de finir par céder. Enfin, le capitaine Denny, qui remplaça le gouverneur Morris, prit sur lui de risquer de désobéir à ces instructions ; je dirai par la suite comment cet évènement fut amené.

Mais je fais marcher mon histoire trop vite : j'ai encore à parler ici de quelques évènemens qui

Digitized by Google

arrivèrent sous l'administration du gouverneur Morris.

La guerre étant en quelque sorte commencée contre la France, le gouvernement de Massachusetts projeta une attaque sur Crown-Point, et envoya M. Quincy en Pensylvanie, et M. Pownal, qui depuis fut gouverneur, à New-York, pour solliciter des secours. Comme j'étais membre de l'assemblée, que je connaissais son esprit, et que j'étais compatriote de M. Quincy, il me pria de l'aider de mon influence; je lui dictai l'adresse qu'il devait présenter, et elle fut favorablement accueillie. On vota un subside de dix mille livres pour être employé en provisions. Mais le gouverneur ayant refusé de sanctionner ce bill, qui renfermait aussi d'autres allocations de fonds pour la couronne, à moins qu'on n'y ajoutât une clause à l'effet d'exempter les domaines des propriétaires de toute contribution à la taxe que le bill rendrait nécessaire, l'assemblée, quoique désirant beaucoup rendre effectif le secours qu'elle avait accordé à la Nouvelle-Angleterre, ne savait comment y parvenir. M. Quincy fit les plus grands efforts pour obtenir la sanction du gouverneur, qui la refusa obstinément. Je suggérai alors un moyen de se passer du gouverneur : c'était de délivrer des ordonnances sur l'administration des nantissemens, ce que la loi

Digitized by Google

permettait à l'assemblée. Mais il n'y avait alors dans cette caisse que peu ou point de fonds; je proposai donc que les ordonnances fussent payables dans un an, et portassent un intérêt de cinq pour cent, présumant qu'on les recevrait sans difficulté en paiement des provisions à acheter. L'assemblée adopta cette proposition presque sans hésiter. Les ordonnances furent imprimées aussitôt, et je fus un des commissaires chargés de les signer et d'en disposer. Les fonds destinés à leur acquit étaient le produit de l'intérêt de tout le papier-monnaie alors en circulation dans toute la province, et du revenu de l'*excise*; et comme on savait qu'ils étaient plus que suffisans, les ordonnances trouvèrent crédit; et non-seulement elles furent reçues en paiement des provisions, mais elles servirent de placement à beaucoup de capitalistes qui employèrent leurs fonds oisifs à en acheter, et qui regardèrent cet emploi comme d'autant plus avantageux, que leur argent portait intérêt et était réalisable d'un instant à l'autre. Chacun s'empressa de s'en procurer, et au bout de quelques semaines, on n'en vit plus dans la circulation. Ce fut ainsi que cette importante affaire se termina par mes soins. M. Quincy adressa à l'assemblée un mémoire très bien fait pour lui adresser ses remercîmens, et partit fort content du succès de sa mission: il con-

Digitized by Google

serva toujours pour moi l'amitié la plus franche et la plus cordiale.

Le gouvernement anglais, ayant pris le parti de ne pas permettre l'union des colonies, comme elle avait été proposée à Albany, et de ne point se fier à cette union pour leur défense, de peur qu'elles ne prissent un esprit trop militaire, et ne sentissent leur propre force, car la jalousie et la défiance commençaient à se faire sentir, envoya le général Braddock avec deux régimens anglais de troupes régulières. Il débarqua à Alexandrie, dans la Virginie, et s'avança jusqu'à Frederic-Town, dans le Mary-Land, où il s'arrêta faute de voitures de transport. Notre assemblée, ayant reçu avis qu'on lui avait inspiré de violentes préventions contre elle, en la représentant comme mal disposée pour le service public, m'engagea à me rendre auprès de lui, non de la part de l'assemblée, mais en ma qualité de maître général des postes, sous prétexte de m'entendre avec lui sur les moyens de rendre plus prompte et plus certaine sa correspondance avec les gouverneurs des différentes provinces avec lesquels il devait être en relations continuelles; l'assemblée se proposant de subvenir à ces frais. Mon fils m'accompagna dans ce voyage. Nous trouvâmes le général à Frederic-Town, attendant avec impatience le retour des messagers

Digitized by Google

qu'il avait envoyés sur ses derrières dans le Mary-Land et la Virginie, pour y rassembler des chariots. Je passai plusieurs jours avec lui, dînai chez lui tous les jours, et ne manquai pas d'occasions pour dissiper ses préventions en lui rendant compte de ce que l'assemblée avait fait avant son arrivée, et de ce qu'elle voulait encore faire pour faciliter ses opérations. J'étais sur le point de mon départ, lorsqu'on revint lui apprendre que le nombre de chariots qu'on avait pu se procurer ne montait qu'à vingt-cinq; encore tous n'étaient-ils pas en état de servir. Le général et tous les officiers furent surpris, et déclarèrent que l'expédition était manquée et impossible; ils déclamèrent contre les ministres, dont l'ignorance les envoyait dans un pays dépourvu de moyens pour faire marcher leurs magasins, leurs bagages, etc.; cent cinquante chariots, tout au moins, leur étant nécessaires. Il m'arriva de leur dire qu'il était malheureux qu'ils n'eussent pas débarqué en Pensylvanie, attendu qu'en ce pays il n'était presque pas un cultivateur qui n'eût son chariot. Le général prit vivement acte de mes paroles, et me dit: « Alors, « monsieur, vous qui y avez du crédit, vous pour- « rez sans doute nous en procurer, et je vous prie « de vous en charger ». Je lui demandai quel prix il offrait aux propriétaires des chariots; et il m'en-

Digitized by Google

gagea à mettre par écrit les conditions qui me paraîtraient nécessaires. Je le fis, il consentit à tout, et l'on me prépara de suite une commission et des instructions. On va voir par l'avis que je fis publier dès mon arrivée à Lancastre, quelles étaient ces conditions. J'insère ici cette pièce en entier, parce qu'elle est curieuse à cause de l'effet immense et soudain qu'elle produisit.

AVIS.

Lancastre, 26 avril 1753.

« Attendu qu'on a besoin de cent cinquante chariots attelés de quatre chevaux chacun, et de quinze cents chevaux de selle ou de transport pour le service des troupes de S. M., maintenant réunies à Wills's-Creek, et qu'il a plu à S. E. le général Braddock de me confier ses pouvoirs pour faire des marchés à ce sujet, je donne avis par ces présentes que je resterai pour cet objet à Lancastre, depuis aujourd'hui jusqu'à mercredi soir, et à York depuis jeudi matin jusqu'à vendredi soir, afin d'y recevoir les soumissions pour la fourniture des chariots et des chevaux, aux conditions suivantes : 1° il sera payé pour chaque chariot, attelé de quatre bons chevaux, avec un conducteur, 15

Digitized by Google

shillings par jour. Pour chaque cheval sellé et harnaché, 2 shillings. Et pour chaque cheval sans selle, 18 pence. 2° Cette paie commencera à partir du jour de leur arrivée à Wills's-Creek, ce qui doit être au plus tard le 20 mai prochain, et on leur paiera une indemnité raisonnable pour leur voyage à Wills's-Creek, et pour leur retour chez eux après leur service. 3° Chaque chariot et attelage, de même que tout cheval de selle ou de somme, devront être évalués par des experts choisis par leur propriétaire et par moi; et en cas de perte de quelques chariots, attelages, ou chevaux pendant le temps du service, le montant de cette évaluation sera payé. 4° Sept jours de paie seront avancés comptant par moi à tout propriétaire de chariot ou de cheval, s'il le désire, à l'instant de la signature du marché : le surplus lui sera payé par le général Braddock ou par le payeur de l'armée, à la fin du service, ou à différens termes, comme on le demandera. 5° Sous quelque prétexte que ce soit, on n'exigera d'aucun conducteur de chariots ou de chevaux qu'ils remplissent les fonctions de soldats ou qu'ils fassent autre chose que conduire les voitures et soigner les chevaux. 6° L'avoine, le blé d'Inde, et tous les fourrages que les chariots ou chevaux porteront au camp au-delà de ce qui sera nécessaire pour la nourriture

Digitized by Google

des chevaux, seront achetés pour le service de l'armée à un prix raisonnable.

« *Nota.* Mon fils, William Franklin, est autorisé à passer de semblables marchés avec tout habitant du comté de Cumberland.

« B. FRANKLIN. »

Aux habitans des comtés de Lancastre, d'York et de Cumberland.

AMIS ET CONCITOYENS,

« Étant par hasard au camp de Frédéric-Town, il y a quelques jours, j'ai trouvé le général et les officiers fort mécontens de n'avoir pu obtenir les voitures et les chevaux qu'ils attendaient de cette province, comme la plus en état d'en fournir. Mais attendu les différends existant entre notre gouverneur et l'assemblée, on n'avait ni disposé de fonds ni pris aucune mesure pour cet objet.

« Il avait été proposé d'envoyer immédiatement de la force armée dans ces comtés, de s'emparer des meilleurs chariots et chevaux qu'on y trouverait, et de mettre en réquisition le nombre d'hommes nécessaire pour conduire les uns et prendre soin des autres.

« J'ai craint que la marche des soldats anglais

Digitized by Google

dans ces comtés en une telle occasion, surtout lorsque l'on songe à l'humeur qu'ils ont conçue et à leur ressentiment contre nous, ne fût suivie de grands malheurs pour les habitans, aussi me suis-je empressé de chercher d'abord ce qu'on pourrait faire par des moyens justes et équitables. Ces comtés se sont plaints dernièrement à l'assemblée qu'il ne s'y trouvait pas assez d'argent en circulation; voici l'occasion d'y recevoir et d'y répandre une somme considérable; car si le service de cette expédition dure cent vingt jours, comme cela est plus que probable, le loyer des chariots et des chevaux produira plus de 30,000 livres qui vous seront payées en argent et en or au coin du roi.

« Le service sera léger et facile, car l'armée ne fera guère de marche au-dessus de douze milles par jour, et les chariots et chevaux transportant des objets absolument nécessaires au bon état de l'armée, doivent nécessairement l'accompagner et non la précéder; et l'intérêt même de l'armée exige qu'ils soient toujours placés dans l'endroit le plus en sûreté, soit pendant les marches, soit dans les camps.

« Si vous êtes réellement, comme je le crois, de bons et loyaux sujets de S. M., vous pouvez en ce moment vous charger d'un service qui lui sera fort utile, et à vous très facile; car trois ou quatre

Digitized by Google

personnes qui, chacune de leur côté, ne pourraient ôter à leur exploitation un chariot, quatre chevaux et un conducteur, peuvent le faire en se réunissant, et en fournissant l'une le chariot, l'autre un ou deux chevaux, une autre le conducteur, sauf à partager proportionnellement le salaire. Mais si vous refusez de rendre ce service à votre roi et à votre pays, volontairement, quand on vous offre un bon loyer et des conditions si raisonnables, votre loyauté deviendra fort suspecte; il faut que le service du roi se fasse; tant de braves soldats venus de si loin pour vous défendre ne resteront pas dans l'inaction par votre négligence à faire ce qu'on a droit d'attendre raisonnablement de vous: il faut des chariots et des chevaux: on aura probablement recours à des mesures violentes pour s'en procurer; et vous, vous chercherez une indemnité où vous pourrez, sans que peut-être votre position inspire ni compassion ni égards.

« Je n'ai dans cette affaire d'autre intérêt particulier que la satisfaction que j'éprouverais à faire votre bien. Les peines que je prends seront tout ce que j'en aurai. Si ce moyen d'obtenir des chevaux et des voitures ne paraît pas devoir réussir, je suis obligé d'en donner avis au général dans quatorze jours, et je suppose que sir John Saint-Clair, le hussard, entrera sur-le-champ dans la province

Digitized by Google

avec un corps d'armée, pour s'en procurer. Je serai très fâché de l'apprendre,

« Car je suis réellement et très sincèrement

« Votre ami et dévoué

« B. FRANKLIN. »

Je reçus du général environ 800 livres pour payer une avance aux propriétaires de voitures et de chevaux ; mais cette somme étant insuffisante, j'avançai en outre plus de 200 livres ; et en quinze jours, cent cinquante chariots et deux cent cinquante-neuf chevaux de transport étaient en marche pour le camp. Mon avis contenait la promesse qu'en cas de perte des voitures et des chevaux, le paiement en serait fait suivant l'évaluation. Mais les maîtres alléguant qu'ils ne connaissaient pas le général Braddock, et qu'ils ne savaient pas jusqu'à quel point ils pourraient compter sur ses promesses, insistèrent pour avoir mon cautionnement, que je consentis à leur donner.

Tandis que j'étais au camp, comme je soupais un soir avec les officiers du régiment de Dunbar, le colonel me témoigna son regret de ce que les officiers subalternes, qui, dit-il, n'étaient généralement pas riches, auraient du mal, à cause de la

Digitized by Google

cherté du pays, à y acheter les diverses provisions qui leur seraient nécessaires dans une si longue marche à travers des endroits inhabités où ils ne pourraient rien se procurer. Je pris part à leur peine, et je résolus de faire mes efforts pour améliorer leur situation. Je ne lui dis pourtant rien de mon intention; mais j'écrivis le lendemain matin au comité de l'assemblée, qui avait quelques fonds publics à sa disposition, et je l'engageai à prendre en sérieuse considération la position de ces officiers, proposant de leur envoyer en présent quelques provisions et objets de première nécessité. Mon fils, qui connaissait un peu la vie d'un camp, et ce qui peut y être utile, me donna une liste d'objets, et je la joignis à ma lettre. Le comité fit droit à ma demande, et y mit tant de diligence, que les provisions conduites par mon fils arrivèrent au camp en même temps que les chariots. Elles consistaient en vingt lots dont chacun contenait :

Six livres de sucre en pain.
Six de cassonade.
Une de thé vert.
Une de thé Bohea.
Six de café moulu.
Six de chocolat.
Une demi-livre du meilleur biscuit blanc
Une demi-livre de poivre.

Digitized by Google

Un quart de vinaigre blanc.
Un fromage de Glocester.
Une caisse contenant vingt livres de bon beurre.
Deux douzaines de bouteilles de vieux Madère.
Deux gallons de rhum de la Jamaïque.
Une bouteille de fleur de moutarde.
Deux bons jambons.
Une demi-douzaine de langues.
Six livres de riz.
Six de raisins secs.

Ces vingt lots, bien enveloppés, furent mis sur autant de chevaux, de manière à ce qu'un lot et un cheval pût être offert en présent à vingt officiers. Ces cadeaux furent reçus avec grand plaisir, et les colonels des deux régimens m'en témoignèrent leur reconnaissance par des lettres les plus flatteuses. Le général ne fut pas moins satisfait de la manière dont je lui avais procuré des voitures et des chevaux, et me remboursa sur-le-champ mes avances; me remerciant de nouveau, et me priant de continuer à l'aider par des envois de provisions. Je m'en chargeai encore, et ce soin m'occupa jusqu'à ce que j'apprisse sa défaite. J'avançai de mes propres fonds, pour ce service, plus de mille livres sterling, et je lui en envoyai le compte. Heureusement pour moi, il le reçut quelques jours avant la bataille, et me fit passer sur-le-champ

Digitized by Google

une ordonnance de mille livres sur le payeur de l'armée, laissant le surplus pour le compte suivant. Je regarde ce paiement comme un grand bonheur, car jamais je n'ai pu obtenir d'être payé de ce surplus, ainsi que je le dirai plus au long ci-après.

Ce général était, je crois, un brave; et il aurait probablement figuré comme un excellent officier dans une guerre d'Europe. Mais il avait trop de confiance en lui-même, une trop haute opinion des troupes régulières, et une trop faible des Américains et des Indiens. Georges Croghan, notre interprète, alla le joindre pendant sa marche, avec cent Indiens, qui auraient pu être très utiles à son armée comme guides, éclaireurs, etc., s'il les avait traités avec bonté; mais il les dédaigna, les méprisa, et finit par s'en faire abandonner. Causant un jour avec moi, il me parlait de ses projets de campagne. « Après avoir pris le fort « Duquesne, me dit-il, je marcherai vers le Nia- « gara, et après m'en être emparé, j'avancerai « vers Frontenac, si la saison me le permet, « comme je le pense; car le fort Duquesne me retien- « dra à peine trois à quatre jours, et alors je ne vois « rien qui puisse arrêter ma marche vers le Niaga- « ra ». Ayant auparavant repassé dans mon esprit la longue ligne que son armée devait suivre par une

Digitized by Google

route fort étroite, qu'il fallait se frayer à travers les bois et les buissons, et ce que j'avais lu d'une ancienne défaite de quinze cents Français qui avaient pénétré chez les Illinois, je conçus des doutes et des craintes sur l'issue de la campagne. Mais je ne me hasardai qu'à lui dire : « Certainement, monsieur, si vous arrivez heureusement devant le fort Duquesne avec ces belles troupes et cette artillerie en bon état, il est probable que quoique bien fortifié et défendu par une garnison nombreuse, il ne pourra faire qu'une courte résistance. L'unique danger que j'appréhende vient des obstacles que pourront mettre à votre marche les embuscades des Indiens, à qui une constante expérience a appris à en dresser ; et la ligne étroite que votre armée doit s'ouvrir dans la longueur de près de quatre milles, peut l'exposer à être attaquée par surprise sur les flancs, et à être coupée, comme un fil, en différens morceaux, avant que la distance des corps de troupes leur permette de se soutenir les uns les autres ». Il sourit de mon ignorance, et me répondit : « Ces sauvages peu-« vent être des ennemis formidables pour vos re-« crues de milice américaine ; mais il est impossi-« ble, monsieur, qu'ils fassent le moindre effet « sur les troupes régulières et disciplinées du roi ». Je sentis qu'il ne me convenait pas de disputer avec

Digitized by Google

un militaire sur des affaires de sa profession, et je n'ajoutai pas un mot.

L'ennemi ne prit pourtant pas sur l'armée l'avantage que je craignais que cette marche en une longue ligne ne lui donnât; mais il la laissa avancer sans interruption jusqu'à neuf milles du fort. Là, comme on venait de passer une rivière, sur le bord de laquelle la tête de l'armée avait fait halte pour donner à tout le reste le temps de la traverser, et comme on se trouvait dans un endroit des bois plus ouvert que ceux par où l'on avait encore passé, l'avant-garde fut attaquée par une vive fusillade qui partit de derrière les arbres et les buissons, et ce fut la première nouvelle que le général reçut de la proximité de l'ennemi. Le désordre s'étant mis dans les rangs, le général précipita la marche des troupes pour secourir son avant-garde, mouvement qui s'effectua avec quelque confusion, au milieu des chariots, des bagages, du bétail à la suite de l'armée. Le feu fut alors dirigé sur les flancs; les officiers étant à cheval se remarquaient plus aisément, servaient de point de mire et tombaient en grand nombre; les soldats, serrés confusément les uns contre les autres, ne recevant pas d'ordres ou ne les entendant point, restèrent exposés au feu, jusqu'à ce que les deux tiers fussent tués; et le reste, saisi alors d'une terreur panique, prit la

Digitized by Google

fuite avec précipitation. Les voituriers détachèrent chacun un cheval de leur attelage et disparurent; leur exemple fut aussitôt suivi par d'autres : en sorte que chariots, provisions, artillerie, magasins, tout resta au pouvoir de l'ennemi. Le général fut blessé, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le sauver; son secrétaire, M. Shirley, avait été tué à ses côtés. Sur quatre-vingt-six officiers, soixante-trois furent tués ou blessés; et l'on perdit sept cent quatorze soldats sur onze cents. Ces onze cents hommes avaient été choisis dans toute l'armée; le reste avait été laissé en arrière avec le colonel Dunbar, chargé de fermer la marche avec la partie la plus pesante des magasins, provisions et bagages. Les fuyards, n'étant pas poursuivis, arrivèrent au camp de Dunbar, et l'épouvante qu'ils y apportèrent s'empara sur-le-champ de lui et de ses soldats. Quoiqu'il eût encore plus de mille hommes, et que les forces qui avaient battu Braddock n'excédassent pas quatre cents hommes indiens et français, au lieu de marcher en avant et de chercher à réparer l'honneur de l'armée si fort compromis, il ordonna la destruction de tous les magasins, de toutes les munitions, afin d'avoir plus de chevaux pour faciliter sa fuite vers les habitations, et moins de bagages à emporter. Là il reçut des messages des gouverneurs de la Vir-

Digitized by Google

ginie, du Maryland et de la Pensylvanie, pour l'inviter à poster ses troupes sur les frontières, afin de protéger les habitans ; mais il n'en continua pas moins sa marche rapide à travers le pays, et il ne se crut en sûreté qu'en arrivant à Philadelphie, où la population pourrait le protéger. Toute cette affaire nous fit soupçonner, pour la première fois en Amérique, que nos idées gigantesques sur la bravoure des troupes régulières anglaises n'avaient pas beaucoup de fondement. De plus, l'armée, dans sa première marche, depuis son débarquement jusqu'au-delà des habitations, avait pillé et dépouillé les habitans, ruinant de fond en comble de pauvres familles, insultant, maltraitant, enfermant quiconque se permettait des remontrances. C'en était assez pour nous empêcher de désirer de pareils défenseurs, si toutefois il était vrai que nous en eussions réellement besoin. Quelle différence de cette conduite avec celle de nos amis les Français, en 1781, qui, pendant une marche, à travers la partie la moins peuplée de notre pays, de près de sept cents milles, depuis Rhode-Island jusqu'en Virginie, ne donnèrent pas lieu à la plus légère plainte pour le vol d'un cochon, d'une poule, ou même d'une pomme!

Le capitaine Orme, l'un des aides-de-camp du général, et qui, blessé dangereusement, avait été

Digitized by Google

ramené avec lui, resta près de lui jusqu'à sa mort arrivée peu de jours après. Braddock, à ce que j'ai su de lui, garda entièrement le silence pendant toute la première journée; la nuit, il ne proféra que ces paroles: « Qui l'eût jamais pensé »? Le lendemain il ne parla pas davantage, et dit seulement enfin: « Nous saurons mieux comment « les combattre une autre fois », et quelques minutes après il expira.

Les papiers du secrétaire, avec tous les ordres du général, ses instructions, sa correspondance étant tombés entre les mains des ennemis, ils choisirent et traduisirent en français différens articles, qu'ils firent imprimer pour démontrer les intentions hostiles de la cour de Londres avant la déclaration de guerre. J'y vis, entre autres choses, des lettres du général au ministre, où il s'étendait beaucoup sur le grand service que j'avais rendu à l'armée, et me recommandait à lui. David Hume, qui fut quelques années après secrétaire de lord Hertford quand il fut envoyé en France, et ensuite du général Conway quand il fut secrétaire d'état, me dit qu'il avait vu, parmi les papiers du ministère, des lettres de Braddock où il faisait de moi un pompeux éloge. Mais l'expédition ayant été malheureuse, mon service, à ce qu'il paraît, ne fut pas estimé à très haut prix, car ces recom-

Digitized by Google

mandations ne m'ont jamais servi à rien. Je ne lui en demandai à lui-même qu'une récompense, ce fut de défendre à ses officiers d'enrôler nos serviteurs achetés, et d'accorder le congé de ceux qui avaient déjà été enrôlés. Il me l'accorda sans difficulté, et plusieurs de ces serviteurs furent renvoyés à leurs maîtres, sur ma demande. Dunbar, quand le commandement lui fut dévolu, ne se montra pas si généreux. Tandis qu'il était à Philadelphie, après sa retraite, ou, pour mieux dire, sa fuite, je m'adressai à lui pour obtenir le congé des serviteurs de trois pauvres fermiers du comté de Lancastre qu'il avait enrôlés, lui rappelant les ordres du défunt général à cet égard. Il me promit que si les maîtres voulaient l'aller trouver à Trenton, où il se rendrait sous peu de jours en allant à New-York, il leur délivrerait leurs gens. Ces malheureux firent les frais et prirent la peine du voyage de Trenton, et là il refusa de remplir sa promesse, à leur grand dommage et désappointement.

Dès que la nouvelle de la perte des chevaux et des voitures fut généralement connue, tous les maîtres vinrent m'en demander le paiement conformément à l'évaluation ainsi que je le leur avais garanti. Leurs demandes me causèrent beaucoup d'embarras. Je les informai que les fonds destinés à

Digitized by Google

cet objet se trouvaient entre les mains du payeur de l'armée ; mais qu'il fallait d'abord obtenir un ordre de paiement du général Shirley, et que je le lui avais demandé ; mais que, comme il était éloigné, je ne pouvais encore avoir reçu sa réponse, et qu'il fallait qu'ils prissent patience. Tout cela cependant ne suffit pas pour les satisfaire, et quelques-uns commencèrent à me poursuivre. Enfin le général Shirley me délivra de cette terrible situation, en nommant des commissaires pour examiner les réclamations, et en ordonnant le paiement. La somme due montait à près de vingt mille livres, et j'étais ruiné s'il eût fallu que je la payasse.

Avant que la nouvelle de cette défaite nous fût parvenue, les deux docteurs Bond vinrent me trouver avec un projet de souscription pour faire les frais d'un grand feu d'artifice qu'ils voulaient faire tirer, en signe de réjouissance, lorsqu'on recevrait la nouvelle de la prise du fort Duquesne. Je pris un air grave, et leur répondis qu'il serait assez temps, selon moi, de préparer les réjouissances quand nous saurions qu'il y aurait lieu de nous réjouir. Ils parurent surpris que je n'adoptasse pas de suite leur proposition. « Comment « diable ! me dit l'un d'eux, croyez-vous donc que « le fort ne sera pas pris ? — Je ne sais s'il sera

Digitized by Google

« pris, répondis-je; mais je sais que les évène-« mens de la guerre sont fort incertains ». Je leur rendis compte alors des motifs de mes doutes : la souscription fut ajournée ; et les auteurs du projet échappèrent à la mortification qu'ils auraient essuyée si l'on eût préparé le feu d'artifice. Le docteur Bond dit ensuite dans une autre occasion qu'il n'aimait pas les prédictions de Franklin.

Le gouverneur Morris, qui avait continuellement harassé l'assemblée de messages sur messages, avant la défaite de Braddock, pour lui arracher des taxes destinées à la défense de la province, sans comprendre dans l'impôt les domaines des propriétaires, et qui avait rejeté tous ses bills parce qu'ils ne contenaient pas cette clause d'exemption, redoubla alors ses attaques avec plus d'espoir de succès, le danger et la nécessité étant devenus plus pressans. L'assemblée resta pourtant inébranlable, persuadée qu'elle avait la justice de son côté, et qu'elle abandonnerait un de ses droits fondamentaux si elle permettait au gouverneur d'amender ses bills de finance. Dans un des derniers, qui avait pour objet d'accorder une somme de cinquante mille livres, il ne proposait, il est vrai, que le changement d'un seul mot ; le bill disait : « Que toutes les propriétés réelles et per-« sonnelles seraient taxées, celles des propriétaires

Digitized by Google

« non exceptées ». Son amendement était : *au lieu de* NON, *substituez* SEULEMENT. Changement bien léger, et qui ne portait que sur l'essentiel ! Cependant, quand la nouvelle du désastre arriva en Angleterre, les amis que nous y avions et à qui nous avions pris soin d'envoyer toutes les réponses de la chambre aux messages du gouverneur, jetèrent les hauts cris contre les propriétaires, pour la bassesse et l'injustice des instructions données à leur gouverneur : quelques-uns allèrent jusqu'à dire qu'en gênant la défense de leur province, ils avaient encouru la perte du droit qu'ils avaient sur elle. Intimidés par ces attaques, les propriétaires envoyèrent des ordres à leur receveur général pour ajouter cinq mille livres de leur caisse, à la somme que l'assemblée jugerait à propos de voter pour cet objet. Cet ordre ayant été communiqué à la chambre, elle consentit à se contenter de cette contribution, en remplacement d'une taxe proportionnelle : on proposa un nouveau bill avec la clause d'exemption, et il fut adopté. J'avais mis beaucoup d'activité à libeller ce bill et à le faire passer, et j'en avais en même temps préparé un autre pour établir et discipliner une milice volontaire ; je le fis adopter par l'assemblée sans beaucoup de difficulté, parce que j'avais eu soin de ne pas y gêner la liberté des quakers. Afin d'accélé-

Digitized by Google

rer l'association nécessaire pour former la milice, j'écrivis un dialogue dans lequel je posais et réfutais toutes les objections que je pus imaginer contre ce projet; ensuite, il fut imprimé, et produisit, à ce qu'il me sembla, beaucoup d'effet. Tandis que les diverses compagnies de la ville et de la campagne se formaient et apprenaient l'exercice, le gouverneur me détermina à me charger de notre frontière du nord-ouest qui était infestée par l'ennemi, afin de pourvoir à la défense des habitans en levant des troupes, et en faisant construire une ligne de forts. Je me chargeai de cette opération militaire, quoique je ne m'y crusse pas très propre. Il me délivra une commission avec de pleins pouvoirs, et un paquet de commissions d'officiers en blanc que je pouvais remplir ainsi que bon me semblerait. Je ne trouvai que peu de difficulté à lever des hommes, et j'en eus bientôt cinq cent soixante sous mon commandement. Mon fils qui, dans la guerre précédente, avait été officier dans l'armée levée contre le Canada, fut mon aide-de-camp et me rendit de grands services. Les Indiens avaient brûlé Gnadenhut, village établi par les frères Moraves, et en avaient massacré les habitans; mais la position paraissait bonne pour y élever un des forts. Ayant résolu d'y marcher, j'assemblai les compagnies à Bethléem, chef-lieu

Digitized by Google

de l'établissement des frères Moraves ; je fus surpris de trouver cette place en si bon état de défense : la destruction de Gnadenhut les avait mis sur leurs gardes. Les principaux bâtimens étaient défendus par une estacade; on avait tiré de New-York une grande quantité d'armes et de munitions, et placé même des amas de pavés auprès des fenêtres jusqu'au haut des maisons, pour que leurs femmes les jetassent sur la tête des Indiens qui se présenteraient pour forcer l'entrée. Les frères armés montaient aussi la garde, et se relevaient les uns les autres avec autant de régularité que dans une ville de garnison. En causant avec l'évêque Spangenberg, je lui témoignai mon étonnement, car sachant qu'ils avaient obtenu du parlement un acte qui les dispensait de tout service militaire dans les colonies, j'avais supposé qu'ils se faisaient un cas de conscience de porter les armes. Il me répondit que ce n'était pas un de leurs principes fondamentaux, mais que lorsqu'ils avaient obtenu cet acte d'exemption, ils pensaient que cette opinion régnait parmi un grand nombre de leurs frères; qu'en cette occasion, ils avaient été surpris de voir que cependant très peu l'eussent adoptée. Il semble ou qu'ils s'étaient trompés eux-mêmes, ou qu'ils avaient trompé le parlement; mais la vérité est que le bon sens, fortifié par la présence du dan-

Digitized by Google

ger, triomphe quelquefois des bizarreries d'opinions.

Ce fut au commencement de janvier que nous commençâmes nos travaux pour la construction des forts; j'envoyai un détachement vers le Minisink, avec ordre d'en élever un pour protéger la partie supérieure du pays; et un autre détachement vers la partie inférieure, avec de semblables instructions; et je finis par me rendre moi-même, avec le reste de mes forces, à Gnadenhut, où l'érection d'un fort paraissait d'une nécessité plus immédiate. Les Moraves me fournirent cinq chariots pour le transport de nos outils, de nos provisions et de nos bagages. A l'instant où nous allions quitter Bethléem, onze fermiers qui avaient été chassés de leurs plantations par les Indiens, vinrent me prier de leur donner des armes à feu, afin qu'ils pussent rentrer dans leurs habitations et y ramener leurs bestiaux. Je leur donnai un fusil à chacun, avec les munitions convenables. Nous n'avions encore fait que quelques milles quand il commença à pleuvoir, et la pluie continua tout le jour; il n'y avait sur la route aucune habitation pour nous mettre à l'abri, et il était presque nuit quand nous arrivâmes chez un cultivateur allemand, dans la grange duquel nous couchâmes tous, aussi mouillés qu'il est possible de l'être. Nous fûmes très heureux de n'avoir point été attaqués pendant

Digitized by Google

notre marche ; car nos armes étaient des plus communes, et nous n'avions pas pu préserver la platine de nos fusils. Les Indiens sont en cela fort inventifs ; mais cette adresse nous manquait. Ils rencontrèrent ce jour-là les onze pauvres fermiers dont je viens de parler, et en tuèrent dix ; le seul qui parvint à s'échapper nous dit que ni son fusil ni ceux de ses compagnons n'avaient pu servir, la pluie ayant mouillé les amorces. Le beau temps ayant reparu le lendemain, nous nous remîmes en marche, et nous arrivâmes à Gnadenhut ; c'était un lieu de désolation. Il y avait à peu de distance un moulin, autour duquel on avait laissé des planches de sapin dont nous nous servîmes pour nous construire des cabanes ; opération d'autant plus nécessaire dans cette saison rigoureuse, que nous n'avions pas de tentes. Notre premier soin fut de donner la sépulture aux morts que nous y trouvâmes, et que les gens de la campagne n'avaient enterrés qu'à demi. Le lendemain matin, nous fîmes le plan du fort, et nous en traçâmes les lignes. Nous lui donnâmes une circonférence de quatre cent cinquante-cinq pieds, ce qui exigeait pareil nombre de pieux, d'un pied de diamètre, l'un dans l'autre. Nous avions soixante-dix haches, qui furent mises à l'œuvre sur-le-champ ; et, comme nos hommes étaient très habiles à s'en servir,

Digitized by Google

l'ouvrage alla grand train. Voyant les arbres tomber si vite, j'eus la curiosité de regarder à ma montre dans l'instant où deux hommes commençaient à abattre un pin; en six minutes il fut par terre; son diamètre était de quatorze pouces: chaque pin donnait trois pieux de dix-huit pieds, qu'on rendait pointus par un bout. Pendant que ce travail se faisait, nos autres gens ouvraient sur toute la circonférence une tranchée de trois pieds de profondeur pour y planter les palissades. Nous démontâmes les corps de nos chariots, et réunissant les trains de devant avec ceux de derrière par les pins que nous y attachions, nous eûmes dix attelages, de deux chevaux chacun, pour transporter nos arbres depuis le bois jusqu'au fort. Quand les pieux furent plantés, nos charpentiers construisirent tout autour à l'intérieur une plate-forme en planches à la hauteur de six pieds, pour que les soldats pussent s'y tenir et tirer par les barbacanes. Nous avions une pièce de campagne, que nous montâmes à un des angles, et nous fîmes feu dès qu'elle fut placée, afin de faire connaître aux Indiens, s'il s'en trouvait à portée de nous entendre, que nous avions du canon; et ainsi notre fort, s'il est permis de donner ce nom à une misérable palissade, fut fini en une semaine, quoiqu'il tombât de deux jours l'un une pluie si forte,

Digitized by Google

qu'il était impossible à nos gens de travailler.

Cela me donna occasion de remarquer que les hommes ne sont jamais plus contens que lorsqu'ils sont occupés ; car les jours où l'on travaillait, notre monde était gai, de bonne humeur, et sentant qu'ils avaient fait une bonne journée, ils passaient la soirée gaîment. Mais nos jours d'oisiveté, ils étaient mutins, querelleurs, mécontens de la viande, du pain, etc., et continuellement de mauvaise humeur. Cela me rappela un capitaine qui s'était fait une règle de tenir constamment son équipage occupé: son lieutenant étant venu lui dire un jour que ses gens avait fait tout ce qui était à faire, et qu'il n'avait plus d'ouvrage à leur donner : « *Eh bien*, lui dit-il, *faites-leur écurer les ancres.* »

Cette espèce de fort, tout misérable qu'il était, suffisait pour se défendre contre les Indiens qui n'ont pas de canons. Ayant alors un poste de sûreté, et pouvant au besoin y trouver une retraite, nous nous hasardâmes à sortir par détachemens, pour nettoyer les environs. Nous ne rencontrâmes pas d'Indiens ; nous vîmes seulement, sur les montagnes voisines, les endroits qu'ils avaient occupés pour nous épier. Ils avaient recours, pour s'y tenir cachés, à un stratagème qui mérite d'être rapporté. Comme on était en hiver, du feu leur était indispensable ; mais un feu or-

Digitized by Google

dinaire, allumé sur la surface du sol, aurait signalé au loin leur présence; ils creusaient donc des trous de trois pieds de diamètre, et d'une profondeur quelquefois plus considérable; nous trouvâmes qu'ils y avaient détaché, avec leurs haches, le charbon de grosses pièces de bois brûlées dans le fond des forêts. Avec ces charbons, ils faisaient un petit feu dans le fond des trous, et nous observâmes sur la terre et sur l'herbe les traces que leurs corps y avaient laissées, lorsqu'ils s'étaient couchés à l'entour, les jambes pendantes pour se tenir les pieds chauds, ce qui est pour eux un point essentiel. Ce genre de feu ne produisant, ni lueur, ni flamme, ni étincelles, ni même de fumée, ne pouvait les faire découvrir; leur nombre paraissait avoir été assez petit, et il semble qu'ils trouvèrent le nôtre trop considérable pour nous attaquer avec espérance de succès.

Nous avions pour chapelain un ministre presbytérien plein de zèle, M. Beatty, qui se plaignit à moi du peu d'assiduité de nos gens à ses prières et à ses exhortations. En les enrôlant, on leur avait promis par jour, indépendamment de la paie et des vivres, une mesure de rhum, qu'on leur délivrait ponctuellement, moitié le matin, moitié le soir; et eux-mêmes étaient fort ponctuels aussi à venir recevoir leur ration. Je pris acte de là pour

Digitized by Google

dire à M. Beatty : « Peut-être est-il au-dessous de la dignité de votre caractère de vous faire surintendant du rhum, cependant si vous consentiez à en faire la distribution immédiatement après les prières, vous les auriez tous autour de vous ». L'idée lui plut ; il se chargea de cette besogne, et avec le secours de quelques personnes pour mesurer la liqueur, il l'exécuta à la satisfaction générale ; jamais prières ne furent suivies plus universellement et avec plus d'exactitude. Je crois cet expédient préférable aux punitions infligées par quelques lois militaires à ceux qui manquent au service divin.

J'avais à peine terminé mon opération et approvisionné mon fort, lorsque je reçus une lettre du gouverneur qui m'informait qu'il venait de convoquer l'assemblée, et qui m'invitait à m'y rendre si la situation des affaires sur la frontière ne continuait plus à exiger ma présence. Les amis que j'avais dans la chambre m'écrivirent aussi pour me presser de me trouver à l'ouverture si cela m'était possible. La construction de mes trois forts était terminée; les habitans, satisfaits de cette protection, consentaient à rester dans leurs fermes ; je me décidai donc à retourner à Philadelphie : je le fis d'autant plus volontiers qu'un officier de la Nouvelle-Angleterre, le colonel Clapham, habitué

Digitized by Google

à la guerre contre les Indiens, étant venu visiter notre établissement, consentit à en prendre le commandement. Je lui délivrai une commission dont je fis lecture dans une revue des troupes de la garnison; et je le leur présentai comme un officier qui, d'après ses connaissances militaires, figurerait à leur tête beaucoup mieux que moi; et après une courte exhortation, je pris congé d'elles. On m'escorta jusqu'à Bethléem, où je restai quelques jours pour me reposer des fatigues que j'avais éprouvées. La première nuit que je passai dans un bon lit, je pus à peine fermer l'œil, tant la différence était grande avec Gnadenhut, où je couchais sur la dure dans une hutte, enveloppé d'une couverture ou deux. Pendant mon séjour à Bethléem, je pris quelques renseignemens sur les frères Moraves; quelques-uns m'avaient accompagné, et tous étaient parfaits pour moi. Je vis qu'ils travaillaient pour un fonds commun, mangeaient à des tables communes, dormaient dans des dortoirs communs, toujours réunis en grand nombre. Dans les dortoirs, je remarquai des ouvertures pratiquées, de distance en distance, dans toute la longueur du plafond, fort judicieusement placées, à ce qu'il me sembla, pour le renouvellement de l'air. J'allai à leur église, où j'entendis de bonne musique, l'orgue étant accompagné de violons,

Digitized by Google

de hautbois, de flûtes, de clarinettes. J'appris que leurs sermons ne se prêchaient pas ordinairement comme les nôtres, devant un auditoire mêlé d'hommes, de femmes et d'enfans, mais qu'ils réunissaient tantôt les hommes mariés, tantôt leurs femmes, puis les jeunes gens, ou les jeunes filles, ou les enfans, chaque classe séparément. Le sermon auquel j'assistai était prêché aux enfans, qui arrivèrent et furent rangés sur des bancs, les garçons sous la conduite d'un jeune homme, les filles sous celle d'une jeune femme. Le discours me parut bien adapté à leur intelligence, d'un ton amusant, familier, et propre à leur donner envie d'être bons. Le plus grand ordre régnait parmi eux; mais je les trouvai pâles, et n'ayant pas un air de santé; ce qui me fit présumer qu'on les tenait trop renfermés, ou qu'on ne leur laissait pas assez d'exercice. Je m'informai si ce qu'on disait de leurs mariages était vrai, et s'ils se réglaient par le sort; on me répondit qu'on n'avait recours au sort que dans des cas particuliers; qu'en général un jeune homme, quand il désire se marier, en donne avis aux anciens chargés de sa classe, qui consultent les femmes âgées surveillantes des jeunes filles. Ces anciens des deux sexes, connaissant bien le caractère et les dispositions de leurs jeunes pupilles, peuvent le mieux juger de la

Digitized by Google

convenance des mariages, qui se font d'ordinaire conformément à leur avis. Mais s'ils jugent, par exemple, que deux ou trois jeunes filles conviennent également au jeune homme, alors on a recours au sort. Je fis observer que si les mariages ne se font pas par le choix mutuel des parties, on court la chance que quelques-uns ne soient fort malheureux. « N'en arrive-t-il pas au-« tant, me répondit mon interlocuteur, quand « les parties consultent leur inclination »? Je ne pus nier que ce ne fût vrai.

De retour à Philadelphie, je trouvai que l'association pour la milice avait fait de grands progrès. Presque tous les habitans, non quakers, y étant entrés, s'étaient formés en compagnies, et avaient nommé leurs capitaines, leurs lieutenans et leurs enseignes, conformément à la nouvelle loi. Le docteur Bond vint me voir, me rendit compte des peines qu'il s'était données pour faire goûter cette institution et attribua beaucoup de succès à ses efforts. Ma vanité en faisait entièrement honneur à mon *dialogue*. Cependant ne pouvant être sûr qu'il se trompât, je le laissai jouir du plaisir que cette opinion lui causait, ce que je regarde comme la conduite la plus sage en pareil cas. Les officiers s'étant assemblés, me nommèrent colonel du régiment, ce que j'acceptai cette fois. J'ai oublié de combien de

Digitized by Google

compagnies il était composé ; mais nos revues étaient d'environ douze cents hommes de bonne mine, avec une compagnie d'artilleurs, munis de six pièces de campagne en cuivre, qu'ils étaient parvenus à servir assez bien pour tirer douze coups par minute. La première fois que je passai mon régiment en revue, il me reconduisit chez moi, et voulut me saluer devant ma porte de plusieurs décharges qui renversèrent et brisèrent plusieurs verres de mon appareil électrique. Mon nouveau grade ne fut guère moins fragile ; car toutes nos commissions furent bientôt cassées, la loi ayant été rapportée en Angleterre.

Pendant le peu de temps que durèrent mes fonctions de colonel, étant sur le point de partir pour un voyage en Virginie, les officiers de mon régiment mirent dans leur tête qu'il était convenable qu'ils m'escortassent hors de la ville jusqu'au bac inférieur ; comme je montais à cheval, ils arrivèrent devant ma porte au nombre de trente à quarante, tous à cheval et en uniforme. Je n'avais pas été informé d'avance de leur projet, car alors je les en aurais détournés, n'ayant naturellement aucune propension à me donner des airs d'importance ; aussi fus-je très contrarié de les voir, ne pouvant plus m'opposer à leur politesse. Ce qu'il y eut de pire, c'est que dès que nous nous mimes

Digitized by Google

en marche, ils tirèrent leurs sabres hors du fourreau, et m'accompagnèrent ainsi tout le chemin. Quelqu'un écrivit la chose au propriétaire, qui s'en trouva fort offensé. Jamais pareil honneur ne lui avait été rendu quand il était venu dans la province, non plus qu'à aucun de ses gouverneurs : on ne traite ainsi, dit-il, que des princes du sang royal. Il est possible qu'il eût raison ; car je reconnais que j'étais et que je suis encore très ignorant sur cet article d'étiquette. Cette sotte affaire toutefois augmenta grandement son humeur contre moi ; déjà il était très piqué de ma conduite dans l'assemblée où je m'étais toujours vivement opposé à ce que ses biens fussent exempts de taxes, non sans de sévères réflexions sur la bassesse et l'injustice d'une pareille prétention. Il m'accusa auprès du ministère comme le plus grand obstacle au service du roi, comme empêchant, par mon influence dans la chambre, les bills de finances de passer dans la forme convenable, et il cita les honneurs que l'escorte de mes officiers m'avait rendus, comme une preuve de mon intention d'enlever par force de ses mains le gouvernement de la province. Il s'adressa aussi à sir Everard Faukener, maître général des postes, pour qu'il me retirât ma commission. Mais cette démarche n'eut d'autre effet que de me valoir de la part de sir Everard une légère remontrance.

Digitized by Google

Malgré les querelles perpétuelles entre le gouverneur et la chambre, auxquelles je prenais une si grande part, comme membre de l'assemblée, la civilité de notre commerce continuait à subsister entre lui et moi, sans que nous ayons jamais eu un seul différend personnel. J'ai quelquefois pensé depuis, que si son ressentiment contre moi pour les réponses que je rédigeais à ses messages était faible ou nul, ce pouvait être un effet des habitudes de sa profession; car il avait suivi le barreau, et il ne nous regardait peut-être que comme deux avocats qui parlaient pour leurs cliens dans un procès, lui pour le propriétaire, et moi pour l'assemblée. Il m'invitait quelquefois à l'aller voir en ami pour consulter sur divers objets; et de temps à autre, quoique rarement, il est vrai, il se conformait à mon avis. Nous agîmes de concert pour fournir des provisions à l'armée de Braddock; et lorsqu'on reçut la triste nouvelle de sa défaite, il me fit appeler pour concerter les mesures à prendre, afin d'empêcher la désertion dans les comtés inférieurs. J'ai oublié maintenant l'avis que je lui donnai : ce fut, je crois, d'écrire à Dunbar, pour tâcher de le déterminer à poster ses troupes sur les frontières pour les protéger, jusqu'à ce que des renforts des colonies le missent en état de continuer l'expédition. A mon retour de la

Digitized by Google

frontière, il m'engagea à prendre la conduite d'une expédition avec les troupes provinciales, pour réduire le fort Duquesne, Dunbar et ses soldats étant alors occupés ailleurs; et il me proposa une commission de général. Je n'avais pas de mes talens militaires la bonne opinion qu'il paraissait en avoir conçue, et je crois qu'il en disait plus qu'il n'en pensait; mais il supposait sans doute que ma popularité déterminerait plus de gens à me suivre, et que mon influence dans l'assemblée la déciderait à voter la somme nécessaire pour cette expédition, peut-être même sans taxer le propriétaire. Mais, voyant que j'étais moins disposé qu'il ne l'avait cru à accepter ses propositions, il laissa tomber son projet, et bientôt après il quitta le gouvernement, où il fut remplacé par le capitaine Denny.

Avant de parler de la part que j'ai prise dans les affaires publiques, sous l'administration de ce nouveau gouverneur, il n'est pas hors de propos de rendre compte ici du commencement et des progrès de ma réputation dans les sciences.

En 1746, me trouvant à Boston, j'y fis la rencontre d'un docteur Spence, récemment arrivé d'Écosse, et qui fit devant moi quelques expériences d'électricité. Elles étaient fort imparfaites, attendu qu'il n'était pas très habile; mais le sujet

Digitized by Google

étant tout-à-fait neuf pour moi, elles ne m'en causèrent pas moins de surprise et de plaisir. Peu de temps après mon retour à Philadelphie, notre société pour la bibliothèque reçut en présent de M. Pierre Collinson, membre de la société royale de Londres, un tube de verre, avec quelques instructions sur la manière de s'en servir pour faire de pareilles expériences. Je saisis avec grand plaisir l'occasion de répéter celles que j'avais vues à Boston, et, à force de pratique, j'acquis une grande facilité pour faire les expériences dont le compte nous était venu d'Angleterre, y en ajoutant moi-même de nouvelles. Je dis à force de pratique, car ma maison, pendant quelque temps, fut continuellement remplie de gens qui venaient voir ces nouvelles merveilles. Pour partager un peu cet embarras avec quelques-uns de mes amis, je fis faire à notre verrerie un certain nombre de tubes semblables, dont ils se servirent; de manière que nous eûmes enfin plusieurs démonstrateurs. Le principal était M. Kinnersly, mon voisin, homme d'esprit; comme il était retiré des affaires, je l'engageai à entreprendre de montrer ces expériences pour de l'argent, et je rédigeai pour lui deux leçons, dans lesquelles les expériences étaient rangées dans un tel ordre, et accompagnées d'explications si méthodiques, que cha-

Digitized by Google

cune aidait à comprendre celle qui l'allait suivre. Il se procura, à cet effet, un élégant appareil, dans lequel toutes les petites machines que j'avais fabriquées grossièrement pour mon usage, étaient exécutées avec soin par des faiseurs d'instrumens. Ses leçons furent suivies et obtinrent grand succès. Quelque temps après, il parcourut les colonies, répétant ses séances dans chaque capitale, et il ramassa quelque argent. Cependant, dans les îles des Indes occidentales, il n'était pas aisé de faire les expériences, à cause de l'humidité ordinaire de l'atmosphère.

L'obligation que nous avions à M. Collinson du présent qu'il nous avait fait me fit penser qu'il serait juste de l'informer du succès que son tube nous avait procuré, et je lui écrivis plusieurs lettres où je lui rendais compte de nos expériences. Il les lut à la société royale, où l'on ne jugea pas d'abord qu'elles fussent assez dignes d'attention pour être imprimées dans ses mémoires. Un morceau que j'avais écrit pour M. Kinnersly sur l'identité de l'éclair et de l'électricité, fut aussi envoyé par moi à un de mes amis, M. Mitchel, membre de cette même société. Il me répondit qu'il en avait fait lecture dans une séance de la société, et que les connaisseurs en avaient ri. Cependant cette pièce et mes lettres étant tombées

Digitized by Google

sous les yeux du docteur Fothergill, il trouva qu'elles méritaient de ne pas se perdre, et conseilla de les faire imprimer. M. Collinson les donna alors à *Cave*, pour qu'il les publiât dans son *Gentleman's Magazine*; mais celui-ci préféra les imprimer en un pamphlet séparé, dont le docteur Fothergill écrivit la préface. Cave, ce me semble, en jugea très bien pour ses intérêts; car, avec les additions qui y furent faites par la suite, il parvint à en former un volume in-4°, qui a eu cinq éditions, et pour lequel il n'a jamais eu à payer de droit d'auteur.

Il se passa pourtant un certain temps avant que ces écrits attirassent l'attention en Angleterre. Un exemplaire en étant tombé entre les mains du comte de Buffon, ce savant, qui jouit à juste titre d'une grande réputation en France et dans toute l'Europe, engagea M. Dubourg à en faire une traduction en français, qui fut imprimée à Paris. Cette publication offensa l'abbé Nollet, professeur de physique de la famille royale, habile expérimentateur, qui avait écrit et publié une théorie de l'électricité, alors fort en vogue. Il ne put croire d'abord qu'un tel ouvrage vînt d'Amérique, et prétendit qu'il devait avoir été fabriqué par ses ennemis à Paris, pour contrecarrer son système. Ensuite, ayant su qu'il existait réellement à Phi-

Digitized by Google

ladelphie un nommé Franklin, ce dont il avait douté, il écrivit et publia un volume de lettres qui m'étaient principalement adressées, pour défendre sa théorie, et nier la vérité de mes expériences ainsi que des conclusions que j'en tirais. J'eus un instant le dessein de répondre à l'*abbé*, et je commençai une réponse : mais réfléchissant que mes écrits contenaient d'abord une description de mes expériences faciles à répéter et à vérifier, ou impossibles à défendre si les vérifier n'était pas possible ; qu'ils contenaient ensuite des observations présentées comme des *conjectures*, et non pas avancées dogmatiquement, ce qui me dispensait de la nécessité de les défendre ; songeant enfin qu'une discussion entre deux personnes n'écrivant pas dans la même langue pouvait être considérablement prolongée par des erreurs de traduction, et faute de bien se comprendre l'un l'autre, ce qui était arrivé pour une des lettres de l'abbé fondée presque tout entière sur un contre-sens du traducteur ; je me déterminai à laisser mes écrits se défendre eux-mêmes, pensant qu'il valait mieux employer à de nouvelles expériences le temps que je pouvais dérober aux affaires publiques, que de disputer sur celles que j'avais déjà faites. Je ne répondis donc jamais à M. Nollet, et l'évènement ne me fit pas repentir de mon silence, car mon

Digitized by Google

ami, M. Leroi, de l'Académie royale des sciences, prit ma cause en main et le réfuta : mon livre fut traduit en italien, en allemand et en latin, et les principes qu'il contenait furent peu-à-peu généralement adoptés par les savans d'Europe, de préférence au sytème de l'abbé, qui a vécu assez pour se voir le dernier de sa secte, si toutefois on en excepte M. B..... de Paris, son *élève* et son disciple immédiat.

Ce qui donna à mon livre une célébrité plus prompte et plus générale fut le succès d'une des expériences que j'y proposais, et qui fut faite à Marly par MM. Dalibard et Delor, pour attirer un éclair des nuages. Elle fixa partout l'attention générale. M. Delor, qui avait un appareil pour la physique expérimentale, et qui était instruit dans cette science, entreprit de répéter ce qu'il appelait *les expériences de Philadelphie* ; et après qu'il les eut faites en présence du roi et de la cour, tous les curieux de Paris accoururent en foule pour les voir. Je ne grossirai pas ce récit du détail de cette expérience capitale, ni du plaisir infini que j'éprouvai en réussissant dans une seconde du même genre que je fis bientôt après à Philadelphie avec un cerf-volant; toutes deux se trouvent dans les histoires de l'électricité. Le docteur Wright, médecin anglais, qui se trouvait alors à Paris, écri-

Digitized by Google

vit à un de ses amis, membre de la société royale, pour lui rendre compte de la haute estime que les savans étrangers avaient pour mes expériences, et de la surprise que leur causait le peu d'attention qu'on avait faite à mes écrits en Angleterre. La société reprit alors en considération les lettres qui lui avaient été lues, et le célèbre docteur Watson en fit une analyse sommaire, et rendit aussi compte de tout ce que j'avais, depuis ce temps, envoyé en Angleterre à ce sujet; ajoutant quelques mots d'éloge pour l'écrivain. Ce rapport fut alors imprimé dans les Mémoires de la société, et quelques-uns de ses membres, entre autres le savant M. Canton, ayant vérifié l'expérience qui consiste à tirer un éclair des nuages par le moyen d'une verge de fer pointue, et l'ayant informée de sa réussite, la société me donna aussitôt un ample dédommagement de la légèreté avec laquelle elle m'avait d'abord traité. Elle me choisit pour un de ses membres, sans que j'eusse sollicité cet honneur, m'exempta des paiemens d'usage qui auraient monté à vingt-cinq guinées, et depuis, toujours elle m'a envoyé gratis le recueil de ses Mémoires. Elle me décerna aussi la médaille d'or de sir Godfrey Coley, pour l'année 1753, et l'annonce en fut accompagnée d'un discours très flatteur du président, lord Macclesfield, dont je me trouvai hautement honoré.

Digitized by Google

Notre nouveau gouverneur, le capitaine Denny, m'apporta de la part de la société la médaille dont je viens de parler, et il m'en fit la remise à une fête qui lui fut donnée par la ville. Il y joignit avec beaucoup de politesse l'expression de son estime pour moi, me connaissant, dit-il, de réputation depuis long-temps. Après le dîner, tandis que la compagnie, comme c'était alors l'usage, était occupée à boire, il me prit à part dans une autre chambre, me dit que ses amis d'Angleterre l'avaient engagé à cultiver mon amitié, comme celle de l'homme le plus capable de lui donner de bons avis, et de contribuer efficacement à faciliter son administration; qu'il désirait donc par-dessus toutes choses s'entendre parfaitement avec moi; qu'il me priait d'être assuré du désir qu'il avait de me rendre service en toute occasion. Il me parla beaucoup aussi des bonnes dispositions du propriétaire en faveur de la province, et de l'avantage qu'il y aurait pour nous tous, et pour moi en particulier, à ne pas prolonger l'opposition apportée depuis si long-temps contre ses mesures, et à rétablir l'harmonie entre lui et le peuple: personne, ajoutait-il, ne pouvait mieux que moi rendre ce service; je pouvais compter que j'en serais libéralement récompensé, etc., etc. Les buveurs, voyant que nous ne revenions pas à table, nous envoyèrent

Digitized by Google

un flacon de Madère, dont le gouverneur fit amplement usage, ce qui le rendait d'autant plus prodigue de sollicitations et de promesses. Je lui répondis que, grâce au ciel, ma fortune était suffisante pour que les faveurs du propriétaire ne me fussent pas nécessaires, et qu'étant membre de l'assemblée, je n'en pouvais accepter aucune; que cependant je n'avais aucune inimitié personnelle contre le propriétaire, et que toutes les fois que les mesures qu'il proposerait me paraîtraient dirigées vers le bien public, personne ne les épouserait et ne les seconderait avec plus de zèle que moi; que le seul motif de mon ancienne opposition avait été que les mesures proposées avec tant d'insistance avaient évidemment pour but de servir les intérêts du propriétaire au grand préjudice de ceux du peuple. Je remerciai le gouverneur de l'estime qu'il voulait bien m'accorder; il pouvait compter que je ne négligerais rien de ce qui serait en mon pouvoir pour aplanir les voies de son administration, espérant qu'il n'apportait pas avec lui ces mêmes malheureuses instructions dont on avait garrotté ses prédécesseurs. Il ne s'expliqua point à ce sujet; mais dès ses premiers rapports avec la chambre, les instructions reparurent, les querelles recommencèrent, et je me montrai aussi actif que jamais dans l'opposition, tenant toujours la plume,

Digitized by Google

d'abord pour demander communication des instructions, et ensuite pour faire des observations sur leur contenu, comme on peut le voir dans le *Times* et dans la *Revue historique* que je publiai ensuite; mais il ne s'éleva entre nous aucune inimitié personnelle; nous nous trouvions souvent ensemble; il était homme de lettres, connaissait beaucoup le monde, et avait une conversation agréable et instructive. Il m'informa que mon ancien ami Ralph vivait encore; qu'on le regardait comme un des meilleurs écrivains politiques d'Angleterre; qu'il avait été employé dans la querelle entre le prince Frédéric et le roi, et qu'il avait obtenu une pension de trois cents livres par an; que sa réputation comme poète était fort mince, *Pope* ayant porté à ses vers un coup mortel dans la Dunciade; mais que sa prose était aussi estimée que celle de quelque auteur que ce fût.

L'assemblée, voyant enfin que le propriétaire persistait obstinément à brider les gouverneurs par des instructions contraires non-seulement aux privilèges du peuple, mais au service de la couronne, résolut d'adresser contre eux une pétition au roi, et me nomma son commissaire pour me rendre en Angleterre afin de la présenter et de la soutenir. Le chambre avait envoyé au gouverneur un bill qui accordait une somme de soixante mille livres sterling

Digitized by Google

pour le service du roi, sur laquelle somme dix mille livres devaient être mises à la disposition de lord Loudon, alors général. Le gouverneur, soumis à ses instructions, refusa absolument de le sanctionner. J'étais convenu du prix de mon passage avec M. Morris, capitaine de paquebot, pour New-York, et j'avais déjà envoyé mes provisions à bord, quand lord Loudon arriva à Philadelphie, tout exprès, comme il me le dit, pour tenter un rapprochement entre le gouverneur et l'assemblée, et pour empêcher que le service du roi ne souffrit de leurs dissensions. En conséquence, il pria le gouverneur ainsi que moi de nous rendre chez lui, pour entendre ce qu'il y avait à dire de part et d'autre. Nous nous réunimes, et nous discutâmes la question; je fis valoir en faveur de l'assemblée les différens argumens qu'on peut trouver dans les papiers publics de ce temps; je les avais rédigés moi-même, et ils sont imprimés dans les procès-verbaux de l'assemblée. Le gouverneur se retrancha dans ses instructions, déclara qu'il avait donné caution de s'y conformer, et qu'il serait ruiné s'il s'en écartait: il ne paraissait pourtant pas trop éloigné de se hasarder à le faire, si lord Loudon voulait en ouvrir l'avis. Mais sa seigneurie ne prit pas ce parti, quoique j'aie cru un instant l'y avoir disposée, mais elle préféra solliciter la condescen-

Digitized by Google

dance de l'assemblée ; et me supplia d'employer tous mes efforts pour l'y déterminer, me déclarant qu'en ce cas, il ne ménagerait pas les troupes du roi pour la défense de nos frontières, mais que si nous ne continuions pas à fournir nous-mêmes les moyens d'y pourvoir, elles resteraient ouvertes à l'ennemi. J'informai la chambre de ce qui s'était passé dans cette conférence, et je lui proposai une série de résolutions que j'avais rédigées, commençant par y déclarer nos droits, disant que nous ne renoncions pas à les réclamer, mais que nous en suspendions l'exercice pour cette fois, *par force*, et en protestant contre cette violence : la chambre consentit enfin à abandonner le premier bill, et à en adopter un autre conforme aux instructions du propriétaire; le gouverneur donna sur-le-champ sa sanction; et je fus libre alors de faire mon voyage. Mais pendant ce temps le paquebot était parti avec mes provisions de voyage qui furent perdues pour moi, èt je n'eus pour toute récompense que les remercimens de lord Loudon, qui recueillit tout l'honneur de cette négociation.

Il partit pour New-York avant moi, et comme le moment du départ des paquebots était à sa disposition, et qu'il en restait alors dans le port deux, dont l'un, m'avait-il dit, devait partir in-

Digitized by Google

cessamment, je le priai de me faire connaître l'époque précise où il mettrait à la voile, car je ne voulais pas manquer cette occasion par un trop long retard. « J'ai annoncé qu'il partirait samedi « prochain, me répondit-il, mais, *entre nous*, je « puis vous dire que si vous arrivez lundi matin, « vous serez encore à temps ; mais ne tardez pas « davantage ». Ayant éprouvé quelque retard à un passage de bac, je n'arrivai que le lundi après-midi, et j'avais grande peur que le paquebot ne fût parti, car le vent était favorable : mais j'eus bientôt l'esprit tranquille à ce sujet, car j'appris qu'il était encore dans le port, et qu'il ne mettrait à la voile que le lendemain. On croirait que j'étais à la veille de partir pour l'Europe ; je le pensais aussi, mais je ne connaissais pas encore le caractère de sa seigneurie dont l'*indécision* formait un des principaux traits : j'en donnerai quelques exemples.

Ce fut vers le commencement d'avril que j'arrivai à New-York, et nous étions à la fin de juin quand nous partîmes. Il y avait dans le port deux des paquebots prêts à mettre à la voile depuis longtemps ; mais ils étaient retenus à cause des dépêches du général, qui devaient toujours être prêtes *demain*. Un autre paquebot arriva ; on le retint de même ; et, avant notre départ, on en attendait un quatrième. Le nôtre devait partir le

Digitized by Google

premier, comme étant le premier arrivé. Des passagers avaient retenu leurs places sur tous les paquebots, et quelques-uns attendaient fort impatiemment l'instant de partir; les négocians étaient gênés pour leurs lettres, pour les ordres d'assurance qu'ils avaient donnés, attendu que nous étions en temps de guerre, et pour les marchandises d'automne; mais leur anxiété ne servait à rien; les dépêches de sa seigneurie n'étaient pas prêtes, et cependant tous ceux qui l'allaient voir le trouvaient toujours à son bureau, la plume en main, d'où l'on concluait qu'il devait avoir beaucoup à écrire. Étant allé un matin lui rendre mes devoirs, je rencontrai dans son antichambre un nommé Innis, messager de Philadelphie, qui en arrivait, en exprès, avec un paquet du gouverneur Denny, pour le général. Il me remit des lettres de quelques-uns de mes amis, ce qui me donna occasion de lui demander quand il devait repartir et où il logeait, afin de le charger de quelques lettres. Il me dit qu'il avait ordre de venir le lendemain à neuf heures du matin prendre la réponse du général pour le gouverneur, et qu'il se remettrait en route sur-le-champ: je lui remis mes lettres le jour même. Quinze jours après je le retrouvai dans le même endroit. « Eh bien, Innis, lui dis-je, vous « voilà donc déjà de retour? — De retour? non;

Digitized by Google

« je ne suis pas encore parti. — Par quel hasard ?
« —Je suis mandé ici tous les matins depuis quinze
« jours pour prendre les lettres de sa seigneurie,
« et elles ne sont pas encore prêtes. — Comment
« cela est-il possible, lui qui écrit sans cesse, car
« Je le vois toujours à son bureau ? — Oui, dit
« Innis, mais il est comme saint Georges sur ses
« portraits, *toujours à cheval et n'avançant jamais* ».
Cette observation du messager n'était pas mal fondée, car j'appris en Angleterre que M. Pitt, depuis lord Chatham, avait donné pour motif du rappel de ce général, et de son remplacement par les généraux Amherst et Wolf, *que le ministre n'entendait jamais parler de lui, et qu'on ne savait ce qu'il faisait.*

Les trois paquebots étant descendus à Sandy-Hook pour y joindre la flotte, les passagers, dans l'attente journalière du départ, et dans la crainte qu'un ordre soudain ne forçât les bâtimens de mettre à la voile sans eux, crurent que le plus prudent était de se rendre à bord. Nous y restâmes, s'il m'en souvient bien, environ six semaines, consommant nos provisions de voyage, et obligés ensuite de nous en procurer de nouvelles. Enfin la flotte mit à la voile pour transporter à Louisbourg le général et toute son armée, afin de faire le siège de cette forteresse, et de s'en emparer; tous les

Digitized by Google

paquebots à-la-fois reçurent ordre de suivre le vaisseau qui portait le général, afin de recevoir ses dépêches quand elles seraient prêtes. Nous fûmes encore cinq jours avant de recevoir une lettre et la permission de partir; et alors notre bâtiment quitta la flotte, et nous fîmes voile pour l'Angleterre. Lord Loudon retint encore les deux autres paquebots, les emmena avec lui à Halifax, où il s'arrêta quelque temps à exercer ses troupes par des attaques simulées contre des simulacres de forts; puis il changea d'avis sur le siège de Louisbourg, et revint à New-York avec toute son armée et les deux paquebots montés de tous les passagers. Pendant son absence, les Français et les sauvages avaient pris le fort Saint-Georges sur la frontière de cette province, et les Indiens avaient massacré une partie de la garnison après la capitulation. Je vis par la suite à Londres le capitaine Bound qui commandait un de ces paquebots; il me dit qu'après avoir été retenu encore un mois, il avertit sa seigneurie que son bâtiment faisait eau de manière à devoir beaucoup retarder sa marche, inconvénient grave pour un paquebot, et il demanda le temps de le radouber. Sa seigneurie lui demanda combien de temps exigerait cette opération. « Trois jours, répondit le capitaine. — Si un jour « vous suffit, je l'accorderai, répartit le général;

Digitized by Google

« autrement je ne permets rien, car vous partirez « indubitablement après-demain. » Jamais il ne put obtenir un congé, et cependant il fut retenu ensuite de jour en jour pendant trois mois entiers. Je vis aussi à Londres un passager de Bonell, si exaspéré contre le général qui l'avait trompé et retenu long-temps à New-York, puis conduit ensuite à Halifax, puis ramené encore à New-York, qu'il jurait qu'il le poursuivrait en dommages et intérêts. Je n'ai jamais su s'il avait mis cette menace à exécution; mais il prétendait que ses affaires avaient éprouvé un tort considérable.

Au fait, je fus très surpris que l'on eût confié à un tel homme une mission aussi importante que la conduite d'une armée; mais ayant, depuis ce temps, vu davantage le grand monde, et observé les moyens qui obtiennent et les causes qui donnent les places et les emplois, mon étonnement a diminué. Le général Shirley, auquel le commandement de l'armée se trouvait dévolu à la mort de Braddock, aurait, selon moi, s'il eût été maintenu, fait une campagne beaucoup plus heureuse que celle de Loudon, en 1756, qui fut misérablement conçue, coûteuse, et plus honteuse pour nous qu'on ne saurait l'imaginer. En effet, Shirley, quoique n'ayant pas été élevé pour le métier des armes, était par son bon sens, sa sagacité, son

Digitized by Google

attention à s'entourer de bons avis, aussi capable de former un plan sage, que prompt et actif à l'exécuter. Loudon, au lieu de défendre les colonies avec sa grande armée, les laissa totalement exposées à l'ennemi, tandis qu'il s'amusait à Halifax à de sottes parades; et ce fut ainsi qu'on perdit le fort-Saint-Georges. En outre, il dérangea toutes nos opérations commerciales, et jeta nos négocians dans les plus cruels embarras, en mettant un long embargo sur l'exportation des provisions, sous le prétexte d'empêcher l'ennemi de recevoir des vivres, mais dans la réalité, pour faire tomber les prix, et favoriser ainsi les fournisseurs qui, à ce qu'on assurait, peut-être sur de simples soupçons, lui donnaient une part dans leurs bénéfices. Lorsque enfin il leva cet embargo, il négligea d'en donner avis à Charlestown, où la flotte de la Caroline fut retenue près de trois mois, de sorte que la quille des bâtimens fut tellement endommagée par les vers, qu'un grand nombre coulèrent bas pendant la traversée. Je crois que Shirley fut sincèrement charmé de se trouver débarrassé d'une charge aussi lourde que la conduite d'une armée pour un homme peu habitué aux affaires militaires. J'assistai à la fête donnée par la ville de New-York à lord Loudon, lorsqu'il prit le commandement. Shirley, quoique remplacé par

Digitized by Google

lui, y était aussi présent. Il y avait nombreuse compagnie d'officiers, de citoyens, d'étrangers, et l'on avait emprunté dans le voisinage des chaises, parmi lesquelles il s'en trouvait une fort basse qui échut à M. Shirley. J'étais assis près de lui. « Je m'aperçois, lui dis-je, qu'on vous a donné « un siège bien bas. — N'importe, M. Franklin, « me répondit-il, je trouve qu'il est plus facile de « de s'y asseoir. »

Tandis que j'étais retenu à New-York, comme je viens de le dire, je reçus tous les comptes des provisions, etc., que j'avais fournies à Braddock, et que je n'avais pu obtenir plus tôt des personnes qui m'avaient aidé dans cette affaire. Je les présentai à lord Loudon, le priant d'en solder la balance. Il les fit examiner par un officier versé dans ces matières, qui, après avoir comparé chaque article avec les pièces à l'appui, lui en certifia l'exactitude; et sa seigneurie me promit une ordonnance sur le payeur de l'armée, pour en toucher le montant. Il me remettait cependant de jour en jour, et quoique j'allasse souvent lui rappeler sa promesse, il ne l'exécutait pas. Enfin, la veille de mon départ, il me dit qu'après y avoir mieux réfléchi, il préférait ne pas mêler ses comptes avec ceux de ses prédécesseurs, et que, comme j'allais en Angleterre, je n'aurais qu'à montrer mes

Digitized by Google

comptes au trésor public pour être payé sur-le-champ. Je lui parlai, mais sans fruit, des dépenses énormes et inattendues que m'avaient occasionées la longueur de mon séjour forcé à New-York, comme d'un motif qui me faisait désirer d'être payé sur-le-champ ; et quand j'ajoutai qu'il n'était pas juste de prolonger les délais, et mes embarras pour le recouvrement d'une somme dont j'avais fait l'avance sans recevoir la moindre commission : « Oh ! s'écria-t-il, ne cherchez pas à me persuader que vous n'ayez rien gagné dans ce service ; j'entends les affaires un peu mieux, et je sais que tous ceux qui font des fournitures pour l'armée trouvent les moyens d'emplir leurs poches ». Je lui donnai l'assurance que je n'étais point dans ce cas, et que je n'avais pas mis un liard dans ma poche ; mais je vis clairement qu'il n'en croyait rien ; et effectivement j'ai appris dans la suite que d'immenses fortunes se sont faites souvent dans ce métier. Quant à la balance de mon compte, elle m'est due encore aujourd'hui : j'en parlerai plus au long par la suite.

Le capitaine de notre paquebot, avant que nous missions à la voile, vantait fort la vitesse de son bâtiment ; malheureusement, lorsque nous fûmes en mer, nous nous trouvâmes la dernière des quatre-vingt-seize voiles qui composaient la flotte, à sa

Digitized by Google

grande mortification. Après bien des conjectures sur les causes de cette lenteur, au moment où nous nous trouvions près d'un autre bâtiment presque aussi mauvais marcheur que le nôtre, et qui cependant gagnait sur nous, le capitaine ordonna à tout l'équipage de se porter sur l'arrière, et de se tenir le plus près possible de la poupe. Nous étions environ quarante, y compris les passagers, et dès que cet ordre fut exécuté, le vaisseau marcha mieux, et ne tarda pas à laisser derrière lui l'autre bâtiment; ce qui nous démontra qu'il était, ainsi que l'avait conjecturé notre capitaine, trop chargé à l'avant. Les tonnes d'eau avaient toutes été placées de ce côté, on les fit reporter sur l'arrière, et le paquebot redevint ce qu'il était véritablement, le meilleur voilier de la flotte. Le capitaine nous dit qu'il lui était arrivé de faire treize nœuds à l'heure, ce qui équivaut à treize milles. Nous avions parmi les passagers un capitaine de la marine royale, Archibald Kennedy, qui soutenait que la chose était impossible; que jamais vaisseau n'avait marché si vite, et qu'il devait y avoir eu quelque erreur dans la division de l'instrument ou dans le calcul des nœuds. Il en résulta entre les deux capitaines une gageure que l'on convint de décider au premier bon vent. Kennedy examina donc la ligne de minute, ne trouva à cet instrument aucun

Digitized by Google

défaut, et se chargea de faire lui-même les calculs. Quelques jours après, le vent étant bon et frais, le capitaine dit qu'il croyait que son paquebot marchait alors à raison de treize nœuds par heure : Kennedy en fit la vérification, et convint qu'il avait perdu la gageure.

J'ai rapporté le fait qui précède pour avoir occasion de faire l'observation suivante. On a remarqué comme une imperfection dans l'art de la construction des vaisseaux, l'impossibilité de juger, tant qu'un bâtiment nouvellement construit n'a pas été à la mer, s'il sera, ou non, bon voilier; car on a vu des navires construits exactement sur le modèle d'un excellent voilier, avoir, au contraire, la marche extrêmement lourde. Je crois que cette incertitude peut en partie provenir de la différence d'opinion des marins sur la manière de charger et de gréer un bâtiment et d'en disposer les voiles; chacun a sa méthode, et le même navire, chargé sous la direction de tel capitaine, se trouvera moins bon voilier que sous les ordres de tel autre. En outre, il arrive bien rarement qu'un vaisseau soit construit, équipé, dirigé par une même personne. L'un fait bâtir la carcasse, l'autre s'occupe des agrès, un troisième du chargement et des voiles. Aucun d'eux n'a l'avantage de connaître toutes les idées des autres, et de réunir leur

Digitized by Google

expérience ; et ne peut par conséquent tirer des conclusions justes de la combinaison du tout. Même dans la simple opération de diriger les voiles à la mer, j'ai vu souvent plusieurs officiers, étant de quart, donner des ordres différens par le même vent. L'un voulait que les toiles fussent plus tendues, l'autre les tenir plus lâches ; de sorte qu'il paraîtrait ne pas y avoir de règle certaine à cet égard. Je crois pourtant qu'on pourrait organiser une série d'expériences d'abord pour déterminer la forme la meilleure pour la marche ; ensuite les dimensions les plus justes et la place la plus convenable pour les mâts ; puis la forme et le nombre des voiles, leur position, suivant la différence du vent ; enfin, la manière de disposer le chargement. Le siècle où nous vivons est un siècle d'expériences, et je pense que celles dont je parle, faites avec soin et combinées ensemble, seraient d'une grande utilité.

Nous fûmes chassés plusieurs fois pendant notre traversée, mais aucune voile ne put nous atteindre, et au bout de trente jours nous commençâmes à sonder. Des observations furent faites avec soin, et le capitaine jugea que nous étions si près de Falmouth, port où nous devions aborder, que si nous avions un bon vent pendant la nuit, nous pourrions le lendemain matin être devant le havre

Digitized by Google

du port, et en arrivant ainsi au milieu de la nuit, nous nous dérobions aux corsaires ennemis qui croisaient souvent à l'entrée du canal. Nous déployâmes donc toutes nos voiles, et, à la faveur d'un bon vent frais, nous cinglâmes très rapidement vers ce port. Le capitaine, d'après ses observations, dirigea sa course de manière à éviter, à ce qu'il croyait, les rochers des Sorlingues; mais il paraît qu'il règne parfois dans le canal Saint-Georges un courant très violent qui causa autrefois (en 1707) la perte de l'escadre de sir Cloudesley Shovel; ce qui fut probablement aussi la cause de de ce qui nous arriva. On avait placé sur l'avant du navire un homme de garde à qui on criait souvent : « Attention ! regardez bien devant vous ». Il répondait toujours : « Oui, oui ». Mais peut-être répondait-il ainsi les yeux fermés, ou à moitié endormi, et comme l'on dit, machinalement; car il ne vit pas une lumière qui était juste devant nous, et que les agrès avaient cachée aux yeux de celui qui était au gouvernail et au reste des hommes de garde, mais qu'un mouvement accidentel du bâtiment découvrit tout-à-coup, ce qui nous causa une alarme très vive; car nous en étions fort près, et elle me parut de la grandeur d'une roue de charrette. Il était minuit, et notre capitaine dormait profondément; mais le capitaine Kennedy, s'élançant

Digitized by Google

sur le pont, et voyant le danger, ordonna de virer de bord sous toutes voiles, opération dangereuse pour les mâts, mais qui nous réussit, et grâce à laquelle nous évitâmes le naufrage, car nous marchions directement sur les rochers où était allumé le fanal. Cet heureux évènement me fit très fortement sentir l'utilité des fanaux, et prendre la résolution d'engager à en construire quelques-uns en Amérique, si je devais vivre assez pour y retourner.

Dans la matinée, la sonde et les autres observations nous prouvèrent que nous étions près du port; mais un brouillard épais nous dérobait la vue de la terre. Vers neuf heures le brouillard commença à s'élever; nous le vîmes monter de la mer comme le rideau d'un théâtre, et il nous découvrit, en se retirant, la ville de Falmouth, les vaisseaux dans le port et les campagnes qui l'environnent. Quel admirable spectacle pour des hommes qui depuis long-temps n'en avaient pas d'autre que l'aspect uniforme et le vide immense de l'Océan! Ce qui doublait notre plaisir, c'était de nous sentir libres d'inquiétudes après une anxiété cruelle.

Je partis immédiatement avec mon fils pour Londres, et nous ne nous arrêtâmes un peu en chemin que pour voir Stonehenge, dans la plaine

Digitized by Google

de Salisbury, le château et les jardins de lord Pembroke, et les curieuses antiquités qui se trouvent à Wilton.

Nous arrivâmes à Londres le 27 juillet 1757.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pages.
PRÉFACE.	1
PREMIÈRE PARTIE des Mémoires, jusqu'en 1730.	1
APPENDICE de la première partie.	129
JOURNAL du voyage de Londres à Philadelphie en 1729.	*Ib.*
RÉGLEMENT pour le club établi à Philadelphie.	173
QUESTIONS qui ont été discutées par la junte.	177
SECONDE PARTIE des Mémoires de 1730 à 1757.	179

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google